



JOHN BRUNNER

le troupeau aveugle

1



JOHN BRUNNER

le troupeau aveugle 1

traduit de l'américain par Guy Abadia



Éditions J'ai Lu

À Isobel Grace Sauer (née Rosamond)
1887-1970
In memoriam

Ce roman a paru sous le titre original :
THE SHEEP LOOK UP

© Brunner Fact and Fiction, 1972
Pour la traduction française :
© Éditions Robert Laffont, S.A., 1975

**VEUILLEZ CONTRIBUER
À MAINTENIR LA JETÉE PROPRE
JETEZ VOS DÉTRITUS DANS L'EAU**

Écriteau reproduit dans **Le dépotoir du bon Dieu**,
édité par Peter Blake

DÉCEMBRE

PERSPECTIVE

Le jour poindra où même les enfants pourront
Jouer sur le gazon en toute quiétude.
Le loup cruel ne les troublera point,
Ils ne connaîtront du lion que son image dans un livre.
Nul arbre vénérable ne laissera tomber
Sa vieille branche sur des têtes sans méfiance.
Les forêts donneront naissance à des bosquets soignés
Et chaque désert sera une pelouse.
Zézayant avec un zèle intempestif,
L'un dira : « J'arrive de l'Ouest,
Où Grand-papa trima pour capter la mer effroyable
Et la changer en un lac docile ! »
L'autre répondra : « Ma maison est dans l'Est,
Où, me dit ma maman, vivait autrefois une bête sauvage
Dont les crocs souvent se découvraient de rage horrible.
J'en ai vu une, c'est vrai, à l'abri derrière des barreaux ! »
De même le Nord, où jadis tout n'était que neige,
Le règne des manoirs et des chaumières connaîtra,
Et la musique gracieuse du rire des bébés,
Et le chemin de fer, la route, le télégraphe.
Le Sud aussi : Les océans autour du Pôle
Seront domestiqués. Quel noble but !
Tels sont les rêves qui infailliblement l'esprit inspirent
Et les explorateurs anglais enflamment...

Noël dans la Nouvelle Rome, 1862.

CARNAGE

Pourchassé ?
Par des bêtes sauvages ?
En plein jour, sur le Santa Monica Freeway ? Fou ! Complètement fou !

C'était l'archétype du cauchemar : pris au piège, incapable de bouger, cerné par des bêtes monstrueuses et menaçantes. Bouchon sur près de deux kilomètres. Trois files essayant de passer là où il y avait de la place pour deux. Fumant, vrombissant, piaffant. Pour le moment, néanmoins, il avait plus peur de s'enfuir que de rester où il était.

Crocs brillants reproduisant l'éclat gris des nuages. Cougar.

Griffes innocentes de tout fourreau. Jaguar.

Se déroulant pour frapper. Cobra.

Cerclant dans les airs. Épervier. Affamé, barracuda.

Cependant, quand ses nerfs lâchèrent et qu'il essaya de fuir, ce n'est aucun de tous ces animaux qui finit par l'avoir, mais une raie pastenague.

SIGNE DES TEMPS

BAIGNADE DANGEREUSE SUR CETTE PLAGE

EAU NON POTABLE

IMPROPRE À LA CONSOMMATION HUMAINE

Lavez-vous les mains ICI
(Amende pour refus d'obtempérer : \$ 50)

DISTRIBUTEUR DE MASQUES FILTRANTS
À utiliser une seule fois — maximum : 1 heure

OXYGÈNE
25 cents

D'UNE AUTRE ÉTOILE

La radio était en train de dire : « Vous méritez une double sécurité, style Forteresse ! » Bloquant l'accès au parking de la compagnie à gauche de la rue, il y avait un autocar, géant, allemand, articulé, électrique, en train de décharger des voyageurs. Attendant impatiemment qu'il avance, Philip Mason tendit l'oreille. Une annonce pour une compagnie rivale ?

La voix onctueuse poursuivit, sur un fond d'anti-musique de violes et de violoncelles. « Vous méritez de dormir sur vos deux oreilles, de partir en vacances aussi longtemps que vous pouvez vous

le permettre, libres de tout souci concernant la demeure que vous quittez. Ne dit-on pas que la demeure d'un homme est son château, et cela ne devrait-il pas s'appliquer à vous ? »

Peut-être pas une compagnie d'assurances. Un sale promoteur, plutôt. Qu'est-ce que cet autocar était en train de foutre là ? Il appartenait à la Cité de Los Angeles, c'est vrai – comme l'attestaient sa couleur et le nom inscrit sur le côté – mais au lieu d'une plaque indiquant sa destination, il portait la mention RÉSERVÉ, et les vitres étaient trop sales pour qu'on puisse voir les occupants à l'intérieur. Il allait klaxonner, mais son doigt appuya au lieu de cela sur le bouton du lave-glace, et quelques instants plus tard, il se réjouit du choix qu'il venait de faire. Il pouvait maintenant discerner une demi-douzaine de gosses au visage maussade, trois noirs, un jaune, un blanc, et le haut d'une béquille. Oh.

Le bavardage de la radio se poursuivait : « Nous avons construit ce château pour vous. Jour et nuit, des hommes armés montent la garde à toutes les grilles, seuls points d'accès entre nos murailles hérissées de piques. Les résidences Forteresse n'emploient que du personnel hautement qualifié. Nos guetteurs sont recrutés dans la police, et nos tireurs d'élite sont d'anciens *marines*. »

Pour ça, ils ne risquent pas d'en manquer, depuis qu'on nous a foutus dehors en Asie. Ah, l'autocar met son clignotant. Il commença à le dépasser, en remarquant du coin de l'œil une pancarte à l'arrière qui identifiait l'organisation utilisatrice du véhicule comme le *Fonds de solidarité planétaire*. Il fit un appel de phares à la voiture qui venait derrière pour demander la permission de lui couper la route. Permission accordée. Il accéléra... et un instant plus tard, dut écraser la pédale du frein. Un infirme était en train de traverser l'entrée du parking. Un jeune adolescent asiatique, probablement un Vietnamien, une jambe atrophiée et repliée sur la hanche, les bras écartés pour l'aider à conserver son équilibre sur une sorte de cage ouverte en aluminium avec un grand nombre de sangles.

Harold, Dieu merci, n'est pas dans un état aussi grave.

Tous les gardes au portail, des Noirs. Picotement de sueur à l'idée qu'il aurait pu renverser le gamin sous le nez de leurs pistolets mitrailleurs. Jaune égale Noir honoraire. C'est doux d'avoir des compagnons dans l'adversité. Et, en parlant de compagnons... Oh, *la ferme !*

« Nulle crainte à avoir pour vos enfants », murmurait la radio. « Chaque jour, des autocars blindés viennent les chercher à votre porte pour les conduire à l'école de votre choix. Des adultes responsables, affectueux, ne les quittent jamais des yeux. »

Le jeune garçon acheva son voyage claudiquant là où le trottoir reprenait, et Philip put finalement glisser la voiture dans l'entrée. L'un des gardes reconnut le macaron de la compagnie collé sur le pare-brise et souleva la barrière rouge et blanche qui interdisait l'accès au parking. Transpirant plus que jamais, parce qu'il était affreusement en retard et que, même si ce n'était pas sa faute, il était envahi d'un sentiment de culpabilité abstraite qui lui disait que *tout* ce qui s'était passé aujourd'hui était sa faute, depuis les attentats à la bombe de Baltimore jusqu'à la prise du pouvoir par les communistes à Bali, il regarda attentivement de tous les côtés. Merde. Plein à craquer. Il n'y avait pas une seule place où il pouvait entrer sans que quelqu'un le guide, à moins de perdre un temps précieux à faire des manœuvres à quelques centimètres des autres voitures.

« Ils joueront dans des salles de récréation climatisées », promettait la radio. « Et tous les services médicaux leur seront accessibles vingt-quatre heures sur vingt-quatre – pour un prix forfaitaire vraiment dérisoire ! »

C'est bien pour quelqu'un qui gagne cent mille dollars par an. Pour la plupart d'entre nous, même leurs prix forfaitaires dérisoires sont hors de portée. J'en sais quelque chose. Il n'y a donc pas un seul foutu garde qui m'aiderait à me garer ? Ils sont tous retournés à leur poste, on dirait.

Furieux, il abaissa sa glace et fit des signes véhéments. Aussitôt, l'air extérieur le fit tousser et ses yeux se mirent à larmoyer. Il n'était pas habitué.

« Et voici un communiqué de police », fit la radio.

Nonchalamment, son expression révélant un soupçon de... surprise ? Mépris ? – quelque chose en tout cas qui en disait long sur cet ahuri qui n'était même pas capable de respirer l'air du dehors sans s'étouffer – le garde le plus proche s'avança en soupirant.

« Les bruits selon lesquels on aurait vu le soleil à Santa Ynez sont totalement dénués de fondement », déclara la radio. « Nous répétons. » Et elle répéta, à peine audible par-dessus le bourdonnement d'un avion invisible au milieu des nuages. Philip descendit, empoignant un billet de cinq dollars dans sa poche.

— Occupez-vous de ça pour moi, voulez-vous ? Je m'appelle Mason, directeur de la Zone de Denver. Je suis en retard pour la réunion avec Mr Chalmers.

Il réussit tout juste à prononcer ces mots avant de se plier en deux, saisi par un nouvel accès de toux. L'air âcre lui raclait le fond de la gorge. Il imaginait les tissus hérissés, denses, imperméables. Si ce boulot me force à venir fréquemment à L.A., il faudra que je fasse l'achat d'un masque à gaz. Et tant pis pour ceux qui me traiteront de femmelette. J'ai bien vu sur la route qu'il n'y a pas que les femmes qui en portent, maintenant.

La radio annonça des embouteillages monstres affectant toutes les routes menant au nord.

— O.K., fit le garde en prenant le billet et en le roulant expertement d'une seule main, comme une cigarette. Dépêchez-vous, ils vous ont attendu.

Il montra du doigt de l'autre côté du parking une porte à tambour au-dessus de laquelle une inscription au néon souhaitait au monde un joyeux Noël de la part de *l'Angel City Interstate Mutual*.

Ils m'ont attendu ? J'espère que ça ne veut pas dire qu'ils ont renoncé et commencé sans moi !

Pieds plantés sur les symboles de la Balance, du Scorpion, du Sagittaire, tandis que le tambour tournait avec un bruit feutré. Les joints étanches avaient dû être changés récemment. Derrière, un hall aux murs de marbre froid, également décoré des signes du zodiaque. Toute la publicité *d'Angel City* était axée sur la notion d'échapper au destin avec lequel on était né, et ceux qui prenaient l'astrologie au sérieux aussi bien que ceux qui se déclaraient sceptiques appréciaient le caractère semi-poétique du style de publicité qui en résultait.

Ici, l'air n'était pas seulement purifié, mais délicatement parfumé. Attendant sur un banc, l'air blasé, était une très jolie fille café au lait vêtue d'une robe verte serrée, aux manches pudiques et dont l'ourlet touchait les talons cubains – rectification : les talons Miranda – de ses chaussures noires.

Seulement, elle était décollétée devant jusqu'à la taille. Et de plus, elle portait un panty pubien, avec un pompon de fourrure dans l'entre cuisse pour suggérer les poils.

La nuit dernière à Las Vegas, Seigneur, j'ai dû perdre l'esprit. Je savais qu'il me fallait une bonne nuit de repos, pour être en forme aujourd'hui, mais sur le moment je n'ai pas... Oh, mon Dieu, j'aimerais savoir. Bravade ? Désir de changement ? Je te jure que je t'aime, Dennie, je n'ai pas l'intention de jeter ma place aux orties, je ne la regarderai même pas. Chalmers est au troisième, je crois ? Où est le plan ? Ah, derrière ce distributeur de filtres.

(Pourtant, en même temps, fierté d'être employé par une société qui soignait son image progressiste au point de s'assurer que ses secrétaires portaient le tout dernier cri. Cette robe n'était pas en orlon, ni en nylon non plus. Elle était en laine.)

Mais comment ne pas regarder ? Elle se leva et lui fit un grand sourire.

— Vous êtes Philip Mason !

Elle avait la voix un peu rauque. Heureux de voir qu'il n'était pas le seul à ne pas supporter l'air de Los Angeles. Si seulement cette voix ne lui donnait pas un tel surcroît d'érotisme...

— Nous nous sommes déjà rencontrés la dernière fois que vous êtes venu. Je suis l'assistante de Bill Chalmers, Félice.

— Oui, je me souviens de vous.

La toux était conquise, mais il lui restait une légère sensation de picotement aux paupières. Ce

n'était pas seulement pour être poli qu'il disait cela. Il se souvenait réellement d'elle, maintenant ; mais la dernière fois, c'était l'été, et elle portait une robe courte et un style de coiffure différent.

— Est-ce qu'il y a un endroit où je pourrais me laver les mains ? ajouta-t-il en lui ouvrant ces dernières pour prouver qu'elles en avaient besoin.

Elles étaient visqueuses de particules en suspension dans l'air qui avaient échappé au précipitateur de sa voiture. L'appareil n'était pas prévu pour l'air de la Californie.

— Mais certainement ! Au fond du couloir à gauche. Je vous attends.

La porte des hommes portait le signe du Verseau, et celle des femmes celui de la Vierge. Un jour, alors qu'il était encore nouveau à la compagnie, il avait fait rire tous ses collègues en suggérant que dans l'esprit d'une véritable égalité, il ne devrait y avoir qu'une seule porte, aux couleurs des Gémeaux. Aujourd'hui, il n'avait pas envie de plaisanter.

Sous la porte au verrou baissé de l'un des compartiments, deux pieds. Susplicieux en raison de toutes les attaques dans les W-C, il se soulagea sans quitter la porte des yeux. Un faible bruit de succion suivi d'un cliquetis lui parvint. Seigneur, une seringue en train de se remplir ! Un drogué au vice coûteux qui s'est réfugié là pour être tranquille ? Faut-il sortir mon revolver à gaz ?

C'est comme ça qu'on finit paranoïaque. Les chaussures étaient soigneusement cirées. Pas un de ces drogués qui négligent leur aspect physique. En outre, cela faisait deux ans qu'il ne s'était pas fait assaillir dans un lieu public. Il y avait de l'amélioration. Il se dirigea vers la rangée de lavabos, et prit soin d'en choisir un dont la glace reflétait le compartiment occupé.

Ne voulant pas laisser des taches de graisse sur le tissu fragile de son pantalon, il chercha avec précaution dans sa poche une pièce pour le distributeur d'eau. Bon sang. Ce fichu appareil avait été modifié depuis la dernière fois. Il ne prenait plus que des pièces de dix *cents*. Il n'y en avait même pas un de gratuit ? Non.

Il était sur le point de retourner demander de la monnaie à Félice lorsque la porte du compartiment s'ouvrit. Un homme en complet sombre en émergea, rajustant son veston dont la poche droite était lourde et gonflée. Ses traits lui rappelaient vaguement quelque chose. Philip se décrispa. Ni un drogué, ni un inconnu. Un diabétique, peut-être. Ou un hépatique. Qui ne se portait pas trop mal, d'ailleurs, à en juger par ses joues potelées et son teint rubicond. Mais qui ?...

— Ah ! Vous devez être ici pour cette réunion avec Chalmers ! (Faisant plusieurs pas en avant, le presque inconnu fit le geste de tendre sa main, puis la retira avec un gloussement.) Pardonnez-moi, il vaut mieux que je me lave les mains avant de vous serrer la vôtre. Halkin, de San Diego, au fait.

Plein de tact, avec ça.

— Mason, de Denver. Euh... vous n'auriez pas une pièce de dix *cents* à me prêter ?

— Mais naturellement ! Tenez.

— Merci, murmura Philip.

Il mit soigneusement la bonde en place avant de laisser couler l'eau. Il n'avait pas la moindre idée de la quantité que dix *cents* lui donneraient, mais si c'était la même que ce qu'il avait eu avec une pièce de cinq l'année dernière, il y en avait à peine assez pour se savonner et se rincer. Bien qu'il eût trente-deux ans, il se faisait l'effet aujourd'hui d'un adolescent timide et complexé. Son épiderme le démangeait comme s'il était poussiéreux. La glace lui disait que cela ne se voyait pas, et sa chevelure coiffée en arrière était toujours en ordre, de sorte que tout allait bien de ce côté-là, mais Halkin portait des vêtements pratiques, presque noirs, tandis qu'il avait mis, lui, ce qu'il avait de plus neuf et de plus élégant – selon les critères du Colorado, beaucoup influencés, bien sûr, par l'afflux annuel des touristes de sports d'hiver – et son costume était bleu pâle, parce que Denise trouvait qu'il allait bien avec ses yeux. Et même s'il était infroissable, il portait déjà des traces de saleté aux extrémités des manches et au col. Mémo pour la prochaine fois que je viendrai à L.A...

L'eau était dégueulasse. Elle ne valait pas les dix *cents*. Le savon – au moins, la compagnie le

fournissait gratuitement – moussait à peine entre les mains. Quand il se rinça la figure, un filet lui coula au coin de la bouche et il avait un goût de sel et de chlore.

— Vous avez été retardé comme moi, je suppose, fit Halkin en se tournant pour se sécher les mains au pulseur d'air chaud.

» Qu'est-ce qu'il y a eu ? Encore ces sales trainites qui ont occupé Wilshire Blvd ?

Il n'aurait pas dû se laver la figure. Il n'y avait pas de serviettes, ni en papier ni autrement. Philip n'avait pas pensé à vérifier avant. Avec tout ce battage sur les fibres de cellulose qui envahissent les eaux du Pacifique. Je n'ai pas fait le rapprochement. Plus que jamais l'air d'un adolescent emprunté, il dut se contorsionner pour mettre son visage sous le filet d'air chaud, tout en se demandant : qu'est-ce qu'ils utilisent à la place de papier hygiénique ? Des galets, comme les musulmans ?

Maintenir la façade à tout prix.

— Non, j'ai été bloqué sur le Santa Monica Freeway.

— Ah oui, j'ai entendu dire que la circulation était très dense aujourd'hui. Ces bruits sur le soleil que l'on aurait aperçu ?

— Ce n'est pas ça. Un cinglé de... – réprimant l'impulsion ridicule de s'assurer qu'aucun Noir n'était à portée d'oreille, comme Félice ou les gardes du parking – ... de nègre qui a sauté de sa voiture en plein milieu d'un embouteillage pour essayer de traverser la chaussée.

— Pas possible. Il était bourré, je suppose ?

— J'imagine. Oh, merci. (Halkin, courtoisement, lui tenait la porte.) Naturellement, les voitures qui avançaient encore dans la file de gauche ont été obligées de freiner et de faire un écart, et *bang* ! Un carambolage de quarante voitures au moins. Elles l'ont manqué par miracle. Mais ça ne lui a pas servi à grand-chose, de toute façon. La circulation qui venait de la ville en sens inverse devait faire quatre-vingts, quatre-vingt-dix, et dès qu'il a franchi le terre-plein il s'est fait faucher par une voiture de sport.

— Bonté divine.

Ils étaient maintenant arrivés près de Félice, qui les attendait avec la porte de l'ascenseur ouverte. Ils entrèrent avec elle, et Halkin leva la main vers les boutons d'étage.

— C'est le troisième, je crois ?

— Non, nous ne sommes pas dans le bureau de Bill, mais dans la salle de conférences du septième étage.

— Et votre voiture a été abîmée ? poursuivit Halkin.

— Non, heureusement, je n'ai pas été pris dans le carambolage. Mais toute la file a été immobilisée pendant une demi-heure avant qu'ils dégagent la route... Vous disiez que c'étaient les trainites qui vous ont retardé ?

— Oui, dans Wilshire Blvd. (Le sourire professionnel de Halkin céda la place à une grimace de mépris.) De sales tire-au-flanc, pour la plupart ! Si j'avais su que c'était pour eux que j'accomplissais mon temps... Vous avez fait le vôtre, bien sûr ?

— Naturellement. À Manille.

— Moi, c'était au Vietnam et au Laos.

L'ascenseur ralentissait, et ils levèrent tous en même temps la tête vers les numéros qui s'allumaient. Mais ce n'était pas le septième, c'était le cinquième étage. Les portes s'écartèrent, révélant une femme au visage boutonneux qui murmura entre ses lèvres : « Ah, merde ! » et entra quand même dans la cabine.

— Je monte avec vous, et je redescendrai ensuite, déclara-t-elle un peu plus fort. On serait bon pour attendre jusqu'au jugement dernier, dans ce fichu immeuble.

Les fenêtres de la salle de conférences étaient d'un jaune-gris intense. La séance avait commencé

sans qu'on attende les deux derniers arrivants. Philip était content de ne pas arriver tout seul. Huit ou neuf hommes étaient présents, assis dans des fauteuils confortables munis de tablettes repliables sur lesquelles étaient posés des livres, des blocs-notes et des magnétophones à cassettes. Face à eux, de l'autre côté d'une table en forme de boomerang anémié : William Chalmers, vice-président chargé de la coordination inter-États, cheveux bruns presque noirs, près de la cinquantaine, un peu trop bedonnant pour les vêtements cintrés à la mode qu'il portait. Debout, interrompu par l'intrusion des deux nouveaux arrivants, Thomas Grey, l'actuaire en titre de la compagnie, chauve, sec, cinquante ans, des verres si épais que l'on pouvait imaginer qu'ils étaient pour quelque chose dans l'affaissement habituel de ses épaules. Il paraissait indigné ; se grattant distraitemment sous l'aisselle gauche, il ne leur accorda qu'un bref signe de tête en guise de signe de bienvenue.

Chalmers, par contre, accueillit les retardataires avec assez de cordialité, coupa court à leurs excuses et leur désigna d'un geste les dernières places qui restaient, au premier rang, naturellement. L'horloge murale indiquait 11 heures moins deux minutes, au lieu des 10 h 30 fixées. En s'efforçant de ne pas y prêter attention, Philip saisit un dossier de papiers sur le fauteuil qui lui avait été assigné et distribua des sourires machinaux à ceux de ses collègues qu'il avait déjà rencontrés.

Rencontrés...

Ne pas penser à Laura. Dennie, je t'aime ! J'aime Josie, j'aime Harold, j'aime ma famille ! Si seulement tu n'avais pas insisté pour que je...

Oh, la ferme. Il ne s'agit pas d'en faire tout un plat !

Mais sa situation était assez précaire, après tout. De notoriété publique, il était de sept ans le plus jeune de tous les directeurs régionaux d'Angel City : L.A., San Francisco, Californie-Sud, Oregon, Utah, Arizona, Nouveau-Mexique, Texas, Colorado. Le Texas devait être subdivisé l'année prochaine, disait la rumeur publique, mais pour l'instant ce n'était pas officiel. Cela signifiait que chacun de ses pas était suivi par des hordes de jeunes diplômés qualifiés et sous-employés. Il avait six vendeurs qui possédaient leur doctorat. Toujours courir pour rester à la même place...

— Si nous continuons ? demanda Grey.

Philip se carra dans son siège. La première fois qu'il avait rencontré l'actuaire, il l'avait considéré comme une simple extension sèche de ses ordinateurs, perdu dans un monde où seuls les chiffres possédaient une réalité. Depuis, il avait appris que c'était Grey qui avait eu l'idée d'adopter le symbolisme astrologique comme thème publicitaire d'Angel City, faisant ainsi de leur groupe la seule compagnie d'assurances importante dont les affaires avec la clientèle âgée de moins de trente ans croissaient proportionnellement à la fraction de population correspondante. Quiconque était capable d'un tel coup d'intuition était digne d'être considéré.

— Merci. J'étais en train d'exposer les raisons de votre présence ici.

Les yeux révoltés jusqu'à la limite de leurs orbites, la bouche entrouverte, la respiration sifflante au fond de sa gorge ! Inutile de me le nier. Aucune femme ne m'a davantage donné le sentiment d'être un homme.

Philip toucha l'intérieur de sa joue du bout de sa langue. Elle l'avait giflé d'un revers de main et elle était sortie, le regard flamboyant, de la chambre de motel parce qu'il lui avait offert de l'argent. Il s'était coupé. Cela avait saigné pendant cinq minutes. Près de sa canine supérieure droite, depuis toujours sa dent la plus pointue.

— Il s'agit, continua Grey, de l'augmentation des primes d'assurances sur la vie que nous allons être obligés d'appliquer à compter du 1^{er} janvier. Naturellement, nous avons toujours calculé nos chiffres en fonction de la certitude que les taux d'espérance de vie aux États-Unis continueraient à progresser comme par le passé. Mais depuis trois ans, ils n'ont fait que diminuer.

UN PERCHOIR POUR LES POULES

À 9 heures tapantes, les trainites avaient répandu des pointes sur la chaussée et créé un embouteillage monumental qui s'étendait sur un rectangle de douze rues sur sept. Les flics, comme d'habitude, étaient ailleurs. Il y avait toujours des sympathisants prêts à créer une diversion. Il était pratiquement impossible de savoir de combien d'alliés disposait le mouvement. En gros, cependant, on pouvait estimer que les gens de New York, Chicago, Détroit ou San Francisco étaient disposés à applaudir des deux mains, alors que dans les faubourgs environnants ou dans le Midwest, ils seraient plutôt allés chercher leurs fusils. En d'autres termes, le mouvement avait moins de supporters dans les régions qui avaient voté pour Prexy.

Ensuite, les voitures immobilisées avaient eu leurs glaces enduites d'un produit à bon marché utilisé pour graver le verre, et des slogans avaient été tracés sur leurs portières. Certains étaient très longs : CE VÉHICULE EST UN DANGER POUR LA VIE ET LES MEMBRES. La plupart étaient courts : ÇA PUE ! Mais le plus répandu était : ARRÊTEZ, VOUS ME FAITES MOURIR !

Dans chaque cas, l'inscription était suivie d'une sorte d'œuf au-dessus d'une croix, version simplifiée du symbole trainite habituel & censé représenter une tête de mort et des tibias entrecroisés.

Puis, non sans consulter des listes mécanographiques dont un grand nombre furent retrouvées dans le caniveau plusieurs heures après, ils s'en prirent aux vitrines des magasins du voisinage et les barbouillèrent de la même façon de slogans différents. Sans parti pris, ils trouvèrent quelque chose d'approprié pour chaque boutique.

Ce n'était pas très difficile.

Ravis, les gamins de l'école de l'après-midi se joignirent à eux pour faire enrager les automobilistes, les employés de magasins et autres trouble-fête. Certains ne furent pas assez malins pour se disperser dans la nature quand les flics arrivèrent – à pleins hélicoptères, après des appels radio angoissés – et firent connaissance avec les tribunaux pour délinquants juvéniles. Mais qui sait ? Ils avaient l'âge de comprendre qu'une condamnation n'est pas forcément une mauvaise chose, surtout quand elle peut vous éviter de faire votre service et vous sauver la vie par la même occasion.

La plupart des automobilistes eurent le bon sens de ne pas se défendre. Écumant derrière leurs pare-brise opaques, ils faisaient le calcul des frais de peinture et de réparations. Pratiquement tous étaient armés, mais aucun ne fut assez stupide pour exhiber un revolver. Quelqu'un s'y était essayé pendant une manifestation trainite le mois dernier à San Francisco. Une jeune fille avait été tuée. Les autres, anonymes derrière leurs masques et leurs vêtements uniformes imitation tissage à la main, avaient extirpé le meurtrier de son véhicule et utilisé l'acide qu'ils projetaient sur le verre pour écrire ASSASSIN sur sa chair.

De toute manière, il n'était pas recommandé de baisser sa glace pour insulter les manifestants. Les cordes vocales ne faisaient guère long feu exposées à l'air extérieur.

ENTRAÎNEMENT

« Il est relativement facile de faire comprendre aux gens que les automobiles et les armes sont des engins dangereux par nature. Statistiquement, presque chaque citoyen de ce pays a eu un parent tué par une arme à feu soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de nos frontières. D'un autre côté, l'association

entre automobiles et accidents de la route a habitué le public au concept d'autres menaces plus subtiles. »

MASTER MOTOR MART
Véhicules neufs et d'occasion

Plomb : facteur de déficience et d'autres troubles chez les enfants. Taux excédant 12 mg par m³ dans les eaux de surface en Californie. Probablement un des facteurs du déclin de l'Empire romain, dont les classes dirigeantes absorbaient de la nourriture préparée dans des marmites de plomb et du vin ayant fermenté dans des cuves doublées de plomb. Sources les plus courantes : peintures, mélange antidétonant parfois encore utilisé dans les carburants, gibier d'eau, etc., contaminé depuis des générations par le plomb tiré dans l'eau.

« Par contre, il est généralement beaucoup plus difficile de convaincre le grand public qu'une entreprise aussi inoffensive apparemment qu'un salon de beauté peut être en réalité dangereuse. Et pas seulement parce que certaines femmes sont allergiques aux produits cosmétiques habituels. »

Chez Nanette Salon de Beauté
Parfumerie, cosmétiques, perruques

Biphényles polychlorurés : Déchets des industries des matières plastiques, lubrifiants et produits cosmétiques. Répandus universellement à des taux similaires à ceux du D.D.T., moins toxiques mais exerçant une action plus marquée sur les hormones stéroïdes. Traces découvertes dans des spécimens de musée datant de 1944. Mortels pour les oiseaux.

« Il n'y a guère mentalement un énorme pas à franchir de la notion de destruction des plantes ou des insectes à celle de la destruction des animaux et des gens. Le désastre du Vietnam ne fit que contribuer à souligner ce que tout le monde pressentait déjà. »

TRAITEMENT DES JARDINS ET
EXPLOITATIONS AGRICOLES
Spécialistes paysagistes. Lutte contre les insectes.

Pélican brun : A cessé de se reproduire en Californie où on le trouvait couramment, à partir de 1969, en raison de l'effet œstrogène du D.D.T. sur la sécrétion des coquilles. Les œufs s'écrasaient lorsque les femelles voulaient les couvrir.

« Par réaction, maintenant que nous n'utilisons presque plus les substances qui constituaient le gros de la pharmacopée et qui étaient clairement reconnaissables comme toxiques en raison de leur nom – comme l'arsenic, la strychnine, le mercure, etc. – le public paraît persuadé que les produits médicaux ne peuvent faire que du bien. J'ai gaspillé plus de temps de ma vie que je ne l'aurais souhaité à aller de ferme en ferme essayer de persuader les éleveurs de porcs et de volailles de ne pas acheter d'aliments contenant des antibiotiques. Personne ne voulait m'écouter. Leur point de vue était

que plus il y en a, mieux ça vaut. De sorte que la fabrication de nouvelles substances destinées à remplacer celles qui sont gaspillées dans les aliments composés pour le bétail, les porcs et les poulets est devenue une sorte de course entre l'arme et le bouclier ! »

Stacy & Schwartz Inc.
PRODUITS IMPORTÉS POUR GOURMETS

Train, Austin P. : n. Los Angeles 1938 ; ét U.C.L.A. (B. Se. 1957) ; Univ. Londres (Ph. D. 1961) ; mar. 1960 Clara Alice née Shoolman, div. 1963 sans enf. Adr. chez éd. Publ. : thèse, « Le processus de dégradation métabolique des organophosphates complexés » (Univ. of London Press 1962) ; « Les grandes épidémies » (Potter & Vasarely 1965, republ. « Les vents de la mort », Common sense Books, 1972) ; « Études d'écologie réfractive » (P. & V. 1968, republ. « Le mouvement de résistance dans la nature », C.S.B. 1972) ; « Additifs et conservateurs dans les produits alimentaires américains » (P. & V. 1971, republ. « Ce que vous mangez sans le savoir » C.S.B., 1972) ; « Manuel de survie de l'humanité » (International Information Inc., éd. rel. 1972, éd. poche 1973) ; « Guide de l'an 3000 » (éd. rel. 1973, éd. poche 1975) ; crit. J. Biol, Sci., J. Écol., J. Biosph., Intl. Écol. Rev., Nature, Sci. Amer., Proc. Acad. Life Sci., Sat. Rev., New Ykr., New Sci. (Londres), Envrmt. (Londres), Paris Match, Der Spiegel (Bonn), Blitz (Inde), Manchete (Rio) etc.

GAZ HILARANT

Laissant derrière lui la moitié de son petit déjeuner sur la table déserte (non que le coffee shop où il mangeait régulièrement depuis bientôt un an ne fût plein de monde à craquer, mais qui veut s'asseoir à côté d'un flic ?), Pete Goddard attendit sa monnaie. De l'autre côté de la rue, sur les énormes panneaux délimitant l'emplacement de la Bourrellerie-Sellerie-fourrages Harrigan – elle avait gardé ce nom bien que, depuis des années avant sa démolition, elle ne vendît plus que des snowmobiles, des pièces détachées pour motos et des équipements de western pour touristes – qui allait maintenant être transformée en une tour de quarante-deux appartements désirables surmontant les bureaux de l'American Express et de la Colorado Chemical Bank, quelqu'un avait tracé à la peinture une douzaine de têtes de morts et de tibias noirs.

À vrai dire, il se sentait un peu comme ça lui-même. Hier soir, ils avaient fait la fête : premier anniversaire de mariage. Il avait un goût amer dans la bouche et mal au crâne, et de plus Jeannie avait été obligée de se lever à l'heure habituelle parce qu'elle travaillait aussi, à la fabrique hydroponique Bamberley, et il n'avait pas tenu sa promesse de tout ranger pour qu'elle n'ait pas encore à le faire ce soir. En outre, cette plaque sur sa jambe, même si elle ne lui faisait pas mal... Mais ils avaient de bons médecins à l'usine. Il fallait bien.

Nouvelle, peu disposée à l'aimer, la caissière lui versa sa monnaie dans le creux de la main et se détourna pour reprendre sa conversation avec une amie.

L'horloge murale était d'accord avec sa montre : il avait huit minutes pour parcourir les quatre minutes qui le séparaient du commissariat. Il faisait un froid mordant à l'extérieur, environ moins six, et le vent était fort. Bon pour les touristes sur les pentes du mont Hawes, mais pas pour la police qui mesurait les variations de température en courbes d'accidents d'autos, de dégâts causés par le gel et de menus délits commis par des hommes mis au chômage saisonnier.

Par des femmes aussi, d'ailleurs.

Peut-être qu'avant d'y aller... À côté de la porte, un appareil rouge avec une glace à sa partie supérieure. Installé à l'automne dernier. Japonais. Une plaque sur le côté : *Mitsuyama Corp., Osaka*. Un peu la forme d'une bascule. Tenez-vous devant l'appareil et mettez une pièce de vingt-cinq *cents* dans la fente. Ne fumez pas pendant l'utilisation. Placez la bouche et le nez contre le masque flexible. Comme le baiser d'un animal obscène.

Habituellement, cela le faisait rire parce qu'ici, au milieu des montagnes, l'air était rarement pollué au point qu'on ait besoin de faire le plein d'oxygène avant de traverser la rue. Mais d'un autre côté, certains disaient que c'était radical pour une gueule de bois...

D'autres détails pénétrèrent son esprit. Le sens des détails était quelque chose qu'il se flattait d'avoir. Quand sa période probatoire serait accomplie, il viserait le statut d'officier en civil. Avec une bonne épouse, l'ambition pouvait germer dans le cerveau de n'importe quel homme.

La glace au milieu de laquelle venait s'insérer le support du masque : fendue. La fente pour les pièces. Au-dessous, une ligne marquant la limite du réceptacle. Tout au long de cette ligne, des marques. Comme si on avait voulu forcer la cassette avec une lame de couteau.

Pete songea aux chauffeurs d'autobus assassinés pour le contenu de leur machine à pièces.

Il se tourna vers le comptoir en disant :

— Mademoiselle !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Cette machine à oxygène...

— Ah merde ! dit la fille en appuyant sur une touche de sa caisse enregistreuse. Ne me dites pas que ce foutu truc est encore détraqué ! Tenez, votre pièce. Allez au drugstore dans Tremont St., ils en ont trois.

LE CONTRAIRE D'UN PETIT FOUR

Carrelage blanc, émail blanc, acier inoxydable... On parlait ici à voix basse, comme dans une église. Mais c'était à cause de la réverbération des murs nus, du sol nu, du plafond nu, et non par respect de ce qui était caché derrière les portes oblongues, superposées jusqu'au niveau de la tête d'un homme de haute taille, alignées côte à côte, presque à perte de vue. Comme un alignement sans fin de fours, mais qui servaient à refroidir.

L'homme qui marchait devant elle était entièrement blanc lui aussi... blouse, pantalon, masque chirurgical à présent pendant au-dessous du menton, calotte serrée et laide autour des cheveux. Ses couvre-bottes étaient en plastique blanc aussi. À part celles qu'elle avait amenées avec elle, d'un brun terne, on ne voyait vraiment qu'une seule autre couleur ici.

Le rouge sang.

Un homme venait en sens inverse, poussant une table roulante chargée de petites boîtes de carton (blanc) étiquetées (en rouge) destinées aux labos attachés à la morgue. Tandis que les deux hommes échangeaient quelques paroles au passage, Peg Mankiewicz lut quelques étiquettes : 108562 SUSP RATE CULT TYPH, 108563 FOIE VÉRIF ÉVOL DÉGÉN, 108565 TEST DE MARSH.

— Qu'est-ce que c'est qu'un test de Marsh ? demanda-t-elle.

— Présence d'arsenic, répondit le Dr Stanway en s'effaçant pour laisser passer la table roulante et en poursuivant son chemin le long des alignements de caissons.

Il avait le teint pâle, comme si l'environnement dans lequel il évoluait lui avait ôté toute couleur. Ses joues avaient la teinte et la texture des réceptacles d'organes, la partie de ses cheveux qui était visible était d'un blond cendré, et ses yeux évoquaient le bleu dilué de l'eau peu profonde. Peg le

trouvait plus supportable que le reste du personnel de la morgue. Il était dépourvu de sentiments – ou bien alors, c’était un homosexuel complet – et ne l’accablait pas sans arrêt des allusions grivoises auxquelles la plupart de ses collègues se livraient.

Merde. Il faudrait peut-être que je me rince au vitriol !

Elle était très belle : mince, un mètre soixante-cinq, peau de satin, grands yeux noirs, bouche plus fraîche qu’une pêche. Particulièrement une pêche moderne. Mais c’était pour elle un tourment, car cela signifiait qu’elle était continuellement pourchassée par des collectionneurs de scalps pubiens. Prendre des airs hommases n’arrangeait pas les choses. C’était encore plus provocant aux yeux des hommes et attirait autour d’elle une nuée de gouines. Sans maquillage, sans parfum et sans bijoux, vêtue d’un manteau brun délibérément peu flatteur et de chaussures grises, elle avait encore l’impression d’être un pot de miel entouré de mouches bruyantes.

Prêtes à se déboutonner si elle esquissait seulement un sourire.

Pour se changer les idées, elle demanda :

— Une affaire de meurtre ?

— Non, un procès intenté à Orange County. Un arboriculteur accusé d’avoir employé un produit chimique illégal. (Son regard parcourait les rangées de casiers numérotés.) Ah, le voici.

Mais il n’ouvrit pas la porte tout de suite.

— Il n’est pas très joli à voir, vous savez, fit-il après un moment de silence. La voiture lui a écrabouillé la cervelle.

Peg enfouit les mains dans la poche de son manteau pour qu’il ne puisse pas voir la pâleur de ses mains. Il y avait toujours une possibilité pour que ce soit un bandit qui lui avait volé ses papiers...

— Allez-y, dit-elle.

Ce n’était pas un bandit.

Tout le côté droit de la tête était... affaissé. Le bas de la paupière avait été arraché, et sommairement remis en place, laissant voir le dessous à nu du globe oculaire. Une estafilade fendait le menton de la lèvre jusqu’au cou. Et la calotte crânienne avait été si écrasée qu’ils l’avaient enveloppée d’une espèce de sac en Saran pour la maintenir.

Mais il eût été inutile de prétendre que ce n’était pas Décimus.

— Eh bien ? demanda finalement Stanway.

— Oui, refermez ça.

Il obéit. Pendant qu’il la raccompagnait jusqu’à l’entrée, il l’interrogea :

— Comment avez-vous entendu parler de ça ? Et en quoi ce type est-il si important ?

— Oh... Les gens téléphonent au journal, vous savez. Les chauffeurs d’ambulances, par exemple. Nous leur donnons quelques billets en échange du tuyau.

Flottant devant elle comme un horrible ballon de baudruche au bout d’un fil : le visage écrasé. Elle réprima une nausée.

— Et c’est... je veux dire, c’était... un des plus proches collaborateurs d’Austin Train.

Stanway se tourna vivement vers elle :

— Rien d’étonnant à ce que votre journal s’y intéresse dans ce cas. Il était d’ici ? J’ai entendu dire que les trainites avaient fait une sortie en force aujourd’hui.

— Non. Du Colorado. Il s’occupe – il s’occupait – du wat près de Denver.

Ils étaient arrivés au bout du corridor, entre deux rangées d’anti-fours. Avec la courtoisie formelle due à son sexe, qu’elle détestait ordinairement mais pouvait accepter dans ce cas comme venant d’un hôte, Stanway lui tint la porte pour la laisser passer, et la dévisagea pour la première fois depuis son arrivée.

— Dites donc ! Vous aimeriez peut-être... (Il avait du mal à communiquer, ce Stanway, tout au moins avec les femmes.) Voulez-vous une chaise ? Vous êtes toute verte.

— Non, je vous remercie !

Un peu trop véhémence. Peg redoutait de se laisser aller à une manifestation de faiblesse qui pouvait être interprétée comme une marque « féminine ». Mais une fraction de seconde plus tard, elle se radoucit. De tous les hommes qu'elle connaissait, celui-ci était celui qu'elle soupçonnait le moins de vouloir profiter d'une faille dans son armure.

— Voyez-vous, avoua-t-elle, c'est que je le connaissais.

— Ah. (Satisfait.) Un de vos bons amis ?

Un autre corridor débouchait à cet endroit, au sol couvert d'un revêtement moelleux et aux murs tapissés de monotone musique d'ambiance. Une fille sortit par une porte en verre dépoli, portant un plateau de tasses de café. Un arôme fumant parvint à Peg.

— Oui... Est-ce que la police a envoyé quelqu'un pour l'identifier ?

— Pas encore. Ils sont surchargés de travail, j'ai l'impression. La manifestation, probablement.

— Est-ce qu'on a fait prendre ses affaires dans la voiture ?

— Sans doute. Nous n'avons même pas eu ses papiers. Juste le formulaire qu'ils remplissent sur les lieux de l'accident.

(Voyant défiler Dieu sait combien de cas du même genre dans la journée, Stanway ne faisait pas preuve d'un intérêt particulier.)

» D'après moi, cependant, ils se préoccupent sûrement de l'affaire. Il ne devait pas être dans son état normal pour faire ce qu'il a fait. Et s'il était un collaborateur de Train, ils ne vont pas tarder à se manifester, vous ne croyez pas ?

Ils n'avaient pas encore atteint la porte qui donnait sur la rue, mais Peg se dépêcha de mettre son masque.

Il dissimulait au moins une partie de son traître de visage.

Il y avait beaucoup à marcher jusqu'à l'endroit où elle avait laissé sa voiture : une Hailey, bien sûr, pour le principe. Sa vision était si brouillée lorsqu'elle l'atteignit – et pas seulement parce que l'air lui piquait les yeux – qu'elle essaya deux fois d'enfiler la clé à l'envers dans la serrure de la portière. Quand elle s'en rendit compte, à la fin, elle était si énervée qu'elle se cassa un ongle en tirant trop fort sur la poignée.

Elle porta le doigt à sa bouche et, au lieu de couper le morceau cassé avec ses dents, elle l'arracha, ce qui la fit saigner.

Mais au moins la douleur lui offrit une prise sur la réalité. Calmement, elle enveloppa le doigt blessé dans un mouchoir en papier qu'elle sortit de la boîte à gants, et pensa à téléphoner son article. La nouvelle était d'importance. Elle serait diffusée par les agences de télévision aussi bien que par la presse écrite. Il trouve la mort sur l'autoroute ; Décimus Jones, trente ans, arrêté deux fois pour cause de drogue et une fois pour cause d'agression. Couvert de la quantité moyenne d'infamie que l'on peut s'attendre à trouver chez un jeune Noir de l'époque actuelle. Mais soudain amendé (dit-on ici) par les préceptes d'Austin Train à vingt-six ans, et devenu le cerveau des opérations trainites lorsqu'elles se sont étendues au Colorado... non pas qu'il cautionnât le terme « trainite » plus que ne le faisait Austin lui-même. Austin Train réclamait l'appellation « commie^[1] », pour « commensaliste », ce qui signifiait que vous et votre chien, et la puce sur le dos du chien, et la vache, le cheval, le saccophore et le nématode, la paramécie et le spirochète, vous êtes tous assis à la même table au bout du compte. Mais c'était devenu un simple point de controverse quand il en avait eu assez d'entendre les gens lui crier qu'il était un traître.

Il faudrait veiller à ce que Décimus soit restitué tout de suite à la biosphère. Oublié d'en parler. Si je retournais ? Bah, je suppose qu'il a dû le mentionner dans son testament. S'ils font cas du testament d'un homme noir...

Il faudra que quelqu'un l'annonce à Austin. Ce serait terrible s'il apprenait la nouvelle par les journaux ou la télé.

Moi ?

Oh, merde. Oui. Je suis la première à le savoir. Je suppose qu'il faut que ce soit moi.

Son esprit fut brusquement le siège d'un chaos d'images brouillées, comme si trois personnes avaient simultanément pris possession de son crâne. Stanway avait sans le vouloir posé l'unique question à laquelle elle s'était sentie contrainte de répondre honnêtement : « Un de vos bons amis ? »

Le seul, probablement ! Pourquoi ? Parce qu'il était noir et heureux en ménage, et que l'exotisme des Blanches ne l'intéressait plus ? (Qui va l'annoncer à Zéna et aux gosses ?) En partie, sans doute. Mais ce qui comptait surtout, c'était que Décimus, sain de corps, mâle et hétéro, avait traité l'érotique et tentante Peg Mankiewicz... en amie.

Je préfère que ce soit Austin qui l'annonce à Zéna. Moi, je ne pourrais pas. Et joyeux Noël à tous, quand même.

Après cela, la confusion devint totale. Elle prévoyait les événements qui résulteraient de sa mort comme si elle lisait une boule de cristal. Tout le monde ferait automatiquement écho aux paroles de Stanway : « Pour sauter comme ça de sa voiture, il devait être drogué ou soûl... ou peut-être fou ! »

Pourtant, elle l'avait toujours connu comme un homme très sain d'esprit. Quant à la drogue, cela appartenait à un passé révolu pour lui. Il n'avait donc pas pu agir de sa propre volonté. Quelqu'un avait dû lui faire avaler à son insu quelque chose de très fort. Et elle ne trouvait qu'un motif à une action de ce genre : le discréditer à tout prix aux yeux du public.

Elle se rendit compte soudain qu'elle fixait, sans le voir, un signe du passage des trainites dans le parking où elle était garée. Une tête de mort et des tibias sur la portière d'une voiture. La sienne, naturellement, n'avait pas dû être touchée.

Oui, c'était la seule explication : discréditer Décimus. Tous ces représentants stéréotypés, interchangeables, de la société plastique, avec le symbole du dollar dans les yeux, ne pouvaient supporter de partager leur planète à moitié saccagée avec quelqu'un qui s'était élevé au-dessus des sillons qui lui étaient attribués. Un ex-délinquant noir ne pouvait mourir que dans une bagarre des rues, ou mieux encore en prison au milieu d'une peine de quatre-vingt-dix-neuf ans. Qu'il soit aimé et respecté comme un docteur ou un prêtre, par les Blancs comme par les Noirs – cela leur retournait l'estomac.

À propos d'estomac retourné. Oh, mon Dieu ! Elle fouilla son sac à la recherche d'un comprimé qu'elle aurait dû prendre plus d'une heure avant. Et elle se força à l'avalier sans eau, malgré sa taille.

Aujourd'hui, bien souvent, on ne pouvait pas faire autrement.

Finalement, elle décida qu'elle devenait trop sensible et tourna la clé de contact dans le tableau de bord. Il y avait de la vapeur accumulée en venant, et la voiture démarra instantanément et silencieusement.

Proprement, surtout. Pas d'alkyles de plomb, pratiquement pas de CO, rien de pire que du CO₂ et de l'eau. Loués soient, si Quelqu'un est là pour entendre, ceux qui luttent pour nous préserver des conséquences de notre propre folie constructrice.

À la sortie du parking, si elle avait voulu aller au bureau elle aurait pris à droite. Au lieu de cela, elle tourna à gauche. Il n'y avait probablement pas plus de cent personnes dans tout le pays qui pouvaient être sûres de retrouver Austin Train quand elles le désiraient. Si son rédacteur en chef avait su que parmi elles il y avait une de ses propres journalistes qui ne s'était jamais servie de ses renseignements à des fins professionnelles, il l'aurait sans doute étranglée.

UN CŒUR SAIGNANT EST UN MAL COURANT

...vétéran des campagnes d'Indochine et des Philippines, devenu aujourd'hui le dernier en date d'un grand nombre d'ex-officiers distingués à se joindre à la campagne d'adoptions Triple-V en prenant dans sa famille une orpheline de huit ans présentant des cicatrices sérieuses que l'on attribue aux brûlures de napalm. Commentant sa décision, le général a déclaré, je cite, je n'ai jamais fait la guerre aux enfants, mais seulement à ceux qui recherchaient la destruction de notre mode de vie. Fin de citation. Interrogé sur ses impressions concernant le succès de l'opération Triple-V avant de quitter la Maison Blanche pour se rendre à son principal rendez-vous de la journée, un déjeuner organisé par d'anciens membres de son club de supporters officiels, au cours duquel il doit prononcer une allocution importante sur la politique étrangère, Prexy a déclaré, je cite, je suppose que s'ils ne peuvent pas se forcer un chemin par la grande porte ils essaieront d'entrer par la petite, fin de citation. L'enquête du Congrès sur l'affaire des pots-de-vin où seraient compromises plusieurs personnalités importantes de la Fédéral Land Use Commission...

LES RACINES DE TOUT LE MAL

« Te-geesey-geesey-galpa... » La pluie tombait si dru que les essuie-glaces de la Land Rover avaient du mal à faire face, et que la route était dans un état horrible. Malgré les quatre roues motrices, ils chassaient et dérapaient continuellement, et de temps à autre mordaient sur un nid-de-poule qui faisait tiquer Léonard Ross.

« La fit tomber par terre et la scalpa... »

La chanson du Dr Williams était à peine audible par-dessus le vacarme du moteur et de la pluie battante, mais il était quand même possible de distinguer l'air d'une nursery rhyme : Goosey Gander.

« ... Et dans le ba-ba-ba-ba-baa... »

Encore un nid-de-poule. Léonard regarda à l'arrière, préoccupé, pour voir si le matériel ne souffrait pas trop, et regretta aussitôt son impulsion. La banquette arrière était également occupée par le policier chargé de l'escorter, et il souffrait d'une maladie de peau purulente assez répugnante. L'estomac de Léonard était déjà assez nauséux comme ça.

« Sans personne pour la ra-ra-ramasser ! » conclut Williams triomphalement, et dans le même souffle :

— Il y a longtemps que vous travaillez pour le *Secours Mondial* ?

— Oh... (Pendant quelques instants, Léonard ne réalisa pas que la question en était une.) Environ quatre ans maintenant.

— Et vous n'êtes jamais venu dans cette partie du monde ?

— Non jamais.

— Tout à fait typique ! (Avec un reniflement de mépris.) J'espère au moins qu'ils vous ont fait un petit topo ?

Léonard hocha affirmativement la tête. Ils l'avaient inondé d'une masse d'informations dont ses oreilles bourdonnaient encore. Mais ce pays était si plein de paradoxes ! Pour commencer, quand il avait vu que la personne qu'il devait contacter à Guanagua s'appelait Williams, il avait pensé qu'il aurait affaire à un Américain. Il n'était pas préparé à trouver un Britannique maniaque qui portait une veste en Harris tweed dans cette humidité subtropicale puante. Pourtant, c'était logique dans une nation dont la première capitale, depuis trois cent cinquante-sept ans, avait été déclassée parce que

certains citoyens s'élevaient contre le fait que le gouverneur entretenait une concubine ; et dont la capitale actuelle possédait si peu d'importance relative qu'elle n'avait jamais eu de voie ferrée et que les lignes aériennes internationales avaient renoncé à la desservir...

— Chaque fois que quelqu'un essaye de relever ce pays par son fond de culotte, déclara Williams, il y a quelque chose qui ne va pas. Un Acte de Dieu ! Si c'est vraiment comme ça qu'il aime se distraire, rien d'étonnant à ce que les Tupamaros fassent tant de progrès ! Pas par ici, bien sûr, mais dans les villes. Regardez cette route ! Selon les critères locaux, c'est une somptueuse autoroute. C'est si difficile d'amener la marchandise au marché que la plupart des gens n'ont même pas d'argent pour acheter des produits manufacturés, même des outils convenables. De temps en temps, quelqu'un se pique d'enthousiasme pour des cultures de rapport à la place de cultures de subsistance : du coton, du café, ce genre de trucs, et ça marche pendant quelque temps, puis soudain... hop ! Tout leur travail foutu par terre. Comme ici. Mais venez, vous verrez par vous-même.

Sans ralentir, il arrêta brusquement la Land Rover à un endroit où la piste était bordée par des rochers arrivant à hauteur de genou. Plissant les yeux pour essayer de distinguer quelque chose à travers le pare-brise éclaboussé de pluie. Léonard vit qu'ils étaient arrivés devant un misérable village entouré sur deux côtés de plantations de café et sur les autres de maïs et de haricots. L'ensemble paraissait avoir été entretenu normalement, mais les plantes étaient flétries de la première à la dernière.

Sautant du véhicule, Williams cria :

— Amenez votre matériel !

— Euh...

— Écoutez, cette pluie-là va tomber pendant des semaines, aussi vous feriez mieux d'en prendre votre parti.

Avec réticence, Léonard rassembla son équipement de campagne et baissa la tête pour affronter le déluge. Ses verres se brouillèrent immédiatement, mais sa vue était trop mauvaise pour qu'il les ôte. L'eau dégoulinait dans son cou. Il suivit les traces que Williams avait laissées dans le sol détrempé.

— Peu importe où vous regardez, fit Williams en s'arrêtant à la hauteur du premier plant de café. Vous les trouverez partout, ces foutues bestioles.

Docile, Léonard commença à examiner la boue à ses pieds. Au bout d'un moment, il demanda :

— Vous êtes anglais, n'est-ce pas, docteur ?

— Gallois, en réalité. (D'un ton glacé.)

— Puis-je me permettre de vous demander ce qui vous a amené ici ?

— Une femme, si vous voulez vraiment le savoir.

— Excusez-moi, je ne voulais pas me montrer...

— Indiscret ? Bien sûr que non. Mais je vais vous raconter, de toute manière. C'était la fille d'un des membres de l'ambassade à Londres. D'une très grande beauté. J'avais vingt-quatre ans, elle dix-neuf. Mais ses parents étaient des catholiques de Comayagua. Ils sont très stricts, là-bas, et naturellement ils s'opposaient à ce qu'elle se marie avec un méthodiste. Ils l'ont mise dans un bateau pour la renvoyer chez elle. Quand j'ai terminé mes études, j'ai économisé tout ce que j'ai pu pour me payer le voyage jusqu'ici, dans l'espoir que si j'arrivais à les convaincre que j'étais sérieux... By Jove, je me serais converti, s'il l'avait fallu !

Dans la boue, au pied du plant de tabac desséché : quelque chose qui se tortillait.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— En arrivant ici, j'ai découvert qu'elle était morte.

— Hein ?

— Le typhus. Il est endémique. Et nous étions en 1949.

Il n'y avait rien à ajouter à cela. Léonard souleva une motte de terre et l'effrita entre ses doigts.

Une créature affolée émergea, de cinq centimètres de long, à première vue pas très différente d'un ver de terre, mais d'une couleur bleutée, avec un léger renflement à une extrémité et quelques poils minuscules. Elle se tordait avec plus d'énergie qu'aucun ver de terre.

— Et pourtant, vous savez, je n'ai jamais regretté d'être resté ici. Il faut bien qu'il y ait quelqu'un sur place pour aider tous ces gens... ça ne sert à rien d'essayer de le faire à distance. Ah, vous en avez un, je vois ? (Le ton de sa voix était redevenu normal.) Vous ne le reconnaîtriez pas, par hasard ? Je n'arrive pas à lui trouver de nom scientifique dans les bouquins. Bien sûr, ma bibliothèque est modeste. En espagnol, on l'appelle *sotojuela*, mais dans le coin ils disent *jigra*.

Avec une seule main, laissant des traces de boue, Léonard extirpa un tube à essai de sa mallette et y laissa tomber l'insecte. Il essaya de l'examiner avec sa loupe, mais la pluie tombait trop fort.

— Il faudrait que je puisse l'examiner sous abri, grommela-t-il.

— Peut-être qu'il y a un toit dans le village qui ne fuit pas trop. Peut-être... Et regardez ce que ces saletés font aux plantes. Tenez.

Williams tira légèrement sur un plant de café. Il n'offrit aucune résistance. La tige était spongieuse, avec des marques de perforations, et les feuilles malades et pendantes.

— Ils attaquent aussi le blé et les haricots ? demanda Léonard.

— On n'a pas encore réussi à trouver quelque chose qu'ils ne mangent pas.

Dans le trou laissé par la plante arrachée, cinq ou six autres se tortillaient pour se cacher.

— Depuis combien de temps sévissent-ils ?

— Ils ont toujours sévi dans le coin, répondit Williams. Mais jusqu'à... oh, jusqu'à l'époque où ils ont débroussaillé ce terrain pour y mettre du café, on n'en trouvait que dans la forêt, où ils vivaient tranquillement. Je n'en ai pas vu plus d'une demi-douzaine pendant les dix premières années de mon séjour à Guanagua. Et puis, il y a deux ans et demi environ, boum !

Léonard se remit dans la position verticale, soulageant ses jambes ankylosées.

— Eh bien, il ne fait aucun doute que nous soyons en présence d'un cas d'urgence, comme vous nous l'avez annoncé. Je vais donc demander l'autorisation d'utiliser des insecticides à haut rendement, et ensuite nous verrons...

— Depuis *combien* de temps dites-vous que vous travaillez pour le *Secours Mondial* ?

Léonard plissa les yeux vers lui. Soudain, il paraissait inexplicablement en colère.

— À qui croyez-vous donc que ces terres appartiennent ? reprit Williams. Nous sommes sur le domaine privé d'un gros ponton du gouvernement qui n'a qu'à dire un mot pour contourner les lois ! Cette zone a été traitée et arrosée et *saturée* d'insecticides de toutes sortes !

Venant de la direction du village, marchant à pas très lents, une file sinueuse d'hommes, de femmes et d'enfants venait d'émerger. Tous étaient squelettiques, nu-pieds et vêtus de haillons. Plusieurs enfants avaient le ventre gonflé caractéristique de la pellagre.

— Cet idiot a rendu les *jigras* résistants au D.D.T., à l'heptachlore, à la dieldrine, au pyrèthre et à toute la gamme ! Vous me prenez pour un idiot qui n'aurait même pas eu l'idée d'essayer ? Ces gens n'ont pas besoin de produits chimiques, ils ont besoin de manger !

DÉFICIT

Petronella Page : Salut, vous tous !

L'assistance du studio : Salut !

Page : Eh bien, aujourd'hui comme d'habitude nous avons réuni pour vous une pléiade de gens

intéressants. Parmi beaucoup d'autres, nous sommes heureux d'accueillir ici Big Marna Prescott, dont le succès « L'homme au quarante-cinq » est en ce moment au centre d'un débat animé sur l'opportunité – ou l'inopportunité – de certains sujets de pop-songs. (*Rires dans la salle*) Ensuite, nous bavarderons avec un groupe de ces ex-officiers qui ont voulu donner à tant d'enfants du Sud-Est asiatique un merveilleux cadeau de Noël, un nouveau foyer et une nouvelle famille. Mais tout d'abord, applaudissons quelqu'un qui a fait parler de lui dans un domaine tout différent. Ses déclarations ont eu un grand retentissement parce que... eh bien, si ses pronostics se révèlent exacts, ils ne présagent rien de très bon pour l'avenir de notre nation. Je vous le présente, c'est le Pr Lucas Quarrey, de l'université de Columbia. (*Applaudissements.*)

Quarrey : Bons... euh, salut, vous tous.

Page : Mon cher Lucas, étant donné que les questions scientifiques de nos jours ne bénéficient peut-être pas de toute l'attention qu'elles mériteraient de la part du public, pourriez-vous rafraîchir un peu la mémoire de nos téléspectateurs sur les raisons qui font que vous êtes à la une de l'actualité ?

Quarrey : Volontiers, et si quelqu'un parmi ceux qui nous regardent en ce moment n'en a pas encore entendu parler, ce sera pour lui... euh... une aussi grande surprise que ça l'a été pour moi quand la réponse est tombée des ordinateurs de l'université. Si on leur demandait de nommer le produit importé en plus grande quantité par les États-Unis, les gens répondraient en citant une foule de noms : le fer, l'aluminium, le cuivre, toutes sortes de matières premières que nous ne possédons pas en quantités industriellement suffisantes.

Page : Et ils se tromperaient ?

Quarrey : Ils se tromperaient du tout au tout. De même qu'ils se tromperaient si on leur demandait de citer notre plus gros produit d'exportation.

Page : Eh bien, quel est notre plus gros produit d'importation ?

Quarrey : Tonne pour tonne... l'oxygène. Nous produisons moins de soixante pour cent de la quantité que nous consommons.

Page : Et notre plus gros produit d'exportation ?

Quarrey : Tonne pour tonne également, ce sont les gaz toxiques.

Page : Eh bien, c'est là que se situe la controverse, n'est-ce pas ? Des tas de gens se sont demandé comment vous pouvez retrouver la trace... disons de la fumée du New Jersey de l'autre côté de l'Atlantique. Particulièrement dans la mesure où vous n'êtes ni un météorologiste ni un spécialiste de l'atmosphère. Quelle est votre spécialité, au fait ?

Quarrey : La précipitation des particules. Je dirige en ce moment un programme de recherches destiné à la mise au point de filtres plus compacts et plus efficaces.

Page : À quel usage ? Pour les voitures ?

Quarrey : Oh, oui. Et pour les transports en commun, et les usines aussi. Mais principalement pour les cabines pressurisées des avions. Nous avons été chargés par une grande compagnie aérienne de chercher à améliorer la qualité de l'air distribué dans les cabines à des altitudes élevées. Sur les itinéraires les plus fréquentés, l'atmosphère est si saturée des gaz d'échappement des autres appareils que les passagers ont le mal de l'air même par temps calme – *particulièrement* par temps calme, parce que les gaz mettent plus longtemps à se disperser.

Page : Ainsi, vous avez dû commencer par analyser ce que vous aviez à filtrer, c'est bien ça ?

Quarrey : Précisément. J'ai conçu un gadget destiné à être fixé aux ailes d'un avion et à recueillir les produits polluants sur de petites pastilles adhésives. J'en ai une ici, je ne sais pas si les téléspectateurs l'aperçoivent distinctement. Oui ? Parfait. Chaque appareil est donc muni de cinquante de ces pastilles, réglées pour recueillir des échantillons d'atmosphère à différents stades du voyage. En reportant les résultats sur une carte, nous avons pu retrouver la trace – selon votre expression –

des fumées d'usines du New Jersey, à plus de trois mille cinq cents kilomètres de là.

Page : Des tas de gens prétendent qu'on ne peut pas arriver à la précision que vous dites avoir atteinte.

Quarrey : J'aimerais que ceux qui disent cela prennent la peine de vérifier de quoi mes appareils sont capables.

Page : Il faut dire que c'est très troublant, n'est-ce pas ? La plupart des gens ont l'impression que depuis l'adoption du Projet de loi sur l'Environnement, les choses se sont un peu améliorées.

Quarrey : J'ai bien peur qu'il ne s'agisse là... euh... d'une illusion d'optique, si je puis dire. D'une part la Loi sur l'Environnement n'est pas une arme suffisante. On peut invoquer toutes sortes de raisons d'exemptions, de dispenses et d'ajournements, et naturellement les compagnies qui verraient leurs profits réduits par l'application des nouvelles réglementations utilisent tous les moyens en leur possession pour les contourner. Et le second point est que nous ne sommes plus aussi sensibilisés sur la question que nous l'avons été. Il y a eu un bref moment d'angoisse il y a quelques années, à la suite de quoi la Loi sur l'Environnement a été votée, comme vous l'avez dit, et depuis, nous nous sommes laissés aller avec l'idée que le problème avait été réglé, ce qui en réalité est tout à fait faux.

Page : Je vois. Et qu'avez-vous à répliquer à ceux qui disent que rendre publiques vos affirmations est... euh... contraire aux intérêts de la nation ?

Quarrey : On ne sert pas son pays en balayant sous le tapis les vérités déplaisantes. Nous ne sommes pas exactement la nation la plus populaire de la planète en ce moment, et mon opinion est que nous devrions mettre un terme sans plus attendre à tout ce qui est susceptible de nous rendre encore moins populaires.

Page : Je crois que vous avez peut-être mis le doigt sur quelque chose, là. Eh bien, merci d'être venu bavarder quelques instants avec nous, Lucas, et tout de suite après l'indicatif de notre station...

MALGRÉ SA CHARITÉ UN HOMME COMME DE L'AIRAIN SONNANT

— Je pense que l'analogie la plus rapprochée serait le fromage, fit Mr Bamberley.

Pour montrer qu'il lui prêtait attention, Hugh Pettingill hocha la tête. Il avait vingt ans, les cheveux bruns, les yeux marron, un pli de mauvaise humeur perpétuellement sur le visage. La bouche qui faisait la moue, les yeux plissés, le front prématurément ridé. Ces traits s'étaient imprimés sur son visage durant les mauvaises années de quatorze à dix-neuf ans. C'était à ce qu'on lui disait la première d'une longue série de bonnes années qu'il vivait actuellement, et il avait assez de largeur d'idées pour ne pas écarter la possibilité de se laisser convaincre.

Tout avait débuté par une discussion concernant son avenir. Au cours de cette discussion, il avait dit des choses d'où il ressortait que les pays riches industriels étaient en train de saccager la planète, et qu'il était décidé à n'avoir rien à voir avec le commerce, ou la technologie, ou les forces armées pour lesquelles Mr Bamberley conservait une admiration surannée. Là-dessus, cette recommandation, trop fermement formulée pour être considérée comme une simple invitation, d'aller faire une visite guidée d'une fabrique hydroponique pour voir à quel degré de constructivité la technologie pouvait arriver.

— Je ne vois pas pourquoi nous n'aurions pas le droit d'améliorer la nature, avait gloussé Mr Bamberley.

Hugh avait gardé sa réplique pour lui-même : « Et que faut-il qu'il se passe pour que vous compreniez que vous n'y avez pas réussi ? »

Corpulent mais musclé, Mr Bamberley arpentait la passerelle d'acier qui longeait le toit de l'usine, brandissant les bras à droite et à gauche pour indiquer les divers stades par lesquels le manioc hydroponique par où ils avaient commencé devait passer pour arriver à l'état de produit fini, le « Nutripon ». Il flottait une vague odeur de levure sous l'énorme dôme semi-transparent, comme si des raffineurs de pétrole s'étaient installés dans une boulangerie pour exercer leur métier.

Et par certains côtés, la comparaison paraissait justifiée. La fortune des Bamberley avait été édiflée sur le pétrole, bien que ce fût deux générations plus tôt et que ni Mr Bamberley – dont le prénom était Jacob, mais qui préférait être appelé Jack – ni son jeune frère Roland n'eussent jamais pataugé dans la gadoue au pied d'un derrick. La fortune en question avait depuis longtemps atteint le stade où elle était capable non seulement de s'entretenir toute seule, mais aussi de se reproduire par scissiparité, comme une amibe. La portion de Roland, à laquelle il s'accrochait avidement, était destinée à revenir à son fils unique Hector (que Hugh considérait, sur la foi d'une seule rencontre, comme un jeune snob élevé dans du coton... mais ce ne pouvait être sa faute, à quinze ans, c'était nécessairement celle de son père). Jacob, lui, avait investi la sienne dans la Bamberley Trust Corporation il y avait vingt ans, et depuis cette époque elle n'avait cessé de croître comme un cancer.

Hugh n'avait pas la moindre idée du nombre de personnes employées à cultiver les capitaux du Trust. Il n'avait jamais mis les pieds dans les bureaux new-yorkais où ses métayers exerçaient leurs soins, mais il imaginait vaguement un groupe de plusieurs centaines de personnes arrosant, fumant, taillant. Les métaphores horticoles lui venaient plus facilement à l'esprit, car son père adoptif avait transformé l'ancien ranch familial, ici au Colorado, en l'un des plus beaux jardins botaniques du pays. La seule chose qui avait vraiment pris de la réalité dans son esprit, cependant, en ce qui concernait le Trust, était le fait central que la somme représentée était maintenant si vaste que Jacob Bamberley pouvait se permettre de faire fonctionner la plus grande fabrique hydroponique du monde comme une institution charitable. Employant six cents personnes, elle vendait sa production au prix coûtant et parfois en dessous, et chaque gramme de ce qui en sortait était expédié à l'étranger.

Jacob le Généreux. Bah, c'était une meilleure manière d'utiliser la fortune héritée que celle qu'avait choisie Roland, et qui consistait à tout dépenser pour son plaisir et celui de son fils, qui ne verrait jamais ainsi les réalités pas toujours agréables du monde où il vivait...

— Du fromage, répéta Mr Bamberley.

Ils surplombaient un certain nombre de cuves parfaitement circulaires où ce qui ressemblait de loin à des espèces de spaghetti était brassé dans un liquide clair et fumant. Un homme portant un masque et une combinaison stérile prélevait des échantillons dans la cuve avec une longue louche.

— Vous lui faites subir un traitement chimique ? demanda Hugh à tout hasard.

Il espérait que la visite ne s'éterniserait pas trop ; il avait eu la diarrhée ce matin, et son estomac gargouillait encore.

— Des corrections mineures, fit Mr Bamberley dont les yeux scintillaient. Le terme “chimique” est plein de fausses associations d'idées. Le manioc est un peu délicat à manipuler, parce que son écorce contient un certain nombre de substances très toxiques. Mais il n'y a rien d'inhabituel au fait que certaines parties d'une plante puissent être consommées et d'autres pas. Tu peux probablement trouver d'autres exemples ?

Hugh refoula un soupir. Il ne l'avait jamais dit, étant bien trop conscient des obligations qu'il avait envers Jack (il avait perdu ses parents à quatorze ans dans une insurrection urbaine, avait été jeté dans une institution pour adolescents puis recueilli, apparemment au hasard, pour être incorporé à la famille sans cesse croissante, jusqu'à présent huit, de fils adoptifs de ce gros homme souriant), mais il y avait des moments où il ne pouvait pas supporter cette manie de poser des questions de ce genre.

C'était un maniérisme de pauvre pédagogue qui avait compris qu'il fallait faire en sorte que les enfants découvrent les choses par eux-mêmes, mais qui n'avait pas encore maîtrisé la technique qui consistait à leur donner envie de poser la question qu'il fallait.

Il dit d'une voix lasse :

— Les pommes de terre.

— Bravo ! (Mr Bamberley lui tapa sur l'épaule et se tourna une fois de plus pour désigner les cuves.) Compte tenu de la complexité du traitement nécessaire pour que le manioc fournisse un produit propre à la consommation...

Oh, merde. Il est encore parti pour une de ses fichues leçons.

— ... et de la faible probabilité pour que quelqu'un tombe dessus par accident, cela m'a toujours frappé comme la preuve la plus évidente d'une intervention d'En haut dans les affaires de l'humanité primitive, déclamaient Mr Bamberley. Il ne s'agit pas ici d'une relative banalité comme l'acide oxalique, mais bien du plus mortel des poisons, le cyanure ! Pourtant, depuis des siècles, des peuples entiers ont utilisé le manioc comme produit alimentaire de base, et ont survécu, prospéré, même ! N'est-ce pas merveilleux quand on y pense ?

Peut-être. Sauf que ce n'est pas comme ça que je me représente les choses. J'imagine des hommes poussés par le désespoir, luttant au bord de la famine, essayant tout ce qui leur vient à l'esprit dans le faible espoir que le prochain qui goûtera cette plante inconnue ne tombera pas raide mort.

— Le café est un autre exemple. Qui, sans que personne le lui ait dit, aurait pensé à faire sécher les fruits, à les décortiquer puis à les torréfier, et ensuite seulement à les infuser dans de l'eau ? (La voix de Mr Bamberley s'était élevée peu à peu vers le ton du sermon. Soudain, elle retomba à un niveau normal.) C'est pourquoi appeler cela un "traitement chimique" a quelque chose de trompeur. Ce que nous leur faisons réellement subir, c'est une cuisson ! Mais il existe un inconvénient majeur à utiliser le manioc comme nourriture de base. J'ai peut-être déjà évoqué... ?

— Le manque de protéines, fit Hugh, se faisant l'effet d'être un de ces jouets de questions et réponses que l'on donne aux enfants et où des petites lumières s'allument quand on appuie sur le bon bouton.

— Parfaitement exact ! resplendit Mr Bamberley. Ce qui est la raison pour laquelle je compare le travail que nous faisons ici à la fabrication du fromage. Ici... – il ouvrit une porte qui donnait sur une section différente de la fabrique, une vaste salle à l'éclairage tamisé où des lampadaires ramifiés comme des araignées étaient munis de réflecteurs à ultraviolets – ... nous augmentons la teneur en protéines du mélange, avec des substances absolument naturelles : des levures, et des champignons à valeur particulièrement nutritive. Si tout marche bien, nous arrivons à transformer jusqu'à 8 pour cent du manioc en protéines, mais même 6 pour cent, notre rendement moyen, constituent un très vaste progrès.

Tout en parlant, il arriva à une autre section où le produit fini était suspendu en d'énormes écheveaux sur des râteliers de séchage, comme de la laine à tricoter, puis haché en petits morceaux de la taille d'un doigt.

— Et veux-tu que je te dise quelque chose d'extraordinaire ? Le manioc est une plante tropicale, bien sûr. Pourtant, il pousse mieux ici que sous des conditions soi-disant "naturelles". Sais-tu pourquoi ?

Hugh secoua négativement la tête.

— Parce que nous tirons une grande partie de nos réserves d'eau de la fonte des neiges. Elles contiennent moins d'hydrogène lourd – deutérium. Et un grand nombre de plantes n'arrivent pas à s'en accommoder.

Ensuite, c'était la salle du conditionnement, où des hommes et des femmes munis de masques et de blouses versaient des quantités mesurées dans des emballages en carton doublés de polyéthylène,

puis chargeaient les cartons sur des engins de levage bourdonnants. Certains firent des signes de main en apercevant Mr Bamberley. Celui-ci leur fit un sourire presque d'une oreille à l'autre en leur rendant leur salut.

Oh, mon Dieu. Le mien, oui, s'il existe, et pas celui, paternel et bonhomme, de Bamberley, qui doit être grand et beau, avec une longue barbe grise et la peau blanche. Ce type-là, après tout, a payé les habits que je porte, l'université où j'étudie, la voiture que je conduis – même si ce n'est qu'une petite électrique. J'aimerais bien l'aimer, par conséquent. Si vous ne pouvez pas aimer les gens qui sont gentils avec vous...

Et il rend les choses si difficiles ! Toujours ce sentiment, même quand vous croyez que ça y est, qu'il y a quelque chose de travers. Par exemple, il donne tout le temps au Fonds de solidarité planétaire, et fournit ces aliments bon marché au Secours Mondial, mais sur huit fils adoptifs il n'y en a pas un qui soit un Vietnamien infirme...

Creux. Il n'y a que ce mot. Creux.

Mais inutile de soulever des discussions. Une autre question :

— Et où sont expédiés tous ces cartons qu'ils remplissent ?

— Noshri, je pense, fit Mr Bamberley. Le programme d'aide après-guerre, tu sais. Mais je vais m'en assurer.

Il héla une femme noire qui inscrivait des destinations sur des emballages vides. Elle inclina celui qu'elle venait de finir pour qu'il puisse être lu de la galerie.

— Pas en Afrique ! (Mr Bamberley paraissait surpris.) Alors, quelqu'un a dû faire des heures supplémentaires – je découvrirai qui pour le féliciter. Ils sont déjà sur le nouveau contrat avec le Secours Mondial.

— Lequel est-ce ?

— Oh, un village du Honduras où la récolte de café a été détruite.

L'EMPLACEMENT DE CETTE INSERTION EST OFFERT PAR LES ÉDITEURS COMME SERVICE À LA COLLECTIVITÉ

Là où un enfant pleure... ou est trop faible pour pleurer. Là où une mère pleure... un être qui ne gémit plus.

Là où la maladie, la famine et le spectre de la guerre ont eu raison de la résistance des hommes...

NOUS APPORTONS L'ESPOIR

Mais nous ne pouvons pas le faire sans votre aide. Pensez à nous maintenant.

Pensez à nous dans votre testament. Donnez généreusement à la plus grande organisation d'aide aux pays sous-développés :

SECOURS MONDIAL*

** Tout versement est entièrement déductible de votre revenu fiscal.*

L'ASTRE AU LOGIS

Gravés à l'or sur des panneaux carrés de cuir vert – imitation, bien sûr – les signes du zodiaque trônaient en bonne place sur les murs de la salle de banquet. L'atmosphère résonnait du bruit des conversations et du tintement des glaçons dans les verres. Attendant pour être attaqué l'arrivée du président de la compagnie (il avait promis d'être là à 13 heures précises), le buffet était chargé de victuailles coûteuses : œufs durs avec leur coquille intacte pour bien montrer qu'ils étaient beiges, fermiers, riches en carotène, laitues dont les feuilles extérieures portaient la trace des limaces, pommes et poires arborant leurs piqûres de vers comme des cicatrices gagnées au combat, probablement authentiques ici malgré l'habitude de certains producteurs de fruits de marquer les leurs au fer rouge dans des régions où les insectes avaient disparu ; jambons entiers, très maigres, fiers de leur immunité aux antibiotiques et au sulfate de cuivre ; poulets étiques ; pain rugueux comme du grès, noir comme de la boue et parsemé de grains de blé...

« Hum ! On dirait que quelqu'un a dévalisé le Puritain du coin ! » s'écria une voix à portée d'oreille de Chalmers, et il éprouva une impression de satisfaction. Il allait de signe en signe, s'arrêtant exactement trois minutes devant chacun.

La Vierge : Aucune femme n'était présente, à part Félice qui avait une liaison avec lui en ce moment, et les deux filles qui servaient au bar. À la poursuite de son image progressiste, Angel City avait essayé de nommer des directrices régionales, mais sur les deux premières l'une s'était mariée et avait démissionné et la seconde avait fait une dépression nerveuse. Il y avait des moments où il se demandait si Félice ne couchait pas avec lui dans l'espoir de grimper jusque-là au mâ-totem de la compagnie.

Mais la politique féministe avait été modifiée.

La Balance : « Moi, je me lancerais dans la récupération des métaux et la construction des usines de traitement des eaux usées. Ce sont les industries des années 80. Vous verrez vos investissements doubler en un rien de temps. »

Le Scorpion : « Les rats ? Non, nous avons un terrier et un gros matou, et nous leur donnons peu à manger. Mais les fourmis ! J'ai dépensé deux mille dollars pour isoler la cuisine, et elles entrent quand même. Il a donc fallu avoir recours... euh... aux bons vieux moyens. À propos, si vous en avez besoin, je connais une source discrète. »

Le Sagittaire : « Oui, dans notre branche nous avons réussi à établir un *modus vivendi* avec le Cartel. Leur intérêt pour Puritain, naturellement. Nous sommes très solides à la base. Celui qui essaye de nous rouler reçoit aussitôt la réponse adéquate.

Au Capricorne, personne.

Le Verseau : « Non, pas de glace, merci... hé là ! J'ai dit PAS DE GLACE ! Vous ne comprenez pas ce qu'on vous dit ? Ordre du médecin. Rien d'autre que de l'eau minérale en bouteille. Je perds plus de temps de travail à cause des troubles digestifs que... »

Les Poissons : « Pourquoi n'exigerait-on pas pour une police sur la vie d'installer chez l'intéressé un épurateur d'eau homologué, de même qu'on exige un précipitateur dans sa voiture ? J'ai sondé

deux ou trois grandes compagnies sur la question, et elles seraient en principe disposées à coopérer. »

Personne au Bélier.

Le Taureau : « Si nous voulons nous implanter vraiment chez les éleveurs, nous devons nous documenter d'abord sur la fréquence naturelle des malformations à la naissance chez les animaux domestiques. J'ai réussi à faire en sorte qu'il se contente du remboursement des frais d'étalon, mais rien que cela s'élevait à cinq mille dollars, et il prétendait que sa jument qui est morte en mettant bas valait au moins le double. Il a fallu que j'insiste lourdement sur le coût des litiges pour qu'il accepte le compromis. »

Les Gémeaux : « J'ai eu un afflux de demandes ces temps derniers pour des assurances contre les fœtus en faisceaux. Je ne peux pas m'empêcher de me demander s'il n'y a pas quelque chose derrière cette panique. Une fuite d'un laboratoire de recherches, peut-être ? »

Personne dans le Cancer... naturellement.

Léo : « Oui, la raison pour laquelle j'ai été retardé... ce cinglé de nègre... »

Chalmers fit claquer sa langue pour exprimer sa sympathie après avoir entendu le récit de Philip, et dévia aussitôt la conversation sur un sujet moins déprimant.

— À propos ! Tania et moi, nous allons dans le Colorado pour les vacances. Faire un peu de ski.

— Aha ? Dans quelle station... Aspen ?

— Oh, Aspen est bondé de gens qui ont lu l'article dans *Playboy*. Non, pas loin de chez vous. Towerhill !

— Pas possible ! Il faudra nous appeler ! Vous pourriez peut-être vous arrêter pour déjeuner ?

Transpirant légèrement à cause de la remarque sur *Playboy*.

L'aboutissement des pérégrinations minutieusement synchronisées de Chalmers le conduisit à portée de bras de Grey à 12 h 55.

— L'homme de Denver, fit Grey. Philip Mason.

— Qu'est-ce qu'il a ?

Anticipant ce qui allait venir, et content de pouvoir s'en tirer par une réponse défensive impénétrable. Chalmers avait des intérêts chez cet homme : la commission du personnel avait été partagée deux voix contre trois, et son vote avait fait pencher la balance.

— Il y a quelque chose qui cloche. Ou bien il n'est pas lui-même aujourd'hui.

— Pas lui-même. Il a vu un homme se faire tuer devant ses yeux ce matin.

Et il lui rapporta l'histoire.

Grey médita un instant. Mal à l'aise, Chalmers attendit. C'était troublant de regarder cet homme penser. On entendait les rouages siffler.

— Il faudra que quelqu'un l'ait à l'œil, dit finalement Grey.

— Mais c'est un de nos meilleurs hommes ! (Chalmers se sentait personnellement attaqué.) Il a pratiquement doublé le chiffre d'affaires du bureau de Denver. Il a été parmi les premiers à avoir eu vent des nouveaux aménagements de Towerhill, et il nous a fait mettre au rez-de-chaussée, de sorte qu'aujourd'hui nous couvrons les trois quarts de l'endroit. De plus, son idée d'envoyer des propositions d'assurance accidents à court terme en même temps que les confirmations de réservations d'hôtels nous vaut des bénéfices remarquables.

— Ce n'est pas de cela que je parlais, fit Grey. Ce que je voudrais savoir, c'est la raison pour

laquelle il est venu avec sa propre voiture à Los Angeles ce matin. C'est un long trajet à partir de Denver, et il aurait dû prendre l'avion.

La porte s'ouvrit devant le président de la compagnie, et il s'éloigna pour aller au-devant de lui. Fronçant les sourcils, Chalmers se demanda – pas pour la première fois – quand il aurait le courage d'appeler Grey « Mike » : diminutif de « Mycroft », comme le frère aîné de Sherlock Holmes. Il n'y avait qu'un petit groupe tout en haut de la hiérarchie qui osait utiliser ce nom devant Grey.

LA MORALE DU VINGTIÈME SIÈCLE

Dernière offensive héroïque d'un grand magasin dont la clientèle avait abandonné le centre de la ville, six pères Noël descendaient l'avenue.

« Ho-ho-ho ! » Bruit de grelots.

Les trottoirs de chaque côté étaient bourrés de monde. La plupart des curieux étaient noirs, et beaucoup étaient des enfants aux yeux reflétant des rêves impossibles. Le cœur de la cité mourait avant sa carcasse, et c'étaient là les pauvres, pris au piège de leurs hardes et de leurs taudis infestés par les rats. S'ils voulaient s'échapper, ils n'avaient d'autre ressource que de voler une voiture, car les systèmes d'échappement non polluant maintenant obligatoires coûtaient trop cher. La dernière fois que Peg était venue dans le coin, ç'avait été pour se documenter sur une affaire florissante de filtres falsifiés, fabriqués artisanalement avec de la tôle par un mécanicien entreprenant.

Malgré le nombre réduit de voitures, il flottait dans l'air une véritable puanteur. Elle avait enlevé son masque parce qu'elle ne voulait pas attirer tous les regards – du moins pas plus que ceux que lui valait le fait d'être blanche. Dans ce quartier, personne n'en portait. Les gens semblaient immunisés contre l'odeur. Les cages thoraciques des enfants étaient plates, comme pour se préserver des inspirations trop profondes.

Elle contempla les pères Noël. Derrière ces barbes qui avaient été blanches, et qu'un séjour à l'extérieur avait ternies, elle avait du mal à distinguer des traits. Elle remarqua néanmoins que le second de la file ne faisait que remuer les lèvres au lieu de crier « Ho-ho-ho ! » et que les yeux lui sortaient presque des orbites à force de réprimer une envie de tousser.

Ce qui détonnerait chez le père Noël.

Soudain, ils rompirent la file pour distribuer des prospectus, dont la plupart furent immédiatement jetés, et se dispersèrent dans une ruelle obscure où des panneaux annonçaient que seul le « personnel autorisé » était admis.

Est-ce que l'un des six hommes, comme on le lui avait affirmé, était Austin Train ?

L'idée semblait folle en surface. En dessous, peut-être qu'elle ne l'était pas tout à fait. Elle n'avait pas vu Austin depuis qu'il s'était remis de sa dépression, mais lorsqu'il avait disparu de la scène publique, cela avait été avec la promesse de vivre désormais comme vivaient les pauvres, même si cela impliquait de prendre les mêmes risques qu'eux. Cette décision avait amené certains catholiques de choc à déclarer à la télévision que la possibilité existait que l'Église reconnaisse une nouvelle catégorie de « saints séculaires ». Peg avait regardé une émission de ce genre en compagnie de Décimus et de Zéna, et ils avaient bien ri tous les trois.

Mais si c'était la voie qu'avait choisie Austin, elle s'écartait de celle de Décimus. Ses principes, au wat du Colorado, étaient orientés vers le tiers monde ; sa communauté produisait sa propre nourriture, ou du moins essayait – les récoltes avaient la mauvaise habitude de dépérir à cause des défoliants apportés par le vent, ou de la pollution industrielle de l'eau de pluie – et tissait également ses vêtements, tandis que l'artisanat constituait sa principale source de revenus. L'idée sous-jacente

était de mettre l'accent sur la situation dramatique où se trouvait la majorité de l'humanité. Souvent, avant un repas, il y avait une homélie du genre : « Chacun de vous reçoit à cette table deux fois plus à manger qu'un paysan des montagnes de Bolivie en une journée entière. » Et parfois, il y avait des plats étranges et peu appétissants : sauces africaines à l'aspect glutineux, à base de gombo finement haché, gâteaux de grains anonymes et sans goût, échantillons de produits d'aide alimentaire que des sympathisants avaient achetés et expédiés au wat.

« Voyons ce que nous leur donnons généreusement », disait Décimus. « Ni poulet, ni steak, ni pommes de terre de l'Idaho. Ce que vous avez là est fait de... » et ce pouvaient être des algues, ou de la levure, ou des tombées de gazon, ou même une fois, chose incroyable, des déchets de scierie. « Voyez si vous aimez ça, et pensez à ceux qui n'ont que ces cochonneries à se mettre sous la dent, et qui doivent encore nous remercier ! »

Mais c'était il y a longtemps.

Derrière le grand magasin, elle trouva un parking à moitié vide. Il y avait une petite porte avec une inscription : *Entrée réservée au personnel*. Elle était fermée de l'intérieur. Non loin de là, cependant, était une lucarne en verre cannelé. En collant son nez aux carreaux, elle apercevait des formes indistinctes. À l'intérieur, des silhouettes rouges se métamorphosaient en blanc. Les pères Noël étaient en train d'ôter leur attirail.

Elle tendit l'oreille, espérant discerner la voix d'Austin.

— C'est pas la grande forme, hein, mon pauvre vieux ? Ah, laissez-le tranquille. Enfin, tant que tu ne me tousses pas à la figure. J'ai des gosses à la maison, et tout le temps le docteur à payer. Est-ce qu'on n'en est pas tous au même point ?

Et ainsi de suite. Certains d'entre eux disparurent derrière une porte au fond de la salle, et on entendit un bruit d'eau qui coulait. Quelqu'un vêtu de gris apparut et se mit à crier :

— Allez-y doucement avec cette eau ! Il y a pénurie !

— La pénurie, moi je m'en fous. (Sombre, poitrinaire, la voix provenait peut-être de celui qui ne pouvait pas crier tout à l'heure. Un peu plus fort, il ajouta :) Est-ce qu'elle est chaude, au moins ?

— Tu ne voudrais pas ! lui cria quelqu'un. À peine tiède !

— Dans ce cas, donnez-moi ma paye et je m'en vais. Le toubib m'a dit de faire attention de ne pas m'enrhumer, aussi je ne gaspillerai pas votre eau précieuse, d'accord ?

— Moi, je n'y suis pour rien. (Avec un soupir.) Ce n'est pas moi qui fais le règlement.

Dans la pénombre, ils ne remarquèrent pas la présence de Peg tandis qu'ils se dirigeaient vers leurs voitures. Ils montèrent à cinq dans trois véhicules. La dernière voiture laissa une traînée de fumée tout le long du parking – de quoi se faire arrêter par le premier flic. Le sixième homme s'éloigna à pied.

— Austin ! appela Peg à voix basse.

Il ne ralentit pas l'allure et c'est à peine si sa tête bougea.

— La journaliste ! fit-il. On a finalement décidé de me livrer en pâture aux lions ?

— Quoi ?

Elle le rattrapa, réglant ses pas sur les siens, beaucoup trop longs pour un homme de sa stature, un mètre soixante-quinze environ. Mettre les muscles en pénitence était une chose qui venait naturellement quand Austin Train était par là.

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas ici pour raison professionnelle ? (Sa voix était teintée de sarcasme.)

Elle temporisa, désignant un point sur sa droite au delà du parking. Cela allait être difficile de s'entendre annoncer la nouvelle qu'elle amenait.

— J'ai ma voiture par là. Je peux vous faire faire un bout de chemin ? C'est une Hailey !

— Ah. Je vois que l'on s'en tient aux préceptes, hein ? La vapeur est plus propre que l'essence ! Non, merci. Je préfère marcher. Aviez-vous oublié ?

Elle lui saisit la main et le força à se tourner pour la regarder. Sous la lumière parcimonieuse, elle lui trouvait peu de changements, à part le fait qu'il avait rasé la barbe qu'il portait durant sa période de notoriété. Les pommettes hautes étaient les mêmes, ainsi que les sourcils curieusement voûtés, presque semi-circulaires, et les lèvres fines et amères... Peut-être que ses cheveux bruns s'étaient dégarnis un peu. Cela faisait presque trois ans.

Sa bouche fit une parodie de sourire : une inclinaison de quelques degrés du côté droit. Brusquement furieuse, décidée à écarter toute suffisance de sa part, elle éclata :

— Je suis venue vous annoncer la mort de Décimus.

Et il répondit :

— Je sais.

Toutes ces heures perdues en recherches, sans nourriture ni repos, avec la certitude que chaque instant qui passait augmentait ses chances de perdre son emploi... pour rien ? Elle dit faiblement :

— Mais c'est arrivé seulement ce matin...

— Je suis navré. (Son sourire de moquerie s'adoucit.) Vous l'aimiez, n'est-ce pas ? D'accord, allons à votre voiture.

Machinalement, elle continua à marcher. Pour changer, c'était lui maintenant qui réglait son pas sur elle, bien que ce fût une frustration perceptible. Ils n'échangèrent pas d'autre parole jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'endroit où elle avait laissé la petite Hailey sous l'éclat dur d'un lampadaire à vapeurs de mercure.

— Je ne sais pas si je l'aimais vraiment, dit-elle soudain.

— Vous êtes la personne qui croyait qu'elle ne savait pas, n'est-ce pas ? Mais la réponse est évidente. Que vous soyez venue ainsi à ma recherche en est la preuve. Ça n'a pas dû être commode.

— Pas tellement.

Le doigt dont elle avait arraché l'ongle était encore sensible. Elle eut du mal à guider la clé dans la serrure de la portière.

— C'est drôle, dit Austin en regardant la voiture.

— Qu'est-ce qui est drôle ?

— Que la vapeur soit devenue synonyme de propreté. Ma grand-mère vivait dans une maison adossée à la voie ferrée. Elle ne pouvait pas étendre son linge à cause de la suie. J'ai grandi en associant la vapeur à l'idée de saleté.

— C'est l'heure du sermon ? railla Peg en allongeant le bras pour ouvrir l'autre portière. Et en plus, vous vous appelez Train !

— Plaisanterie éculée, fit-il en montant. Train comme dans train de bombes. Un très vieux mot. Anciennement, il signifiait un piège.

— Oui, vous me l'avez déjà dit. Désolée. La prochaine fois, j'essaierai de trouver une de ces voitures à vapeur de Fréon... Oh, zut ! Je dis n'importe quoi. Cela... cela vous dérange si je fume ?

— Non.

— Vous voulez dire oui.

— Je veux dire non. Vous avez besoin d'un tranquillisant, et le tabac n'est pas la variété la plus dangereuse. (Il se tourna à demi sur le siège étroit.) Peg, vous vous êtes donné du mal. Je voudrais que vous sachiez que j'apprécie.

— Alors, pourquoi m'accueillez-vous comme si j'avais la lèpre ? (Fouillant dans son sac.) Comment l'avez-vous appris, au fait ?

— Nous avons rendez-vous ce matin. Quand il ne s'est pas montré, j'ai fait mon enquête.

— Merde, j'aurais dû y penser.

— Mais il ne venait pas seulement pour me voir. Il a une sœur qui travaille à L.A., vous devez le savoir, et ils avaient je ne sais quel problème de famille à régler.

— Non, je ne le savais pas. Il ne m'a jamais dit qu'il avait une sœur !

Avec un coup furieux sur la commande de l'éclairage du tableau de bord.

— Ils se sont querellés. Ils ne s'étaient pas vus depuis ! des années... Peg, je suis vraiment navré ! C'est... eh bien, c'est la nature de votre métier qui me fait réagir si mal. J'ai vécu trop longtemps sous le feu des projecteurs, vous comprenez, et je ne pouvais plus le supporter une fois que j'ai compris ce qu'ils étaient en train de me faire : ils se servaient de moi simplement pour prouver qu'ils se souciaient du monde, alors qu'en fait ils s'en fichaient complètement. Après moi le déluge ! J'ai donc fait fonctionner mon écran de brouillard, et j'ai disparu dans la nature. Mais si les choses doivent continuer comme elles sont depuis quelque temps...

Il écarta les mains en signe d'impuissance. Ses mains étaient la première chose qui avait suggéré à Peg qu'elle pourrait apprendre à l'aimer, aride comme il l'était, parce qu'elles étaient proportionnellement beaucoup trop grandes pour son corps, le genre de mains que la nature aurait pu réserver à un sculpteur ou bien un pianiste, et malgré leurs phalanges noueuses elles étaient, d'une certaine façon, magnifiques à voir.

— Eh bien, si un journaliste sait me retrouver, il n'y a pas de raison pour qu'un autre ne le fasse pas, et à la fin ce seront les flics.

— Vous avez vraiment peur qu'on vous arrête ?

— Vous croyez que je n'ai pas de raisons ? Savez-vous ce qui s'est passé dans Wilshire Blvd ce matin même ?

— Oui, mais vous n'êtes pas responsable de leurs manifestations !

L'allume-cigare fit entendre un déclic ; sa main tremblait tellement qu'elle arriva tout juste à le faire entrer en contact avec sa cigarette.

— Exact. Mais j'ai écrit leur bible et leur credo, et si on me faisait prêter serment je ne pourrais pas nier que je suis sincère jusqu'au dernier mot.

— Je l'espère bien, murmura-t-elle en exhalant une bouffée déchiquetée de fumée grise.

L'effet, cependant, n'était pas calmant, mais irritant, parce qu'elle était restée dehors pendant plus d'une demi-heure sans son masque. Après une seconde bouffée déplaisante, elle écrasa la cigarette.

— Quel âge avez-vous, Austin ?

— Quoi ?

— Quel âge avez-vous, c'est ce que j'ai demandé. J'ai vingt-huit ans, et je ne le cache à personne. Le président des États-Unis en a soixante-dix. Le doyen de la Cour suprême en a soixante-deux. Mon rédacteur en chef, cinquante et un. Décimus a eu trente ans en septembre dernier.

— Et il est mort.

— Oui. Mon Dieu, quel gâchis !

Peg regarda d'un air rêveur par le pare-brise. Approchant avec force grincements et ahanements, il y avait dans la rue un de ces engins-grues de huit tonnes utilisés pour recueillir les voitures démunies du filtre réglementaire. Celui-ci avait attrapé des proies exotiques : une Fiat et une Karmann-Ghia étaient accrochées au bout de son aimant.

— Près de quarante, murmura Train.

— Bélier, n'est-ce pas ?

— Oui, pourvu que votre question soit une plaisanterie.

— Que diable voulez-vous dire par là ?

— Eh bien, je pourrais vous dire n'importe quoi. Je suis tiré à plus de deux cents exemplaires différents, vous savez.

— Une plaisanterie ! (Elle avait failli le gifler, en se retournant sur son siège.) Mais vous ne comprenez donc pas ? Décimus est mort c'est horrible, c'est dégueulasse !

— Vous voulez dire que personne n'a su le lire dans son horoscope ?

— Oh, vous êtes inhumain ! Pourquoi ne fichez-vous pas le camp ? Vous avez horreur des voitures. (Et une fraction de seconde plus tard :) Non, je ne le pensais pas. Restez.

Il n'avait pas bougé. Nouvel instant de silence.

— Vous avez une idée de qui ça peut être ? dit-elle finalement.

— Parce que vous êtes sûre que... c'est quelqu'un ?

— Obligatoirement. Vous n'êtes pas de cet avis ?

— Sans doute.

Les sourcils arqués d'Austin Train se rapprochèrent. Il ne lui faisait pas face, mais elle voyait de côté qu'ils formaient le dessin d'une mouette fait par un enfant. (Combien de temps encore pour que les enfants ne sachent plus ce que c'est qu'une mouette ?)

— Bah, on peut imaginer des tas de gens à qui la disparition de Décimus fait plaisir. Avez-vous demandé du côté de la police ?

— J'allais le faire quand j'ai décidé de venir plutôt vous trouver. J'ai pensé que c'était vous qui deviez annoncer la nouvelle à Zéna.

— C'est fait. Ou plutôt, j'ai appelé le wat pour m'assurer qu'elle l'apprendrait par quelqu'un qu'elle connaît.

— Les pauvres gosses !

— Moins à plaindre que d'autres, lui rappela Austin.

C'était vrai, le dogme des trainites était de ne pas engendrer de progéniture tant qu'il y avait des orphelins à nourrir.

— Vous avez sans doute raison... (Elle passa une main lasse sur son visage.) J'aurais dû me rendre compte que je perdais mon temps ! Maintenant, je ne sais pas si la nouvelle a été diffusée par les journaux ou la télé, ou n'importe quoi. (Elle fit démarrer la voiture, finalement.) Où ? ajouta-t-elle.

— Droit devant vous, une dizaine de rues. Vous avez peur de perdre votre boulot, Peg ?

— Je me demande plutôt pourquoi je ne le quitte pas tout de suite.

Il hésita :

— Peut-être que ce serait une bonne idée de le garder.

— Pourquoi ? Parce que vous voulez dans la presse quelqu'un qui soit de votre camp ? Ne me faites pas croire ça. Grâce à Prexy, à peu près tout le monde l'est – sauf les propriétaires.

— Ce n'est pas tellement à ça que je pensais. Plutôt que vous me donniez... eh bien, l'avertissement traditionnel.

— Vous avez peur, n'est-ce pas ? (Elle s'arrêta devant un feu rouge.) D'accord, si c'est en mon pouvoir. Et si je ne perds pas la place... Qui est-ce qui va remplacer Décimus ?

— Je ne sais pas. Je ne m'occupe de rien.

— Désolée. C'est tellement facile de s'imaginer que vous le faites, avec tous ces gens qui emploient tout le temps le mot « trainite ». J'essaye de me souvenir de dire « commensaliste », mais comme tout le monde raccourcit ça en « commie », c'est généralement la manière la plus sûre de déclencher une bagarre... Est-ce que ça vous embête beaucoup de voir votre nom invoqué en vain ?

— Et de quoi croyez-vous donc que j'aie la frousse ? (Il émit un rire bref et rauque.) Ça me donne des frissons dans le dos !

— Pas à cause des wats, apparemment. À cause des manifestations comme celle de ce matin ?

— Elles ? Non ! Elles embêtent les gens, mais elles ne font pas vraiment de mal. Elles font beaucoup de publicité, et fournissent quelques leçons de choses aux salauds qui saccagent la planète

pour leur profit... et elles permettent aussi aux manifestants de se sentir constructifs. Non, ce que j'ai en tête, ce serait plutôt ceci : Supposons que quelqu'un décide qu'une ville entière est une offense à la biosphère, et tire le cordon d'une bombe nucléaire ?

— Vous croyez que c'est possible ? Ce serait complètement fou !

— La morale du vingtième siècle n'est-elle pas que nous sommes tous fous ? (Il soupira.) Pire encore, si cela devait se produire, toute preuve de la folie du type qui aurait fait ça – ou des types : la collectivité est à la mode, vous n'avez pas remarqué ? – les pièces à conviction en tout cas seraient carbonisées. En même temps que tout ce qui se trouverait dans un rayon de plusieurs kilomètres.

Elle ne savait pas quoi répliquer à cela.

Deux rues plus loin, il lui toucha le bras :

— Ici !

— Quoi ?

Peg regarda stupéfaite autour d'elle. C'était une zone désolée, en partie rasée pour être reconstruite, les façades encore debout subsistant dans une espèce de demi-existence vampirique. Quelques jeunes Noirs se passaient furtivement un joint sur le perron d'un grand magasin éventré. À part eux, personne n'était visible.

— Oh, ne vous faites pas de souci pour moi, lui dit Austin. Je vous l'ai dit : je suis tiré à plus de deux cents exemplaires.

— Oui. Je n'avais pas compris.

— Les gens ne comprennent pas. Mais c'est littéralement exact. On lit sans cesse des tas de références dans les journaux underground. Il y a au moins ce nombre de gens qui ont décidé de s'appeler Austin Train à la suite de ma disparition. La moitié en Californie, et le reste éparpillé à travers le pays. Je ne sais pas si je dois les aimer ou les détester. Mais au moins, ils m'empêchent d'avoir les flics au cul.

— Des verres de couleur.

— Si vous voulez. Des verres de couleur. Mais vous ne devriez pas faire des remarques comme ça, Peg. Cela vous date. Quand avez-vous vu pour la dernière fois quelqu'un porter des verres contre le soleil ?

Il fit mine de descendre de la voiture. Peg le retint par le bras.

— Comment vous faites-vous appeler ? On ne me l'a pas dit.

Un pied sur le trottoir, Austin gloussa :

— Ils ne vous ont pas dit de demander Fred Smith ? Bon, merci pour la balade. Et, au fait !

— Oui ?

— Si quelque chose ne va pas, vous pouvez toujours compter sur Zéna. Vous le savez déjà, n'est-ce pas ? Vous trouverez toujours un abri au wat.

MÉLANGE

Certains types de médicaments, en particulier les tranquillisants, ne doivent pas être absorbés par quelqu'un qui a mangé récemment du fromage ou du chocolat.

SECOURS

Soudain, c'était comme si on était dans un monde différent. Il y eut un terme à la file sans fin des regards d'espoir cernés de blanc au milieu des visages noirs, aux gobelets tendus et aux boîtes de fer-blanc désespérément vides, ou aux pâles paumes de mains de ceux qui étaient trop apathiques pour aller chercher même un coquillage vide en guise de récipient, parce que tout ce qu'ils avaient jadis possédé leur avait été arraché et qu'ils ne pouvaient pas croire que cela valait la peine d'investir un peu de leur précieuse énergie dans l'acquisition de quelque chose d'autre. Il en restait encore beaucoup, un kilo au moins, dans le carton où elle puisait, et d'autres cartons s'empilaient derrière elle contre le mur. D'autres encore, des quantités incroyables, étaient en cours de déchargement par une rampe qui émergeait de la silhouette imposante du vieux VC-10 qui avait réussi on ne sait par quel miracle à se poser sur la piste d'atterrissage improvisée.

Incrédule, Lucy Ramage écarta une mèche de cheveux blonds qui lui tombait sur les yeux et se tourna pour examiner un segment de la substance particulière qu'elle distribuait à la lumière de la lampe à acétylène suspendue en haut d'un piquet à l'extrémité de la table à tréteaux.

Cela avait un nom. Une marque commerciale, sans doute, dûment déposée. « Nutrition Bamberley ». Le morceau qu'elle avait saisi avait la longueur de son petit doigt, une couleur crème et la consistance du vieux cheddar. Selon les instructions figurant sur chaque carton, il était préférable de le faire bouillir d'abord parce que cela rendait l'amidon plus digestible, ou de le triturer dans de l'eau pour faire une pâte, à frire ensuite en beignets ou à cuire sur le gril. Mais cela, c'était pour plus tard : la phase culinaire. Ce qui importait maintenant, c'était qu'on pouvait le consommer tel quel, et pour la première fois depuis son arrivée ici quatre mois mortels plus tôt, elle n'était pas obligée de se sentir coupable en faisant un repas équilibré dans sa chambre confortable ce soir, parce que tous ceux qu'elle pourrait trouver avaient reçu une ration suffisante pour se remplir le ventre. Elle les avait vus s'approcher de la table un par un et regarder d'un œil béant les vastes quantités qui leur étaient attribuées. Ex-soldats à qui il manquait un bras ou une jambe, vieillards au regard voilé par la cataracte, mères environnées d'enfants qui luttait pour faire ouvrir la bouche à leurs bébés parce qu'ils étaient affamés au point de ne plus savoir crier.

Et l'un d'eux en particulier, là devant moi, quand sa mère avait essayé de le nourrir de force...

Oh, mon Dieu ! Non, ce n'est pas possible. Il ne peut y avoir un dieu. En tout cas pas un en qui j'ai envie de croire. Je n'accepte pas un dieu qui laisse une mère découvrir que son enfant est mort sur sa hanche alors qu'elle tient dans sa main la nourriture qui aurait pu le sauver !

La noirceur – du ciel, de la terre et de la peau humaine – se refermait autour d'elle pour construire dans sa tête une chambre de tortures aussi vaste que l'Afrique.

Une poigne charitable entoura son bras alors qu'elle se sentait sur le point de défaillir, et une voix tranquille lui parla dans un anglais excellent.

— J'ai bien peur que vous ne vous dépensiez trop, Miss Ramage !

Elle cligna des yeux. C'était l'aimable major, Hippolyte Obou, qui avait étudié à la Sorbonne et dont on disait qu'il avait le même âge qu'elle, vingt-quatre ans. Il était extrêmement beau, abstraction faite des cicatrices tribales qui lui barraient les joues, et il avait toujours paru avoir des vues détachées sur la guerre.

Ce qui était plus qu'on en pouvait dire à propos du général Kaika...

Mais elle n'était pas ici pour critiquer ou pour prendre parti. Elle était ici pour ramasser les morceaux et essayer de les recoller. Et même s'il y avait des moments où la tâche lui avait paru impossible, tout le monde avait eu à manger aujourd'hui, il en restait pour demain et un nouvel envoi avait été promis pour juste après le nouvel an.

Un monde différent.

— Vous viendrez dans mon bureau prendre un petit réconfortant, lui dit le major – ce n'était pas une question. Ensuite, je vous raccompagnerai chez vous avec ma jeep.

— Il n'est pas nécessaire de...

Mais il ne voulut pas la laisser parler, et, lui prenant de nouveau le bras, mais avec galanterie cette fois :

— Ah, c'est bien peu de chose pour quelqu'un qui apporte un si beau cadeau de Noël ! Par ici, je vous prie.

Le « bureau », une simple hutte de planches et de terre battue, avait été l'un des nombreux quartiers généraux du commandement régional de l'armée des envahisseurs. Les combats s'étaient poursuivis à Noshri une semaine après la signature officielle de l'armistice. Sur toute la largeur d'un des murs, on voyait une série de trous laissés par une salve de mitrailleuse calibre 12,7 mm. Sur le mur opposé, la ligne d'impacts comportait deux lacunes, à l'endroit où les balles avaient rencontré un obstacle avant de traverser la petite pièce. Lucy évitait de regarder de ce côté, car elle avait eu à soigner les obstacles.

Il faisait terriblement chaud, même à cette heure avancée de la soirée. L'air était saturé d'humidité. Elle avait songé imiter les filles du coin, qui se promenaient à moitié nues, et en était presque arrivée au même point. Son uniforme d'infirmière avait fondu les premiers jours de son arrivée. Ses tabliers blancs tout neufs avaient été déchirés en lanières pour faire des pansements de fortune, ainsi que ses bonnets et même les jambes de son pantalon un jour où la situation était désespérée. Depuis des semaines, elle ne portait plus que ce qui en restait, effiloché aux genoux, avec un chemisier où il manquait tellement de boutons qu'elle était obligée de le nouer à la taille. Au moins, ses affaires étaient régulièrement lavées par Maua, une sorte d'aide de camp qu'on lui avait attribué et qui n'était pas d'ici. En fait, elle lui servait de bonne. N'ayant jamais eu de servante dans sa vie, Lucy s'était d'abord rebellée contre cette idée, à laquelle elle n'était pas encore tout à fait habituée. Mais d'autres membres de l'équipe des Nations Unies lui avaient fait remarquer que cette fille était sans aucune autre qualification, et qu'en la libérant de tâches plus faciles elle pouvait lui permettre d'utiliser mieux sa propre compétence.

Et tout cela parce qu'une mer était morte, qu'elle n'avait jamais vue...

Derrière l'une des deux tables bancales qui, avec quelques chaises, constituaient tout le mobilier du bureau, un sergent maigre et grand additionnait des chiffres sur un formulaire imprimé. Le major Obou lui lança un ordre, et d'une caisse de munitions olive il sortit une bouteille de bon cognac français et un gobelet de fer-blanc. Versant deux doigts d'alcool à Lucy, le major porta la bouteille à ses lèvres épanouies.

— À votre santé, dit-il. Et asseyez-vous, je vous en prie.

Elle obéit. Le cognac était trop fort pour elle. Après en avoir bu une demi-gorgée, elle posa le gobelet sur ses genoux et le tint à deux mains pour s'empêcher de trembler d'épuisement. Elle aurait voulu demander un peu d'eau pour le diluer, mais elle décida de ne pas déranger le sergent. L'eau potable était une denrée rare à Noshri. La pluie, recueillie dans des bidons et des réservoirs, était bonne à boire si on lui ajoutait un comprimé pour la purifier, mais les rivières étaient pleines des défoliants de la campagne de l'été dernier, et les envahisseurs avaient jeté des charognes dans la plupart des puits lors de leur retraite.

— Voilà qui devrait – si vous me pardonnez cette remarque – redonner un peu de couleur à vos joues, l'encouragea le major Obou.

Elle se força à sourire, et se demanda une fois de plus comment elle devait prendre ce bel officier noir qui se donnait tant de peine pour parsemer son anglais d'idiomes pris dans les livres, à bon ou à mauvais escient. Elle avait les yeux fatigués de la chaleur et de la poussière de la journée, et elle les ferma. Mais ce ne lui fut pas d'un grand secours. Derrière ses paupières closes, elle vit les scènes qu'elle avait rencontrées partout où elle était allée dans cette ville jadis prospère : un carrefour où un obus de mortier avait explosé en plein sur un autobus, creusant un entonnoir jonché de métal

déchiqueté ; des poutres calcinées pendant au-dessus des restes calcinés de ce qui autrefois avait été des meubles et peut-être des gens ; des arbres arrachés par les ailes d'un avion abattu par un chasseur en patrouille parce qu'il le soupçonnait de transporter des armes, alors qu'elle avait constaté par elle-même qu'il n'était chargé que de médicaments...

Elle toucha la base de son pouce gauche enflé. En fouillant l'épave pour récupérer ce qui pouvait l'être, elle s'était coupée et il avait fallu lui faire trois points de suture. Un nerf avait été sectionné, et il y avait une zone d'un demi-centimètre sur le côté où elle ne sentirait plus jamais rien.

Au moins, on lui avait fait une piqûre contre le tétanos.

Dans un coin du bureau, une radio de campagne se mit soudain à dire quelque chose dans le dialecte local dont Lucy n'avait encore appris que quelques mots. Le major Obou répondit, et se leva.

— Finissez votre verre, Miss Ramage. Un avion du gouvernement sera là dans une heure et je dois être prêt. Mais avant, je tiendrai ma promesse de vous raccompagner.

— Il n'est pas nécessaire de...

— Si, ça l'est. (Son visage était soudain grave.) Je sais que cela n'a pas de sens de jeter la pierre à quiconque, et les causes de notre guerre sont fort complexes, mais les populations d'ici ont compris une chose, c'est que c'est à cause de l'avidité et de la négligence – pardonnez-moi – de gens comme vous que la Méditerranée a été empoisonnée et qu'a débuté la cascade d'événements qui a conduit nos voisins du Nord à nous envahir. Tant que la faim les rendait apathiques, ils ne disaient rien. Maintenant qu'ils ont été nourris, on peut craindre qu'ils ne se souviennent de ce que des agitateurs leur ont appris. Je sais que vous venez de Nouvelle-Zélande, de très loin, avec de bonnes intentions. Mais un homme qui est ivre de rage parce qu'il vient de perdre sa maison, sa femme, ses enfants, ne prendra pas le temps de vous demander d'où vous venez s'il vous rencontre dans la rue.

— Oui.

Lucy hocha la tête et, s'étouffant presque, avala d'un trait le reste de son gobelet.

— Magnifique, dit le major, redevenu affable comme à l'accoutumée et s'effaçant pour la laisser sortir.

Sa jeep était devant la porte. Il fit signe au chauffeur d'aller à l'arrière avec le mitrailleur, et prit le volant avec Lucy à côté de lui. Démarrant dans un rugissement de moteur, il passa les limites de la piste à près de soixante-dix à l'heure, et ils foncèrent tous phares allumés sur la route défoncée par les tirs de mortier qui conduisait en ville.

— Ah, un jour, Miss Ramage, lui cria-t-il, quand nous aurons reconstruit le pays, j'espère avoir une chance de vous revoir dans des circonstances plus normales. J'ai appris aujourd'hui que les permissions étaient de nouveau autorisées. Si vous désirez voir... euh... des aspects un peu moins rebutants de mon pays natal, je me ferai une joie de vous les montrer. Nous ne voudrions pas que des étrangers s'en aillent en pensant que notre pays est celui où les gens se tirent tout le temps dessus !

Lucy réalisa, à retardement parce que c'était le genre de chose qui semblait appartenir à un autre univers, qu'il était en train de lui faire une proposition. L'espace d'un instant, elle fut stupéfaite. Dans son pays, les contacts sociaux avec des Noirs, et même pratiquement avec les Maoris, n'existaient tout simplement pas. Mais elle se sentit aussitôt gênée de sa réaction. Elle cherchait une manière polie de formuler sa réponse, mais avant de l'avoir trouvée, alors qu'ils passaient dans ce qui avait été le boulevard principal de Noshri et dont il ne restait plus maintenant que des cendres, il donna un coup de frein brutal.

— Ah, quelqu'un d'autre s'est rendu compte que c'est un cadeau de Noël que nous avons reçu.

Au bord du trottoir, une parodie d'arbre de Noël avait été dressée : des branches qu'il avait dû falloir des heures pour recueillir parce que tout le terrain environnant avait été stérilisé avec des herbicides, attachées à un poteau vertical et décorées de trois bougies allumées. Sur une bande de tissu blanc, probablement un pansement, quelqu'un avait écrit en français : VIVE LA PAIX JOYEUX NOËL.

— Êtes-vous chrétienne, Miss Ramage ?

Lucy était trop fatiguée pour discuter de doutes théologiques. Elle hocha affirmativement la tête.

— Moi aussi, naturellement.

Obou prit un virage à toute allure dans la direction des maisons relativement peu endommagées qui avaient été attribuées aux aides volontaires étrangers, aux observateurs des Nations Unies et aux plus anciens des fonctionnaires du gouvernement qui supervisaient les opérations de nettoyage.

— Mais vous savez, une chose qui m’a étonné quand je suis allé pour la première fois en Europe, c’était de voir si peu de gens dans les églises. Ici, cela avait toujours été pour ma famille et pour moi la... la chose la meilleure. Dans les provinces, ici par exemple, les gens fabriquaient encore des idoles, et croyaient aux gris-gris et aux revenants. Mais les gens éduqués, on pouvait être sûr qu’ils étaient musulmans ou chrétiens. Je crois cependant que ça va être dur maintenant pour les chrétiens de notre pays. Sachant que c’est à cause de la rapacité des pays chrétiens que... Ah, tenez ! Voyez déjà les changements opérés par votre travail dans ces lieux si tristes !

Ralentissant de nouveau, il agita la main vers un groupe d’une dizaine ou d’une douzaine de personnes, parmi lesquelles deux ou trois femmes, qui avaient allumé un grand feu en plein air devant ce qui avait été autrefois une belle maison, et qui dansaient en cercle, frappant dans leurs mains en guise d’accompagnement musical. Ils étaient tous nu-pieds. Lucy se dit que l’une des femmes devait être ivre : sa robe aux couleurs agressives avait glissé de sa poitrine, et ses seins lourds sautaient au rythme de ses mouvements.

— Ce sont de braves gens, fit le major Obou. Simples, peut-être, mais d’un bon naturel. Je suis heureux que cette maudite guerre soit finie. Et... – avec un soupçon de témérité... – heureux qu’elle nous ait apporté des amis comme vous de l’extérieur.

Il arrêta la jeep. Ils étaient devant chez elle, une petite maison appartenant à un ensemble construit à l’origine par une des sociétés qui opéraient ici et qui avaient leur siège à Paris, pour loger la main-d’œuvre à bon marché qu’elle employait. À cette époque-là, la végétation devait être exubérante, tandis qu’aujourd’hui elle avait disparu, victime des défoliants, et que le sol portait la marque récente des obus de mortier. Quand Lucy était arrivée, il flottait ici une puanteur de charogne, surtout humaine. La puanteur était toujours là, mais elle était surtout produite par les fumées d’échappement des camions et des avions.

Le major l’aida à descendre de la jeep avec une galanterie d’un autre monde. Elle faillit pouffer de rire en songeant au spectacle qu’elle devait présenter, sale et en loques comme elle l’était. Le cognac lui était monté un peu à la tête.

— Vous vous souviendrez de ce que je vous ai proposé, n’est-ce pas ? murmura-t-il, en serrant sa main dans la sienne.

Puis il la laissa aller, salua et sauta dans la jeep.

Maua, la servante, confectionna un repas passable : haricots en boîte, œufs reconstitués, fruits au sirop. Pendant ce temps, Lucy échangea ses vêtements crasseux contre un peignoir de bain en tissu éponge, et se frotta le corps de serviettes en papier imprégnées. L’eau pour se laver était presque aussi rare que l’eau pour boire. Des bruits lui parvenaient à mesure que les autres occupants de cette allée rentraient chez eux : deux médecins suédois et tchèque, un agronome mexicain et quelques fonctionnaires des Nations Unies employés à la Commission des Réfugiés étaient ses propres voisins. Un peu plus loin, il y avait des bonnes sœurs italiennes. Elle ne s’était jamais habituée à les voir en chemise et en pantalon, mais avec leurs cornettes ridicules sur la tête. Pour quelle raison ? Pour décourager les intentions des hommes ?

Ce qui lui rappela, tandis qu’elle commençait distraitement à manger, l’invitation d’Obou. Elle ne se sentait pas encline à accepter. Pourquoi pas... parce qu’il était noir ? Elle ne le pensait pas. Elle

espérait que non. Parce que, en ce moment, elle ne pouvait vraiment pas penser à ces choses-là avec une attention suffisante ? Probablement. Le major, après tout, était beau, instruit, visiblement intelligent s'il parlait le français et l'anglais aussi bien que sa langue maternelle...

Maternelle !

Son estomac se convulsa soudain. C'était la pire chose qu'elle pouvait se rappeler en mangeant. Aveugle, elle courut vers les latrines adossées à la maison, et là elle gâcha la nourriture qu'elle s'était forcée à avaler. Peut-être, pensa-t-elle en vomissant, à genoux, n'est-ce pas le souvenir de ce que j'ai vu tout à l'heure qui m'a donné la nausée, mais le cognac que j'ai bu. Quelle différence, de toute façon ?

Il y avait tellement d'enfants comme ça : morts à la naissance, encore heureux pour eux, car ils ne devenaient pas difformes ! On aurait pensé qu'après le Vietnam... Mais les gens ne veulent pas penser, la plupart du temps. Fumées lacrymogènes, défoliants, gaz toxiques et neurotoxiques, toute la panoplie des armes chimiques utilisées dans la guerre moderne avait saturé leurs tissus autant que le sol. Une fois, elle avait aidé à mettre au monde trois bébés malformés à la suite dans un groupe de réfugiés qui pensaient qu'ils avaient enfin trouvé la sécurité. Mais sur le chemin, ils s'étaient nourris de feuilles et de racines.

Elle retourna finalement en titubant, non pas dans la pièce où elle avait commencé à manger mais dans sa chambre à coucher, où elle sombra dans un sommeil hébété.

Pensant, en plein milieu de la nuit, que les bruits qu'elle entendait faisaient partie d'un cauchemar – son sommeil était régulièrement hanté par la peur que les combats ne reprennent – elle se força à se réveiller. Et s'aperçut qu'elle était réveillée. Les bruits étaient réels. Des coups de fusil.

Horriifiée, elle se dressa sur son lit et tendit l'oreille. La chambre était plongée dans une obscurité totale, et les rideaux tirés. Son instant de panique passa. On entendait bien des détonations, mais elles avaient quelque chose de dispersé, de joyeux, presque, comme des cascades de pétards. Et, presque inaudibles, elle croyait aussi percevoir des bruits de tam-tam, et peut-être des chants.

Elle allait se lever pour aller regarder par la fenêtre, lorsque ses pensées furent immédiatement détournées par la découverte que ses cuisses étaient mouillées. Bon Dieu. Elle avait ses règles. C'était drôle, depuis son arrivée à Noshri elle avait cessé d'éprouver les douleurs qui lui servaient d'avertissement en temps normal, comme si son esprit était si absorbé par des questions de vie et de mort qu'il n'avait plus le temps d'enregistrer les plaintes de son propre corps.

Elle trouva des serviettes en papier pour s'essuyer et appela Maua. En attendant l'arrivée de la bonne, elle alla jusqu'à la fenêtre qui donnait sur la ville et écarta les rideaux. Oh, oui. Des feux de joie. Du gaspillage, mais bien excusable. De l'alcool caché quelque part, sans aucun doute – elle avait vu cette femme ivre en train de danser – ou fabriqué à partir de déchets. Et Noël était tellement proche...

Des feux de joie ?

Les jeux de lumières acquirent soudain de la perspective. Les flammes jaunes n'étaient pas petites et proches, mais lointaines et énormes. Dans la direction de la piste d'atterrissage.

Un avion en feu !

— Maua ! cria-t-elle, et elle courut chercher la torche électrique qu'elle gardait toujours près de son lit. Puis elle alla sous l'appentis où dormait la fille. La paillassse était vide.

— Mon Dieu ! s'écria Lucie.

Elle retourna en courant dans sa chambre, avec l'intention de prendre ses vêtements, des Tampax et le petit revolver calibre 22 que son père lui avait donné mais dont elle ne s'était jamais servie. Quelques instants plus tard, elle entendit un bruit de porte dans le living-room. Quelqu'un venait d'entrer de l'extérieur. Elle ne prit que le revolver. Elle avait toujours sur elle le peignoir de bain dans lequel elle s'était endormie.

La bouche sèche, les mains tremblantes, elle éteignit la torche et s’avança pieds nus, sans faire de bruit, vers le living.

— Haut les mains ! s’écria-t-elle en rallumant la torche, et fut aussitôt épouvantée par la manière dont son doigt agrippait la détente.

Sur le seuil gisait une forme où se mêlaient le kaki, le marron foncé et le rouge vif. Le rouge était du sang. C’était le major Obou allongé sur le ventre, sa main droite inerte à côté de son automatique, son épaule gauche tailladée jusqu’à l’os.

« Major ? » voulut-elle dire, et elle s’aperçut qu’elle n’avait pas de voix. Elle vit la main valide du major, comme une araignée gigantesque, ramper à la recherche du revolver perdu.

— Major Obou !

Il l’entendit et réussit à faire tourner sa tête sur le tapis de paille qui recouvrait le sol.

— *Vaut rien*, dit-il en français, puis il se reprit et continua en anglais : Rien dedans. Plus de balles.

— Mais que se passe-t-il ?

Elle posa son petit revolver et se pencha avec sa torche sur la blessure. Trente-six choses aussi urgentes les unes que les autres tourbillonnaient dans sa tête : aller chercher le docteur suédois son voisin, nettoyer la blessure, verrouiller la porte d’entrée, s’assurer qu’il n’avait pas été suivi par son assaillant...

Dans un effort qui lui crispa les traits de douleur, il la saisit par le poignet quand elle voulut se relever pour aller fermer la porte.

— N’y allez pas, Miss ! Ne sortez pas ! Tous fous, déchaînés. Regardez mon épaule. Un de mes hommes a fait ça, un de mes propres hommes ! Je l’ai surpris. Prenait nourriture à veuve avec bébé. Caporal dit troisième fois ce soir, alors moi ordonne avec revolver laisse ça, va chercher avion autre nourriture pour malheureux qu’il a volés. Bien de dire ça pour officier, non ? Vos vivres pas pour soldats mais pour pauvres diables mourant de faim à la ville ! Alors il prend une hache et me frappe avec, vous voyez ! Oh, ça me fait mal !

— Je vais chercher des pansements ! cria Lucy.

Mais il ne semblait pas l’entendre. Élargis, béants, ses yeux fixaient le vide. Il resserra ses doigts et les mots sortirent précipitamment de sa bouche, sa syntaxe européenne soignée laissant la place à la grammaire de son propre langage.

— Non, pas sortir ! Tous devenus fous, vous dis ! Crient la ville pleine de fantômes, fantômes partout, tirent dessus, tirent sur les ombres, disent tuer fantômes, tuer fantômes, tuer fantômes !

On entendit des pas dehors. De nouveau, Lucy essaya de libérer son poignet pour aller fermer la porte, n’y réussit pas et eut finalement l’idée d’éteindre la torche pour ne pas attirer un rôdeur fou. Ce qu’avait dit Obou n’avait aucun sens, mais les coups de feu étaient plus nombreux et plus proches, et par la porte ouverte elle voyait qu’il y avait de plus en plus de flammes, comme si toute la ville était transformée en volcan.

Encore des pas. Plus rapprochés. Et son revolver était hors de portée. Obou avait dit que le sien était vide. Tout d’abord gentiment, puis prise de panique, elle lutta pour lui faire lâcher prise. Une nouvelle lueur était apparue devant la porte. Quelques secondes avant d’être éblouie, elle vit un Blanc en chemise blanche qui tenait une arme à la main. En un instant, elle réalisa le spectacle que devait éclairer la torche : une Blanche se débattant pour faire lâcher prise à un soldat noir, les cuisses écartées et tachées de sang. Une scène de viol.

Elle commença à crier : « Ne tirez... »

Mais c’était trop tard. L’explosion avait jailli. La balle projeta sur elle des morceaux du major Obou.

Plus tard, quelqu’un lui répétait – c’était le médecin suédois, Bertil :

— Mais nous ne savions pas que vous étiez ici ! Quand le désordre a commencé, nous avons vu Maua et elle nous a juré que vous n'étiez pas à la maison. Nous sommes allés dans la ville, et une armée de déments arrivait sur nous, avec des haches et des armes à feu, en hurlant que nous étions des esprits et qu'il fallait tuer tous les fantômes !

J'ai déjà entendu cela quelque part. Apathique, Lucy se balançait sur sa chaise, les yeux fermés, la main frottant machinalement l'endroit de son bras gauche où on lui avait fait une piqûre, les deux rythmes s'entrecroisant à celui, berceur, de l'accent de Bertil.

— Estimez-vous heureuse de n'avoir pas vu ce que nous avons vu : toute la ville devenue folle, pillant, brûlant, tuant !

Celui que j'ai vu en train de tuer c'est vous. Vous avez tué un homme bien. J'allais sortir avec lui pour sa permission. J'aimais son sourire. Il avait un visage rond, avec de drôles de raies sur ses joues. Il est mort, maintenant. Vous l'avez tué.

Elle gémit et s'écroula sur le sol.

JANVIER

ORDRE DE MARCHE

Va porter la Lumière
Sur les lointaines rives sauvages
Proclame la Loi du Juste
Là où les plus humbles se trouvent.

Païens et Juifs obstinés *,
Adorateurs de Djaggernat,
Donne-leur une chance de choisir
L'enseignement du Sauveur.

Va où le Seigneur
Est encore ignoré
Où les tribus inconnues
Vivent dans l'obscurité solitaire.

Arme-toi pour faire face à l'ennemi,
Caraïbe ou bien cannibale,
Vivant au rang des animaux
Les plus vils et les plus impies.

Couvre la chair exposée *,
Chausse celui qui va nu-pieds.
Fais taire l'hymne païen,
Conquiers la brute incroyante.

Annonce la nouvelle d'Amour,
Prêche le Prince de la Paix
Détruis les huttes païennes,
Répands la liberté divine.

Le Semeur Sacré ; recueil de cantiques et d'hymnes adaptés à l'usage des Sociétés missionnaires, 1887. Les vers marqués * peuvent être omis si on le désire.

SUPERSONNÉ

RM-1808, faisant vol de Phoenix à Seattle, avait signalé une zone de turbulences aiguës au voisinage de Salt Lake City. Apprenant cela, le navigateur de TW-6036, le supersonique direct Montréal-Los Angeles, enfonça quelques touches de son ordinateur et fit passer une correction de parcours au pilote. Puis il remit son siège en arrière pour reprendre son somme.

Ils resteraient en super pendant encore plus de quinze cents kilomètres.

MAIS OÙ SONT LES NEIGES D'ANTAN ?

Dans l'indifférence générale, la télé en couleur de soixante-douze centimètres égrenait les images de la violence d'aujourd'hui. La caméra balayait nonchalamment les avenues de la lointaine Noshri, en s'arrêtant occasionnellement sur un cadavre ou deux. Un chien, miraculeux survivant de la période, l'été dernier, où les gens payaient cent francs locaux pour un rat et cinquante pour une poignée de maïs, apparut, reniflant le corps d'un enfant, et un grand soldat lui rompit l'échine de la crosse de son fusil.

— Merde alors ! Tu as vu ce que ce salaud de Noir a fait à ce malheureux chien ?

— Quoi ?

Mais l'image sur l'écran montrait maintenant l'épave d'un avion.

C'était Towerhill, dernière en date des stations de sports d'hiver prospères du Colorado, et ils se trouvaient à l'Apennine Lodge, qui offrait le confort le plus élégant et le plus coûteux. Flambant neuf, l'hôtel faisait ce qu'il pouvait pour avoir l'air ancien. Des skis pendaient à des poutres de plastique, un feu de bois factice brûlait dans la cheminée de pierre. Derrière une double baie vitrée qui occupait presque l'espace d'un mur, de puissantes lampes à arc éclairaient une magnifique pente de neige zébrée de noir qui s'étendait jusqu'à la crête du mont Hawes. Jusqu'à l'année dernière, bien que le village ne fût qu'à quatre-vingts kilomètres de Denver, la route était horriblement mauvaise et seule une poignée de visiteurs prenaient la peine d'y monter. Mais la tendance de plus en plus marquée des gens à passer leurs vacances à la montagne, la mer étant devenue trop malsaine, ne pouvait plus être ignorée. La route était maintenant excellente, et le village avait éclaté. Il y avait trois remonte-pentes ultra-modernes et une succursale des Magasins Biologiques Puritain. Il y avait des pistes de ski tracté derrière des snowmobiles, et la Colorado Chemical Bank prévoyait de doubler ses opérations ici. On pouvait pratiquer le patinage et le curling, et l'American Express avait pris une option sur une série de bureaux. Pour l'année prochaine, ils avaient promis un vrai tremplin de ski olympique.

Sur l'écran, un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants frissonnaient devant une série de constructions de formes inhabituelles. Ils étaient pauvrement habillés, mais paraissaient en bonne santé dans l'ensemble. Pendant ce temps, des policiers tenant des chiens en laisse effectuaient des fouilles.

Oh. Des trainites. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Après son second verre, Bill Chalmers se sentit un peu mieux. La journée avait été accablante : toute la matinée pour arriver à Denver en voiture sur une route qui avait été dégagée et sablée, mais qui restait glissante ; un déjeuner désagréable chez les Mason, où il y avait visiblement « quelque

chose dans l'air », mais sans que rien n'en indiquât la cause. Finalement, la tension avait été rompue quand leur fils Anton, six ans, s'était disputé avec les gosses des Mason, quatre et cinq ans, et s'était mis à pousser des cris perçants...

Mais ils étaient arrivés finalement, et il aimait bien Towerhill : son air de prospérité, qui était un pied de nez aux prophètes de mauvais augure, ses montagnes qui l'entouraient, son air incroyablement pur. On voyait parfois des touristes des grandes villes, le premier jour, se promener avec leur masque sur le nez, incapables de se convaincre qu'ils n'en avaient pas besoin.

L'écran montra une carte de l'Amérique centrale, avec une flèche qui indiquait un point, puis la photo de deux hommes, des Blancs.

— Tania !

— Moi aussi, j'aimerais bien en avoir un autre, était en train de dire sa femme qui comparait ses symptômes avec ceux de la femme de l'avocat d'Oakland qu'elle avait rencontrée hier. Moi, j'ai eu une drôle d'éruption avec plein de démangeaisons partout...

Bon Dieu ! Personne ne pouvait donc parler d'autre chose que de névroses ou d'allergies ? Il fut un temps où l'on se contentait d'avoir un bon gagne-pain. Aujourd'hui, il faut aussi avoir de bons médicaments. Et le pire, c'est qu'ils n'y font rien.

— Eh, oui ! dit la femme de l'avocat. Parfois, j'ai des bouffées de chaleur, et aussi de véritables vertiges.

Brusquement, il se rendit compte qu'elles parlaient de grossesse, et au lieu de fulminer il se sentit frissonner. Naturellement, ils avaient pris une assurance contre les malformations avant d'avoir Anton, mais malgré sa situation à Angel City cela n'avait pas été bon marché, et quand Anton était venu au monde normalement, Tom Grey lui avait expliqué le genre de risques qu'ils avaient encourus. Des mots lui revenaient en mémoire : fibrome kystique, phénylcétonurie, hémophilie, hypothyroïdie, mongolisme, tétralogie de Fallot, alexie, dichromatisme... une liste qui s'allongeait éternellement, comme si c'était un miracle que de devenir un adulte normal !

Cela aidait à comprendre pourquoi Grey était célibataire. Lui-même ne prendrait pas le risque d'un second enfant.

La télé passa aux résultats sportifs. Pour la première fois, plusieurs visages devinrent attentifs.

— Tania !

Elle se tourna finalement. La femme de l'avocat s'échappa pour rejoindre son mari à l'autre bout de la salle.

— Est-ce que tu as eu cette conversation à cœur ouvert avec Denise ?

— Mon Dieu, fit Tania en se penchant en arrière et en croisant les bras. C'était donc pour cela que tu voulais venir ici – pour espionner les Mason !

— Ce n'est pas vrai !

— Alors, qu'est-ce qu'il y a de si urgent ? Tu n'as pas à rentrer au bureau avant lundi. Et pourquoi ne m'as-tu pas demandé ça dans l'auto, au lieu de me sauter dessus chaque fois que je disais un mot ?

Tout autour d'eux, leur attention attirée par des voix qui s'enflaient jusqu'au bout de la dispute, des gens tournaient la tête. Affreusement gêné, Chalmers adopta des manières plus conciliantes.

— Tania chérie, je suis navré, mais c'est réellement important !

— Sans aucun doute ! Plus important que moi ou que Tony ! Plus important que ma première occasion depuis des années de me détendre un peu et de me faire des amis ! Vois ce que tu as fait... tu as fait partir Sally !

Il ne répondit pas.

Au bout d'un moment, cependant, elle se radoucit. Quatre ans avant, ils avaient connu une période sans emploi. Elle savait ce que cela voudrait dire s'il perdait sa place.

— Oh, et puis zut... Oui, je lui ai tiré les vers du nez. Elle a des idées fixes. Pratiquement une

trainite.

Chalmers dressa l'oreille.

— Que veux-tu dire ?

— Des idées fixes, je te dis. Elle ne veut pas qu'il prenne l'avion. Elle dit qu'elle veut que ses petits-enfants voient le soleil. Quelle différence cela fait si un avion s'envole avec un siège vide, je me le demande ! Mais elle pense que Phil a des ennuis parce qu'elle l'a obligé à prendre sa voiture pour aller à L.A., et qu'il ne veut pas rejeter la faute sur elle en en parlant franchement. Elle voudrait bien savoir où est le problème. En fait, c'est elle, ce n'est pas moi, qui a mis la question sur le tapis. Apparemment, il a été odieux pendant les fêtes de Noël. De plus, il ne fait que trouver des excuses pour ne pas faire l'amour avec elle. Il n'aurait même pas voulu le jour de l'an d'après ce qu'elle me dit, si elle ne l'avait pratiquement forcé...

Le dernier mot avait été noyé par un bruit sourd soudain venu du ciel, comme si un géant avait écrasé un moustique en frappant des mains. Tout le monde sursauta. Une voix anonyme déclara :

— Encore un fichu *bang* supersonique. C'est intolérable.

Le bruit aurait dû ne durer qu'un instant, mais il persista : après la détonation initiale, un grondement, très grave, insistant, comme des galets roulés par une vague puissante. Prêts à reprendre leurs conversations, les gens comprirent que quelque chose n'allait pas. Le bruit grandissait, prenait de l'ampleur. Ils se tournèrent vers la baie vitrée.

Tania poussa un cri.

Avec une majesté implacable, au son d'innombrables tambours, un demi-million de tonnes de neige et de glace marchaient sur le village de Towerhill.

INTERVIEW

Journaliste : Général Kaika, je ne crois pas exagérer en disant que le monde entier a été stupéfait en apprenant votre décision d'arrêter et d'expulser les travailleurs volontaires américains de Noshri...

Général Kaika : Pensiez-vous que nous allions les laisser rester alors qu'ils ont empoisonné, tué ou même pire, rendu fous des milliers d'entre nous ?

Journaliste : Il n'y a aucune preuve que...

Général Kaika : Oui, il y a des preuves. Tous les habitants de la ville sont devenus fous. Ils ont attaqué nos propres troupes, qui venaient de les libérer des forces d'occupation. Ils ont été empoisonnés par cette nourriture diabolique qu'on nous a envoyée sous prétexte d'aide humanitaire.

Journaliste : Mais quel motif aurait bien pu...

Général Kaika : Des motifs de toutes sortes. D'une part, les Américains ne reculent devant rien pour empêcher l'existence d'un pays indépendant dont le gouvernement n'a pas la peau blanche. Les gouvernements de couleur doivent s'incliner devant Washington. Voyez la Chine. Voyez le Vietnam, le Cambodge, le Laos, la Thaïlande, Ceylan, l'Indonésie. Si un jour nous avons une nation forte et unie rassemblant les peuples noirs d'Afrique, ils ne pourront plus nous fouler aux pieds.

Journaliste : Vous voulez dire qu'il y a eu un complot délibéré pour affaiblir vos forces et permettre aux envahisseurs de gagner la guerre ?

Général Kaika : Je fais faire une enquête pour le confirmer. Mais ce sont les hommes blancs qui ont déclenché la guerre.

Journaliste : Il n'y avait même pas un mercenaire blanc avec...

Général Kaika : Est-ce que ce sont les Noirs qui ont empoisonné la Méditerranée ? Non, elle a été détruite par les sales déchets des usines européennes !

Journaliste : Mais le barrage d'Assouan...

Général Kaika : Oui, oui, le barrage d'Assouan a peut-être fait pencher la balance à la fin, mais la mer était déjà en train de mourir. C'est à cause des famines sur les côtes africaines que la guerre a débuté. C'est pourquoi je dis que les nations blanches sont responsables. C'est une habitude typique des Blancs que de détruire ce qu'ils ont, pour aller ensuite voler aux autres.

Journaliste : Vous interprétez un peu librement les faits.

Général Kaika : Est-ce un fait qu'il est dangereux de se baigner dans la Méditerranée ? Est-ce un fait que les poissons sont morts ?

Journaliste : Euh, oui mais...

Général Kaika : Je n'en dirai pas plus.

C'EST LES RATS ?

Jeannie était déjà à la maison, bien sûr. Sa Stephenson électrique était rangée dans un coin de garage. Pete faisait partie de la brigade de 10 à 6 aujourd'hui, et elle quittait son travail chez Bamberley à 5 heures.

Pete Goddard détestait que sa femme travaille. Il la voulait à la maison, s'occupant d'un ou deux gosses. Mais il faudrait attendre sa prochaine promotion pour cela. Aujourd'hui, personne de sensé ne se risquerait à avoir des gosses sans être sûr d'avoir les moyens de leur payer des soins adéquats. Ici, à la montagne, ce n'était pas aussi terrible que dans les villes, mais on n'était jamais assez prudent.

Comme il raclait ses chaussures avant de marcher sur le perron, il y eut un grand bruit dans le ciel. Il leva la tête juste à temps pour recevoir dans les yeux de la neige qui avait glissé de l'auvent. Merde, encore un bang supersonique. Il était plus fort que d'habitude. On s'habitue à en entendre un ou deux par jour, mais faibles, lointains, inoffensifs, excepté peut-être quand ils vous faisaient sursauter et renverser votre tasse de café. Au commissariat, le sergent Chain pouvait s'attendre à un déluge de réclamations. Comme si la police y pouvait quelque chose. Comme si qui que ce soit y pouvait quelque chose.

Jeannie était à la cuisine. Petite, équipée d'appareils d'occasion. Mais qui marchaient généralement. Elle s'affairait devant la cuisinière. Une belle fille, de teint beaucoup plus clair que lui et d'un an plus âgée, destinée à devenir un peu forte avant trente ans, mais qu'importe ? Il les aimait bien en chair. Il lui envoya un baiser et, prenant sa pilule du soir, celle pour l'allergie, se dirigea vers l'évier pour se verser un peu d'eau.

Elle l'arrêta d'un cri :

— Non, Pete ! J'ai trouvé une notice en rentrant. Tu la vois, sur la table ?

Il se tourna et vit le papier rouge où se détachaient de grosses lettres noires. Les phrases familières lui sautèrent aux yeux : *défaillance à l'usine de traitement... ne pas boire sans faire bouillir... rétablie aussitôt que possible...*

— Merde ! s'exclama-t-il. Bientôt ça va être comme à Denver.

— Oh, non, mon chéri ! À la ville ils reçoivent ces papiers tout le temps, une fois par semaine, tandis que nous c'est la deuxième fois depuis l'été. Une bière ne peut pas faire l'affaire ?

— Une bière ? Pourquoi pas ?

— Dans la glacière. Et une pour moi aussi. Je suis en train de faire une recette compliquée.

Elle brandit une coupure de journal.

Souriant, il s'apprêta à obéir... et sa main automatiquement se porta à sa hanche à la recherche du revolver absent tandis qu'il poussait une exclamation de surprise.

— Qu'est-ce qu'il y a ? (Jeannie fit volte-face.) Oh, encore un rat ?

— Le plus gros que j'aie jamais vu ! (Mais il était parti maintenant.) Est-ce que je ne t'avais pas dit d'appeler la dératisation ? fit-il sèchement.

— Je l'ai fait ! Mais ils m'ont répondu qu'ils avaient trop de travail et qu'il faudrait attendre au moins une semaine encore.

— Oui, je comprends... (Pete soupira.) Tous les gens à qui je parle...

Il laissa sa phrase mourir et ouvrit la glacière. Sur deux clayettes, des boîtes de marque familière représentant une fille tenant un épi de maïs entre les seins, en une sorte de motif phallique.

— Hé, tu es encore allée à Puritain !

— J'ai utilisé ma prime, fit Jeannie d'un ton défensif. D'ailleurs, ils ne vendent pas tellement plus cher ! Et c'est nettement meilleur.

— Quelle prime ?

— Tu sais bien ! Je te l'ai dit : toutes les filles de l'équipe de conditionnement qui ont fait des heures supplémentaires pour faire l'expédition avant Noël. Une prime de vingt dollars de la part de Mr Bamberley.

— Ah, oui.

Il prit deux bières dans la glacière. Bah, vingt dollars aujourd'hui, c'était cracher dans l'océan. Mais il aurait tout de même préféré les mettre de côté pour l'assurance Angel City en vue du jour où ils pourraient se permettre d'avoir un bébé. Toutes ces histoires à faire peur sur les produits chimiques. Un prétexte pour doubler les prix à Puritain...

En parlant de l'usine...

— Dis donc, chérie, comment va ta jambe ?

Cette plaque lisse qu'elle avait sur la cuisse, comme si sa peau avait été vernie.

— Oh, ils avaient raison la première fois. C'est un champignon. Tu sais qu'ils nous font porter des masques contre l'actino-je-ne-sais-quoi. J'ai attrapé quelque chose du même genre. Mais la pommade fait son effet.

Pete réprima un frisson. Attraper un champignon ! Seigneur, comme dans les films d'épouvante ! Cela avait traîné plus d'un mois, et encore maintenant il ne cessait d'examiner son corps comme s'il était obsédé. Il prit sa bière et but une longue rasade.

— Je voulais te dire, chéri ! fit soudain Jeannie. Je t'ai vu à la télé.

— Où ça ? Au wat trainite ? (Il se laissa tomber dans un fauteuil.) Oui. J'avais remarqué le type avec sa caméra.

— Qu'est-ce que vous faisiez là-bas ?

— Ils n'ont pas expliqué ?

— J'ai ouvert le poste juste à la fin.

— Ah. Eh bien, on a reçu un appel de Los Angeles. Tu te souviens de ce type qui dirigeait le wat et qui s'est fait tuer avant Noël ? Il semble qu'il était ou fou ou drogué.

Alors, ils nous ont donné l'ordre de fouiller les lieux pour voir s'il n'y avait pas de drogue.

— Je croyais que les trainites n'y touchaient pas.

— C'est sans doute vrai, puisque nous n'avons rien trouvé... Drôle d'endroit, en tout cas ! Tout à base de matériaux de récupération. Tout à la main. Et les gens... je ne sais pas. Ils ont un air bizarre !

— J'en ai vu quelques-uns à Puritain, dit Jeannie. Ils m'ont paru tout à fait normaux. Et leurs gosses sont très bien élevés.

Trop tôt pour parler de la meilleure manière d'élever des enfants. Mais un jour...

— Ils ont peut-être l'air inoffensifs, dit Pete, mais c'est parce qu'ils ne sont pas assez nombreux pour devenir vraiment gênants. À part ces horribles têtes de morts qu'ils dessinent partout. Mais à Los Angeles, ils bloquent la circulation dans les rues, mettent le feu aux voitures, brisent les vitrines !

— Carl dit que tout ce qu'ils font, c'est pour faire prendre conscience aux gens des dangers que nous courons.

Qu'il aille au diable, Carl ! Mais Pete garda cette réflexion pour lui, sachant comme Jeannie l'aimait : son frère cadet, qui allait sur ses vingt ans, le cerveau de la famille, qui comptait cinq frères et sœurs. Il avait abandonné l'Université au bout d'un an en se plaignant de la médiocrité de l'enseignement, et travaillait aussi en ce moment à l'usine Bamberley.

— Écoute, qu'ils vivent comme ils veulent, ça les regarde, grogna-t-il. Mais mon métier à moi, c'est d'empêcher les gens de mettre le feu ou de piller ou d'empêcher les autres de vivre à leur guise.

— Carl est allé au wat plusieurs fois, et d'après lui... Oh, inutile de discuter de ça ! (Consultant sa recette :) Ils disent qu'il faut laisser reposer dix minutes. Allons nous asseoir dans le living pendant ce temps... (Son visage s'assombrit soudain.) Tu sais, chéri ?

— Quoi ?

— J'aimerais tant qu'on achète un de ces autocuiseurs à micro-ondes. Tu pourrais rentrer à n'importe quelle heure, le dîner serait toujours prêt en quelques instants.

Le téléphone sonna.

— Assieds-toi, j'y vais, dit-elle.

Il lui sourit et obéit. Mais avant même qu'il ait trouvé une position confortable, elle l'appela avec un cri d'effroi :

— Pete ! Pete ! Prends ton pardessus et tes bottes !

— Hein ? Pour quoi faire ?

— Il y a eu une avalanche ! Toutes les nouvelles constructions de l'autre côté de la ville sont ensevelies !

PAS PLUS GRAND QUE LA MAIN D'UN HOMME

... publiées aujourd'hui sous la forme d'un rapport spécial des Nations Unies. L'augmentation du taux d'intelligence dans les pays dits sous-développés serait à mettre, d'après les savants au terme d'une enquête qui a duré trois ans, sur le compte d'une aimantation et d'une hygiène plus équilibrées, tandis que le déclin non encore confirmé des nations évoluées serait dû à l'accroissement de la pollution. Interrogé sur les conclusions de ce rapport juste avant son départ pour Hollywood, où il doit inaugurer ce soir sa rétrospective annuelle, Prexy a déclaré, je cite, Eh bien, puisqu'ils sont si intelligents, pourquoi ne sont-ils pas un peu plus malins ? Fin de citation. Au cours d'une conférence de presse qui s'est déroulée à Tegucigalpa, la disparition de Léonard Ross, représentant du Secours Mondial, et du Dr Isaiah Williams, le médecin britannique dont on est également sans nouvelles, a été officiellement attribuée aujourd'hui à une opération terroriste. La troupe ratisse le secteur avec acharnement, jusqu'à présent sans résultat. À la suite de la démission-surprise de l'ancien président de l'Association de défense de la Méditerranée, le Dr Giovanni Crespino, le gouvernement italien a catégoriquement démenti ses affirmations selon lesquelles les sommes considérables recueillies auprès de corporations et d'individus de quarante-huit nations pour sauver la mer en péril auraient

été détournées. Des informations en provenance de Rome, cependant...

MEMENTO LAURAE

Jamais de toute son existence Philip Mason ne s'était senti aussi misérable. Il arpentait inlassablement l'appartement, criant après les enfants, disant à Denise de le laisser tranquille pour l'amour du ciel, alors qu'il aurait voulu en réalité leur expliquer qu'il les aimait de toute son âme et qu'il les aimerait toujours.

Pourtant, les conséquences du dernier réveillon...

Quand il se sentait aussi déprimé dans leur maison précédente, les choses étaient plus faciles : ils étaient bien plus loin du centre de la ville, de l'autre côté du fleuve, et ils avaient leur jardin. Là, il pouvait s'isoler et être malheureux dans son coin. Mais les incendies de rivière avaient été terribles l'année dernière ; plus d'une fois, il n'avait pas pu se rendre à son travail parce que le pont était fermé, et la moitié du temps la fumée empêchait d'aller dans le jardin, ou même d'ouvrir les fenêtres.

Ils avaient donc pris cet appartement climatisé en ville. C'était plus commode pour aller au bureau. Et aussi, bien sûr, à l'hôpital où le strabisme de Josie était traité et où les muscles trop courts des jambes d'Harold étaient étirés.

Il ne pouvait pas lui expliquer. Il n'osait pas ! Et pourtant, il n'y avait pas d'autre moyen...

Au moins, il avait quelques minutes pour lui tout seul. Les gosses étaient endormis, enfin calmés après leur affrontement avec Anton Chalmers, agressif, arrogant, insupportable, hargneux, mais naturellement en parfaite santé. « La survie du plus apte et toutes ces conneries », pour citer son insupportable père.

Denise était descendue chez les Henlowe au second. C'est ainsi que cela se passait dans l'immeuble. De nos jours, chacun savait tirer le meilleur parti des autres. Mais il était bon de se tenir un peu en marge. Cela devenait aussi terrible que ce que l'on racontait dans les livres sur l'époque de la prohibition, avec les gangs de Noirs qui se battaient dans les rues pour avoir le droit de distribuer le khat africain, et les gangs de Blancs qui se faisaient réciproquement sauter leurs maisons pour pouvoir vendre la marihuana mexicaine.

Dans une demi-heure, elle reviendrait, ayant accompli ses devoirs sociaux, et montrerait ce qu'on lui aurait donné, en disant : « Ne te tracasse pas, chéri, quoi qu'il puisse arriver, ça s'arrangera toujours à la fin, alors n'y pense plus, hein ? »

Je t'aime terriblement, Dennie, et si tu es encore douce et gentille une seule fois avec moi ce soir, je crois que je vais hurler.

Il était devant le téléphone. Il composa un numéro les doigts tremblants, et tout de suite une voix de femme répondit. Il demanda :

— Le Dr Clayford, je vous prie. C'est urgent.

— Le Dr Clayford sera à son cabinet lundi comme d'habitude, répondit la voix.

— Je suis Philip Mason. Directeur régional de...

— Oh, Mr Mason !

Abruptement cordiale, Clayford était l'un des médecins à qui Philip envoyait les clients d'Angel City pour la visite médicale obligatoire avant de prendre une assurance sur la vie. Le docteur était obligé de se montrer coopératif.

— Une petite seconde, je vais voir si mon mari est libre.

— Merci.

Nerveux, il sortit une cigarette. Il fumait deux fois plus depuis son dernier voyage à L.A. Il avait essayé de réduire. Au lieu de cela, il en était à son deuxième paquet par jour.

— J’écoute ?

Voix bourrue. Il sursauta.

— Ah, docteur !

Il fallait surtout mettre les formes avec Clayford. C’était un généraliste vieux jeu, qui à soixante ans affichait toujours les complets sombres et les chemises blanches qui caractérisaient les jeunes hommes sérieux avec « un grand avenir devant eux » durant ses années d’université. Lui parler, c’était un peu comme parler à un prêtre. On sentait un fossé, une barrière intangible. Mais il fallait bien la franchir.

— Dites-moi, j’ai besoin de vos conseils et... euh... de votre aide.

— Oui ?

Philip déglutit.

— Voilà ce qui se passe. Juste avant Noël, j’ai été convoqué à L.A., au siège de ma compagnie, et comme ma femme n’aime pas les avions – vous comprenez, la pollution – j’ai fait le voyage en voiture et j’ai passé la nuit à Las Vegas. Et là, je... enfin... j’ai eu une aventure avec une fille. Quelque chose d’absolument imprévu. Vous savez. Le hasard, les circonstances...

— Eh bien ?

— Eh bien... Je n’en étais pas sûr jusqu’à ces derniers jours, mais je ne crois pas qu’il puisse y avoir de doutes. Elle m’a transmis... euh... la blennorragie.

Slips tachés dansant autour de lui, comme des chauves-souris ironiques.

— Je vois. (Sans une ombre de sympathie.) Vous devriez vous adresser à la clinique de Market Street, dans ce cas. Je crois qu’ils sont ouverts le samedi matin.

Philip la connaissait. Située dans un quartier déprimé et déprimant : honteuse de ses fonctions, persécutée par la majorité bien pensante, toujours remplie de jeunes affectant une révolte provocatrice.

— Mais, docteur, vous...

— Mr Mason, c’est le seul avis professionnel que je puisse vous donner.

— Mais ma femme !

— Avez-vous eu des rapports avec elle depuis votre... escapade ?

— Eh bien, le soir du... commença Philip, la tête pleine de toutes les raisons : impossible de refuser, c’est un jour symbolique, nous en avons fait une tradition depuis que nous nous sommes rencontrés...

— Dans ce cas, il vous faudra l’emmener avec vous, conclut Clayford, qui raccrocha sans même dire bonsoir.

Le salaud ! L’arrogant prétentieux, le sale bouffi d’orgueil !...

Oh, à quoi bon ?

Il reposa le combiné, pensant à toutes les solutions qu’il avait retournées dans sa tête : un mensonge pieux, disons une hépatite, que tout le monde savait être endémique en Californie, n’importe quoi qui nécessiterait un petit traitement aux antibiotiques...

Mon Dieu ! Après tout, je n’ai que la seconde maladie infectieuse la plus importante après la rougeole ! C’est ce qu’ils répètent tout le temps dans les journaux.

Me changer les idées. N’importe quoi. Allumer la télé. Peut-être que le docteur de la clinique sera plus serviable et qu’il me laissera inventer quelque chose. S’il fallait seulement avouer avoir couché avec Laura, ça pourrait s’arranger, Dennie ne me quitterait pas pour ça. Mais comment lui annoncer qu’elle a la chaude-pisse grâce à une inconnue mangeuse d’hommes ?

Transistorisé, le son arriva un peu avant l’image, et ses oreilles résonnèrent soudain de ce que le

poste était en train de dire. Il avait l'impression que la terre s'était ouverte et qu'il tombait à des kilomètres de profondeur.

— « ... Nous parviennent encore sur l'ampleur de la catastrophe de Towerhill. »

L'image prit forme. Voitures de police. Projecteurs. Hélicoptères. Voitures d'incendie. Ambulances. Bulldozers. Chasse-neige.

« L'Apennine Lodge, qui s'élevait à cet emplacement, a été totalement enseveli », fit une voix tragique. Masse informe de neige, avec des hommes occupés à creuser. « D'autres bâtiments et hôtels du voisinage ont été emportés, certains sur une distance de cinq cents mètres. Les dégâts matériels dépasseront probablement les quinze millions de dollars, et pourraient atteindre la somme de cinquante millions... »

— Phil, je suis là ! appela Denise qui venait d'ouvrir avec sa clé l'imposante serrure de la porte d'entrée. Tu sais ce que Jed et Béryl m'ont...

— Il y a eu une avalanche à Towerhill ! cria-t-il.

— Quoi ?

Elle s'avança dans le living-room, mince, délicatement charpentée, gracieuse de démarche, coiffée d'une perruque auburn qui rappelait exactement la tignasse bouclée qu'elle avait avant et cachait entièrement les marques de sa teigne annulaire. Parfois, Philip se disait qu'elle était la plus belle femme qu'il connaissait.

— Mon Dieu ! dit-elle, presque sans voix. (Sur l'écran, on retirait un corps d'un amas de neige sale.) C'est l'endroit où sont allés Bill et Tania !

Elle se laissa tomber machinalement sur le bras du fauteuil où il était assis. Il lui saisit la main et parla au milieu des images de terreur, de nausée, de désespoir.

— Ils parlent de quinze millions de dollars de dégâts matériels, peut-être cinquante. Et tu sais où ils sont assurés ? Chez nous !

Elle le regarda, choquée :

— Phil ! Tu penseras aux dégâts quand tu seras dans ton bureau ! Il faut téléphoner pour voir si Bill et Tania n'ont rien eu, et aussi Anton. Ce sont les gens qui devraient t'intéresser pour l'instant, pas l'argent !

— Je m'intéresse aux gens. Toi et moi.

— Phil...

— Je n'ai pas fini de réassurer l'affaire. J'avais tellement de travail urgent. Et aucun de mes employés n'a passé l'hiver sans tomber malade. Je n'ai réassuré que la moitié des risques.

Elle commença à comprendre, l'horreur perça sur son visage.

— Je suis fini, déclara Philip. Mon Dieu, je voudrais être mort.

AVANT-PREMIÈRE

— Secours Mondial ? Mr Thorne, je vous prie, fit l'expert du Département d'État pour les affaires d'Amérique centrale. (Puis :) Bonjour, Gerry. Dirk à l'appareil. Alors, comment va cet œil ? ... Bon, parfait. Moi ? Ça va. À part un peu de mononucléose. Bon, je t'appelle parce que j'ai pensé que tu aimerais être parmi les premiers à savoir qu'on a retrouvé ton chef, Ross. Rejeté par le courant sur un rocher qui borde la rivière de San Pablo... Non, pas de trace du docteur britannique pour l'instant... Eh bien, ils disent qu'il avait le crâne défoncé. Ça pourrait être un rocher de la rivière, mais ils vont faire une autopsie pour confirmer... Oui, avec un peu de chance. On a laissé tranquilles ces sales Tupas pendant trop longtemps. Nous avons finalement une excuse pour riposter. Je te tiendrai au courant, c'est ça.

POURQUOI PAS ?

Les gardes armés qui surveillaient les locaux de l'Angel City Interstate Mutual pendant les dix jours de la période morte des vacances furent surpris de voir l'un des responsables de la société leur tenir compagnie, mais ne s'étonnèrent pas que le personnage en question fût le Dr Thomas Grey. Venant de lui, ils étaient habitués à toutes les excentricités.

« Cinglé ! » disaient les gens, qui se contentaient de supposer que puisqu'il était dévoué à son métier au point de ne s'être même pas marié, il était nécessairement anormal.

En fait, ce jugement était extrêmement injuste envers lui. Le Dr Thomas Grey était sans doute l'un des hommes les plus rationnels qui puissent exister.

« Au Rédacteur en chef du *Christian Science Monitor* : Monsieur le Rédacteur en chef... »

Sa frappe était, comme toujours, impeccable. À rendre jalouses les secrétaires professionnelles. Assis à son bureau dans le silence quasi total du quatrième étage, il était entouré par la masse de métal des ordinateurs.

« Il est pour le moins surprenant qu'un journal de réputation internationale comme le vôtre se fasse l'écho de gens que je n'hésite pas à qualifier d'alarmistes et qui voudraient nous faire retourner à l'état d'hommes des cavernes sans même nous laisser le privilège de nous vêtir de fourrures. »

Il laissa errer son regard autour de la pièce pour vérifier qu'aucune ampoule ne fonctionnait mal, et profita du répit pour se gratter. Il avait une dermatite gênante mais sans gravité, due aux enzymes du savon en poudre.

« Il est certain que nous modifions l'ordre des choses par notre mode de vie. Mais on peut dire cela de n'importe quel organisme. Combien de ceux qui réclament à grands cris que d'énormes sommes soient dépensées pour protéger les colonies de coraux des étoiles de mer se rendent-ils compte que les récifs coralliens eux-mêmes sont le résultat de l'impact d'une espèce vivante sur l'écologie de la planète ? L'herbe a complètement bouleversé « l'équilibre naturel », de même que l'évolution des arbres. Chaque plante, chaque animal, chaque poisson – on pourrait sans crainte de se tromper dire chaque micro-organisme également – a une influence palpable sur la planète. »

Une lumière clignota. Il s'interrompit, alla chercher la bobine et revint s'asseoir. Après avoir relu l'éditorial du *Monitor* qui l'avait tellement irrité – il avait peut-être, pensait-il, été écrit par ce bigot d'Austin Train en personne – il aiguisa la flèche suivante de sa réplique.

« Si les extrémistes pouvaient en faire à leur tête, nous resterions sans rien faire à nous

morfondre, résignés à voir mourir quatre sur cinq de nos enfants parce que les racines et les baies à portée de la main auraient été détruites par le gel. »

Il ne faisait que passer le temps en écrivant cette lettre. Il n'attendait pas qu'elle fasse des miracles. La raison principale pour laquelle il était ici était d'ajouter quelques briques à l'édifice monumental d'une œuvre personnelle dans laquelle il s'était engagé depuis des années. Ayant débuté comme un passe-temps secondaire, c'était devenu une sorte d'obsession et constituait maintenant la raison principale pour laquelle il travaillait encore à Angel City. La compagnie disposait de pas mal de temps d'ordinateur inutilisé ; en ce moment, il y en avait pléthore au niveau de la nation. En conséquence, nul n'élevait d'objection à ce qu'il les utilise dans la soirée et pendant les week-ends. Il avait été généreusement payé pendant la plus grande partie de sa carrière, et grâce à ses goûts simples il était maintenant riche. Mais à louer le temps d'ordinateur dont il avait besoin actuellement, toute sa fortune n'aurait pas duré un mois.

Comme de bien entendu, il remboursait scrupuleusement la compagnie pour tout le matériel qu'il utilisait, la bande magnétique, le papier et l'énergie.

Son entreprise découlait du fait qu'étant un homme extrêmement rationnel, il pouvait devenir presque aussi furieux qu'un trainite convaincu lorsque les fruits les plus spectaculaires d'une nouvelle et prometteuse conquête humaine finissaient par tourner au désastre. Les ordinateurs, soutenait-il, permettaient virtuellement d'étudier assez de modèles à l'avance pour pousser à une exploitation rationnelle et constructive de toutes les situations concevables. Naturellement, ils coûtaient cher – mais pas plus que d'utiliser les services d'un avocat pour vous défendre quand vous étiez accusé d'avoir enfreint les lois sur la protection de l'environnement ; ou de combattre une interdiction de la Food and Drug Administration ; ou encore de faire les frais d'un procès intenté par un inconnu ayant subi un préjudice et disposant de l'appui d'un puissant groupe de pression. Et si vous ajoutiez à tout cela l'argent dépensé en vaines tentatives pour arranger les choses par des organisations comme le Fonds de solidarité planétaire, le Secours Mondial ou l'Association de défense de la Méditerranée, le coût total devenait désolant. Quel gaspillage !

Quand, à trente-trois ans, il avait abandonné sa première carrière de conseiller privé en recherche et développement et décidé de devenir actuaire, il avait vaguement espéré qu'une compagnie d'assurances, normalement concernée par les effets de l'imprévoyance humaine, pourrait créer et financer un bureau d'études qui se pencherait sur son problème. Mais il avait vite abandonné cette illusion. Le spectacle devrait être donné par un seul homme.

Il était encore loin, très loin, de son but ultime : rien de moins que l'élaboration d'un modèle du monde.

Mais c'était un homme patient, et l'impact de catastrophes telles que celle qui avait amené la création du Désert du Mékong avait conduit de plus en plus de gens aux conclusions que pour sa part il avait atteintes depuis longtemps. Que ce fût faisable ou non, il fallait absolument le faire.

Bien entendu, il se trouvait dans la situation même des météorologistes avant l'ordinateur, continuellement submergé par de nouvelles données qui exigeaient un traitement lent et méthodique. Mais il avait déjà mis au point quelques techniques empiriques pour tenir automatiquement son programme à jour, et dans une vingtaine d'années... Il jouissait d'une santé de fer, et veillait soigneusement à son régime alimentaire...

D'ailleurs, il ne cherchait pas une exactitude absolue. Quelque chose d'aussi précis que les prévisions météorologiques lui suffirait amplement. Du moment que cela permettrait à des hommes ni téméraires ni lâches de contrôler le progrès humain. (Souvent, dans ses conversations, il utilisait cette expression, qui faisait que beaucoup de ses connaissances le considéraient comme quelqu'un de vieux jeu.)

« La prochaine fois que quelqu'un se plaindra que l'abus des insecticides a entraîné la prolifération d'un parasite des vergers qui lui a mangé ses magnolias, répondez-lui que sans les progrès réalisés sur le plan alimentaire grâce à la destruction des larves dans les vergers, il n'aurait sans doute pas de jardin pour y planter des magnolias. *Verbum sapienti sat est.*

Veillez agréer, etc.

T.M. Grey,

Ph. D, M. Sc. »

DU PROPRE

Une chose que vous savez tout de suite sur le propriétaire d'une Hailey : il a un saint respect de la santé des autres.

Une Hailey n'occupe pas plus d'espace sur la route que le strict nécessaire.

Le bruit d'une Hailey n'est rien de plus qu'un faible murmure.

Elle ne pollue pas comme une voiture à essence.

Même à bout filtré.

Le possesseur d'une Hailey se rapproche suffisamment des autres pour voir leur sourire et entendre leur murmure d'approbation.

Quelle autre voiture fait autant pour les relations humaines ?

ÇA CREUSE

La pelle mordit la neige, ajoutant au tas impressionnant qui s'élevait déjà à côté de Pete Goddard.

Au moins, cette fois-ci, il n'avait pas heurté un autre cadavre.

Il avait mal partout. Ou plutôt, aux endroits où il était encore capable de ressentir quelque chose. Cela avait commencé par la plante de ses pieds, après une demi-heure dans la neige. Puis c'était monté aux chevilles. Lorsque la douleur avait atteint les mollets, il avait perdu le contact avec ses pieds. Il ne savait plus s'ils étaient encore dans ses bottes.

Ses mains étaient fragiles aussi, et il était assuré d'avoir des ampoules malgré les gants. Il faisait moins sept, avec un vent glacé. Ses yeux étaient douloureux, et si les larmes qui s'en échappaient n'avaient pas été salées, elles auraient sans doute gelé sur ses joues.

C'était un avant-goût de l'enfer. Des projecteurs à la lumière cruelle avaient été hissés au haut de monticules instables et couplés à des générateurs de fortune dont le gémissement, sous la surcharge, faisait grincer les dents. De temps à autre, un appel se faisait entendre : « Par ici, vite ! », et à chaque appel correspondait une victime de plus, généralement morte, mais quelquefois avec une jambe cassée, ou des vertèbres, ou le pelvis. L'avalanche avait agi comme une presse. Elle avait réduit les constructions les plus rapprochées du mont Hawes à un état analogue à celui du bois aggloméré : restes humains, charpente, automobiles, équipement de sport d'hiver, nourriture, alcool, meubles, tapis avaient été comprimés jusqu'à la limite, et ensuite la masse horrible avait dévalé la colline pour opérer d'autres destructions dans des endroits plus éloignés.

La neige était rougie par là. Il continua de creuser avec les mains, de peur de blesser quelqu'un avec sa pelle, et mit au jour un quartier de bœuf.

— Hé ! Monsieur le policier !

Une voix de gosse. Un instant, il fut épouvanté à l'idée qu'il était peut-être au-dessus d'un enfant enseveli. Mais la voix lui parvenait de la surface, assez claire et forte pour couvrir le bruit d'un hélicoptère. Il leva les yeux en clignant à cause de la réverbération des projecteurs. Devant lui, assis en équilibre sur un pan de mur encore debout, était un jeune garçon d'une douzaine d'années, vêtu d'un pantalon de laine foncé et d'une parka. Il tenait à la main un gobelet en fer-blanc qui fumait comme un geyser.

— Vous voulez un peu de soupe ?

L'estomac de Pete lui rappela soudain qu'il était sur le point de dîner quand le téléphone avait sonné chez lui. Il laissa tomber sa pelle.

— Avec plaisir, fit-il.

Ce n'était guère un endroit pour un gamin de son âge, avec toutes les horreurs qu'on pouvait voir ici, mais faire passer un peu de nourriture dans son corps engourdi n'était pas une mauvaise idée. La nuit risquait d'être longue. Il prit le gobelet et le porta à ses lèvres, mais la soupe était encore plus brûlante qu'elle n'en avait l'air. Le gosse portait une grande thermos en bandoulière. Drôlement efficace.

— Vous avez trouvé beaucoup de cadavres ? demanda-t-il.

— Quelques-uns, murmura Pete.

— Je n'avais jamais vu de morts, avant. Maintenant, j'en ai vu une douzaine au moins.

Il disait cela d'un ton naturel, mais Pete était choqué. Au bout d'un moment de silence, il demanda :

— Je suppose que... ta maman sait que tu es là ?

— Bien sûr, c'est elle qui a préparé la soupe. Quand elle a entendu l'annonce de l'accident, elle a mis une grosse marmite sur le feu et nous a dit de bien nous couvrir et de venir aider.

Après tout, chacun est juge de ce qui est bon ou mauvais pour ses enfants. Et c'était une action constructive. Pete goûta de nouveau la soupe, et s'aperçut qu'elle s'était refroidie rapidement sous le vent incisif. Il l'avala d'un trait. Elle était délicieuse, avec des morceaux de légumes qui nageaient dedans et des herbes odoriférantes.

— J'avais envie de voir des morts, déclara brusquement le gosse. Mon père est mort il n'y a pas longtemps.

Pete le regarda en plissant les paupières.

— Ce n'était pas mon vrai papa. Je l'appelais ainsi parce qu'il m'avait adopté. Avec mes deux sœurs aussi. C'était dans le journal. Et ils ont même montré sa photo à la télé.

— Qu'est-ce que ta mère met dans cette soupe ? demanda Pete, désireux d'orienter la conversation vers un sujet moins sinistre. Elle est délicieuse.

— Je lui répéterai ce que vous avez dit. Il doit y avoir de l'extrait de levure, et plein de légumes, etc. (Le petit garçon haussa les épaules dans un geste étonnamment adulte...) De l'eau, bouillie avec de la marjolaine et des trucs... Terminé ?

— Pas tout à fait.

— Je n'ai qu'un seul récipient, voyez-vous, et quand quelqu'un s'en est servi je dois le laver dans la neige pour tuer les microbes et aller trouver quelqu'un d'autre. (Le ton du gosse était vertueux.) Est-ce que vous avez vu la photo de mon père à la télé ?

— Euh... (L'esprit de Pete se mit à galoper.) Je ne regarde pas tellement la télé, vois-tu. Mon métier m'occupe beaucoup.

— Je comprends. Je pensais que vous l'aviez peut-être vue. (Un soupçon de regret teintait ses paroles.) Il me manque beaucoup, vous savez... C'est terminé, maintenant ?

Pete finit de vider la timbale et la lui rendit.

— Tu diras à ta mère qu'elle sait faire la soupe à merveille, d'accord ? fit-il en lui tapant sur l'épaule.

Il était en train de penser à Jeannie. Elle était bien plus menue que lui, s'ils avaient des enfants ils seraient normalement du même gabarit que celui-ci. Si seulement ils étaient aussi éveillés, aussi bien portants...

— Je le lui dirai, fit le gosse. (Puis, comme frappé par une pensée soudaine :) Dites, vous n'avez pas besoin qu'on vienne vous donner un coup de main ? Ça fait beaucoup de travail pour vous tout seul.

— Nous sommes obligés de nous éparpiller parce qu'il y a beaucoup d'endroits où il faut creuser, dit Pete.

Il n'était jamais très à l'aise quand il parlait à des enfants, ayant eu des problèmes lui-même dans sa jeunesse. Son père n'avait pas eu l'honneur des journaux en mourant, il avait disparu, simplement.

— C'est que nous sommes beaucoup, en bas avec les ambulances.

— Nous ?

— Bien sûr. Nous sommes du wat trainite que dirigeait mon père avant de mourir. Je vais vous envoyer quelqu'un pour vous aider. Harry, peut-être. Il est costaud. Comment vous appelez-vous, pour qu'il puisse vous trouver ?

— Euh... Pete. Pete Goddard.

— Moi, c'est Rick Jones. Bon, il va venir dans une minute.

— Hé !

Mais le gamin était déjà en train de courir au milieu des monticules de neige sale. Pete ramassa sa pelle, vaguement alarmé. Ce matin seulement, au wat, il avait gardé les occupants dans la neige pendant que les inspecteurs cherchaient de la drogue. Travailler maintenant à côté d'un trainite...

Mais qu'importe. Ce qui comptait avant tout, c'était de tirer de là les pauvres diables qui avaient pu être ensevelis vivants sous ce gros tas de merde blanche.

Pas de problème. Harry ne faisait pas partie des gens qu'il avait gardés ce matin. Il n'était pas tellement plus fort que Pete, mais il était plus reposé. C'est à peine s'il dit bonjour avant de commencer à retourner la neige, et ils se concentrèrent en silence sur leur travail jusqu'à ce qu'ils découvrent la première victime : un cadavre, bleu de froid et de cyanose. Des brancardiers arrivèrent, et un jeune officier de l'U.S. Air Force – ils avaient fait appel à l'armée, bien sûr – releva l'identité de l'homme avec les papiers qu'il avait dans sa poche. Il était du coin. Pete lui avait dressé une contravention une fois. Un des brancardiers avait un transistor, et pendant qu'il était à portée d'oreille Pete entendit que Towerhill avait été déclaré zone sinistrée.

— La première de la série, murmura Harry.

— Quoi ?

— J'ai dit : la première de la série. Vous ne croyez tout de même pas que c'est la seule avalanche qu'ils vont causer avec leurs saletés de supersoniques ? Les Suisses ont déjà refusé de les laisser voler dans leur espace aérien entre mai et octobre – en disant qu'ils leur tireraient dessus. Et les Autrichiens aussi.

Pete se contenta de soupirer :

— Creusons, dit-il.

Environ dix minutes plus tard, ils s'aperçurent qu'ils étaient en plein sur une maison écroulée, sinon un immeuble entier. Un peu plus haut, un mur de grosses pierres avait absorbé une grande partie de l'impact, puis, bougeant sur ses fondations, s'était tordu en une ligne irrégulière de fragments en équilibre instable. Par-dessus lui, les poutres maîtresses avaient cédé, mais sans tomber, laissant un faible espace vide dans lequel...

— Seigneur ! s'écria Harry. Quelqu'un de vivant !

Quelque chose remuait faiblement dans l'obscurité.

Une obscurité toute blanche. La neige avait fait irruption par une fenêtre, et s'était étalée sur le sol.

— Aïe-ah-aïe !

Le cri aigu d'un enfant.

— Attention, bougre de con ! barrit Pete au moment où Harry allait laisser tomber sa pelle et se glisser sous les poutres tordues.

— Quoi ? Il y a un gosse ! Ôtez vos mains de...

— Regardez ! Regardez là !

Et Pete le força à tourner la tête vers l'énorme saillie de neige branlante qui s'était brisée contre le mur comme une vague brusquement figée. À cause de la tranchée qu'ils avaient creusée, elle menaçait de s'écrouler sur l'endroit où l'enfant – ou plutôt, les enfants, car un second cri de détresse s'était fait entendre – étaient pris au piège.

— Euh... Oui. (Harry reprit le contrôle de lui-même et scruta prudemment la cavité obscure. Un lit, renversé. De la neige partout.) Je vois ce que vous voulez dire. Nous pourrions faire tout tomber avec nous. Vous avez une torche électrique ?

— Je l'ai prêtée à quelqu'un. Allez en chercher une autre. Et beaucoup d'aide. Vous voyez cette poutre ?

Pete n'osait même pas la toucher. Maintenant qu'elle était à nu, l'unique traverse qui avait sauvé la vie aux enfants paraissait aussi frêle qu'une allumette, et le morceau de toit brisé qu'elle soutenait devait résister à une pression de Dieu sait combien de tonnes de neige et de terre.

— Bon ! Je reviens tout de suite !

Il partit en courant.

— Tenez bon, les enfants ! cria Pete dans l'obscurité glacée. On va vous tirer de là bientôt.

L'une des formes indistinctes remua. Se leva. Secouant de la neige.

Remuant de la neige.

Essayant de grimper jusqu'à la lumière !

— Oh, mon Dieu, fais vite, Harry ! FAIS VITE, HARRY !

Des pleurs. Et ces pleurs étaient couverts par le bruit de la neige qui pesait sur la poutre brisée. *La* poutre, celle qui retenait cette masse incroyable de neige. Il la vit projeter une pluie de particules blanches minuscules, qui dansaient comme de la poussière à la lueur lointaine des projecteurs.

Seigneur... Jeannie, Jeannie, il pourrait y avoir un de nos gosses, en bas... peut-être pas encore, avec un salaire de cinquante dollars par jour, mais c'est un gosse, et nous pourrions avoir des gosses, et...

Mais ces pensées se déroulaient à part, elles n'avaient rien à voir avec ses actions. La pelle était tombée. La poutre cédait. S'arc-boutant de façon à placer ses épaules dessous, il tâtonna pour l'agripper de ses mains engourdis. Le poids, l'incroyable, intolérable poids. Il baissa les yeux et vit que ses bottes s'étaient enfoncées jusqu'au-dessus des chevilles dans la neige compacte.

Mais au moins, il entendait toujours les pleurs.

LA PLUS INFIME DES TRACES

— Ça a bien marché, Peg ? cria Mel Torrance tandis qu'elle passait au milieu de l'encombrement des bureaux, des séparations vitrées et des armoires de classement.

Le journal mangeait de l'argent. La plupart des journaux mangeaient de l'argent. Même Mel

n'avait en guise de bureau qu'un cagibi dont la porte devait rester tout le temps ouverte. Il ne la fermait que quand il prenait ses pilules. Pour une raison ou pour une autre, cela paraissait le gêner.

Ridicule. Y avait-il quelqu'un qui ne prenait pas de pilules d'une espèce ou d'une autre de nos jours ? Ce qui me rappelle qu'il faut que j'avale les miennes.

— À peu près, murmura-t-elle.

Elle était allée faire un reportage sur une explosion dans un égout. Quelqu'un avait vidé quelque chose qu'il n'aurait pas dû dans son évier, et cela avait réagi avec autre chose. Ce n'était pas la première fois que cela arrivait. Aujourd'hui, il n'y avait même pas eu de victimes.

— Rod a pu prendre de bonnes photos ?

— Il a dit qu'elles seraient prêtes dans deux heures à peu près.

— Il n'a pas pris un Polaroid ? Merde, c'est vrai, l'indice de pollution est encore en hausse.

Mel soupira. Les jours où on ne pouvait pas se servir d'un Polaroid commençaient à être plus nombreux que ceux où on pouvait. C'était quelque chose dans l'atmosphère qui affectait l'émulsion.

— Bon, deux heures, ça devrait aller... Un message pour vous, à propos. Il est sur votre bureau.

— Plus tard.

Mais la lettre disait qu'il fallait qu'elle contacte la morgue municipale. Elle composa le numéro tout en insérant du papier de l'autre main dans sa machine à écrire. Au bout de cinq faux numéros – une moyenne honorable – le téléphone répondit :

— Stanway.

— Peg Mankiewicz.

— Ah. (La voix de Stanway baissa d'un ton.) Écoutez, nous avons reçu le rapport final du labo sur votre ami Jones.

— Seigneur ! Vous voulez dire qu'ils sont restés dessus pendant tout ce temps ?

Peg entendit sa propre voix hachée. Ils ne pouvaient pas laisser ce corps en paix ? Cela ne leur suffisait pas d'insulter sa mémoire ? « Ce prophète élu par soi-même d'un univers meilleur, qui se révèle être un simple drogué comme tant d'autres. » Ouvrez les guillemets/fermez les guillemets.

— C'est qu'il est nécessaire de procéder à un grand nombre d'opérations pour pouvoir déceler d'aussi infimes traces de drogues, fit Stanway qui n'avait pas compris ce qu'elle avait voulu dire. La chromatographie sur papier. Le partage sur colonne, même parfois.

— Bon. Qu'est-ce qu'ils ont trouvé ?

— Un hallucinogène. Ni le L.S.D., ni la psilocybine, ni aucun des trucs courants, mais quelque chose qui possède une structure moléculaire analogue. Je ne comprends pas très bien le résultat moi-même – je suis un anatomiste, pas un biochimiste. Mais j'ai pensé que vous aimeriez savoir tout de suite.

Aimer ! Non, c'était la dernière chose au monde qu'elle avait envie d'entendre. Mais c'était fait : ils avaient leur preuve.

— Ils avaient une raison particulière de se donner tout ce mal ?

Stanway hésita. Il répondit enfin :

— Ce sont les flics qui ont insisté.

— Les ignobles salauds ! Ils n'ont pas trouvé de drogue dans sa voiture !

Pas exactement la sienne. Une voiture de location. Les trainites faisaient ce qu'ils pouvaient pour ne pas contribuer à la pollution, et la communauté de plus de soixante personnes du wat de Denver possédait en tout et pour tout un seul véhicule, une jeep, sans compter bien sûr les vélos.

En outre, ils ne touchaient jamais à la drogue, pas même au hasch. Ils toléraient seulement le vin et la bière.

Elle ouvrit le tiroir de son bureau où elle rangeait le dossier qu'elle avait constitué sur la mort de Décimus, et relut la liste des objets qui avaient été trouvés dans sa voiture : plus ou moins ce à quoi on

pouvait s'attendre. Un sac de voyage avec des vêtements de rechange, un rasoir, une brosse à dents et ainsi de suite, un dossier contenant des papiers sur les produits chimiques dans l'alimentation, un autre concernant l'affaire de famille qui l'avait amené à L.A. pour voir sa sœur Félice, et une espèce de panier de pique-nique. Il était naturel aussi qu'il ait pensé à amener sa propre nourriture, produite biologiquement par la communauté où il vivait.

Stanway toussa dans l'appareil. Cela débuta comme une toux polie destinée à attirer l'attention, mais en quelques secondes cela dégénéra en une véritable quinte ponctuée de « Pardonnez-moi ! » Quand il retrouva sa voix, il demanda :

— Y a-t-il autre chose ?

— Non. (Distraite.) Merci beaucoup de m'avoir prévenue.

Après avoir raccroché, elle resta plusieurs minutes à fixer le néant. La colère brûlait en elle comme une flamme sinistre. Elle avait la certitude – absolument inébranlable – que Décimus avait été empoisonné.

Mais comment ? Par qui ? Ils avaient refait son itinéraire, et découvert deux ou trois chauffeurs de poids lourds qui l'avaient remarqué endormi dans le parc devant un restaurant où ils s'étaient arrêtés pour manger, puis qui l'avaient retrouvé, quand ils étaient sortis, éveillé, en train de se raser dans les toilettes. Il y avait aussi une station d'essence où il avait fait le plein, et c'était tout. Personne d'autre ne semblait l'avoir rencontré ni lui avoir parlé sur la route.

Sa sœur, naturellement, n'avait pu donner aucun renseignement utile. Elle avait refusé de répondre aux questions immédiatement après sa mort, arguant non sans raison que ne l'ayant pas vu depuis des années, elle ne pouvait guère parler de lui. En conséquence de quoi il restait une demi-colonne à la mise en page de leur numéro du 23 décembre, que Peg avait remplie avec quelques considérations de circonstance sur Décimus. Mel avait approuvé avec un peu de réticence et quelques changements mineurs, et Félice avait lu l'article et téléphoné pour la remercier. Mais elles ne s'étaient jamais rencontrées, et il était clair d'après la façon dont elle parlait qu'elle ne partageait pas les vues de son frère.

Ce repas. L'avait-on analysé ? Non, bien sûr que non. Et ce qui en restait avait dû aller aux ordures...

Soudain, une décision. Elle décrocha de nouveau le téléphone et, par miracle cette fois-ci, obtint du premier coup Angel City. Elle demanda à parler à Félice.

— Je regrette, mais elle est en ce moment en conférence. Voulez-vous lui laisser un message ?

Peg hésita :

— Oui, bien sûr ! Dites-lui que Peg Mankiewicz a appelé. Dites-lui que son frère a été empoisonné.

— Excusez-moi. Je ne comprends pas tout à fait...

La secrétaire éternua, en s'excusant aussitôt.

— Oh, zut, fit Peg, accablée. Ça ne fait rien.

Son regard était embué. Des larmes ? Non. Son front commençait à l'élancer. Merde et merde ! Encore un de ces maudits accès de sinusite !

Elle se dépêcha d'aller jusqu'au distributeur d'eau pour avaler sa pilule en retard.

ET ÇA CONTINUE

... avec le Dr Isaiah Williams, dont le corps a été retrouvé dans un ravin des environs de San Pablo. Le déroulement de l'enquête a été freiné par ce qu'un porte-parole de l'armée a qualifié

d'attitude obstinée des habitants de la région. « Ils ne veulent pas reconnaître qu'ils savent distinguer leur main gauche de la droite », a-t-il affirmé. En politique intérieure le sénateur Richard Howell (Rép., Colorado) a lancé aujourd'hui une violente attaque contre, je cite, ces drogués de la chlorophylle, fin de citation, qui selon lui paralysent l'industrie américaine, déjà chancelante sous le poids du chômage et de la récession, en insistant pour que nos entreprises appliquent des règlements ignorés par la concurrence étrangère. Dans le sud de l'Italie des émeutes continuent à se développer dans un grand nombre de villes dont l'économie était précédemment fondée sur la pêche. Pendant ce temps, les tempêtes de poussière en Camargue...

BULLDOZER

— Salut, Fred !

— Salut !

Austin Train, alias Fred Smith, grimpait l'escalier. Il y avait un vacarme incroyable : gosses qui hurlaient, bruits de télé et de radio, musique, quelqu'un qui s'entraînait à la batterie, et à l'étage au-dessus les Blore qui se disputaient encore. Leur appartement ressemblait à un site bombardé. Ou bien il y aurait un meurtre un de ces jours, ou bien le vainqueur éventuel hériterait d'un simple tas de ruines.

Ce qui était plein d'enseignements pour l'époque actuelle. Mais qu'importe. Il était fourbu. La blessure qu'il s'était fait à la jambe deux jours auparavant commençait à l'élancer. Il se demandait si elle n'était pas infectée.

S'arrêtant pour tourner la clé dans sa serrure, il remarqua qu'il y avait une nouvelle inscription sur le palier. Le slogan trainite : VOUS ME FAITES MOURIR.

Au rouge à lèvres violet. Très à la mode.

Il jeta un regard autour de lui, sans être réellement inquiet à l'idée que quelqu'un avait pu s'introduire chez lui pendant son absence et le cambrioler. À part l'inconvénient d'avoir tout à racheter. Ce qu'il y avait ici appartenait à Fred Smith, et non à Austin Train. Le réfrigérateur et le placard étaient pleins de provisions à bon marché (si on pouvait appeler cela bon marché) : boîtes de conserve, produits congelés, déshydratés, irradiés, précuits et même prédigérés. Les murs étaient écaillés et avaient besoin d'être repeints. Les fenêtres pouvaient passer dans l'ensemble, mais un carreau était remplacé par du carton. Il y avait des puces que l'hygiène n'avait pas réussi à exterminer, des rats qui grattaient à l'intérieur des cloisons, des souris qui laissaient partout des excréments comme un défi, et des cafards qui prospéraient au milieu des insecticides, même ceux qui étaient interdits par la loi. Il se refusait pour sa part à s'y attaquer – c'eût été pousser un peu loin son rôle de Fred Smith – mais tout le monde dans l'immeuble savait où s'adresser pour avoir du D.D.T., de la dieldrine ou n'importe quoi d'autre, et rien n'avait été efficace.

Il ne faisait d'ailleurs pas vraiment attention à ce qui l'entourait. Il était possible de vivre de cette façon, et il était en train de le prouver. Cela signifiait quelque chose pour lui de se trouver ici. Cela impliquait...

Un espoir ? Peut-être. Imaginez que ce grand hérétique qu'était saint François d'Assise ait été placé (comme lui, Austin Train, l'avait été) devant vingt-huit millions de spectateurs au cours d'un show de Petronella Page et qu'on lui ait demandé d'exposer les raisons pour lesquelles il se comportait comme il le faisait. On nous dit que « ce sont les humbles qui hériteront de la terre ». Il s'ensuit que les humbles sont les élus de Dieu. Je m'efforcerai d'être humble, non pas pour hériter de

la terre – vous pouvez la garder, après la façon dont vous l’avez dégueulassée elle ne m’intéresse plus – mais parce que j’aimerais être l’élu de Dieu. C.Q.F.D.

De plus, j’aime mieux les animaux que vous autres salauds.

De tous les vices dont les êtres humains sont capables, c’est l’hypocrisie qu’Austin Train détestait le plus. Il ne s’en était rendu compte que trois ou quatre ans auparavant, après une période de notoriété qui avait suivi la publication de son *Guide de l’an 3000*. Jusqu’alors, il avait connu un succès modéré. Quelques-uns de ses livres avaient été réédités en collections de poche et avaient attiré l’attention d’un public de plus en plus sensibilisé par ces questions, mais cela n’avait pas été tellement loin. Et soudain, du jour au lendemain, c’est le cas de le dire, il était devenu une célébrité, sans cesse sollicité par la télévision, les journaux à grande diffusion, appelé par le gouvernement pour siéger dans des commissions, etc. Et tout d’un coup, cela avait été l’arrêt total.

Il avait six cent mille dollars à la banque, et vivait dans un immeuble de taudis au cœur d’une cité mourante.

Là-bas – il y pensait comme à un autre monde – le mensonge et l’hypocrisie étaient une règle de vie. Finançant les émissions où il avait joué les Cassandre : une firme de matières plastiques, déversant quotidiennement deux millions de litres d’eau chaude et polluée dans une rivière qui desservait onze villes avant de se jeter dans l’océan. Imprimant les articles qu’il écrivait : une entreprise dans la consommation en papier absorbait l’équivalent d’une forêt chaque mois. À la tête du pays qui l’exhibait en tant qu’exemple des bienfaits de la liberté d’expression : une bande de fous qui avaient créé un désert et l’avaient ensuite baptisé : paix.

Tout cela l’avait écœuré.

Littéralement.

Il était resté deux mois à l’hôpital, frissonnant continuellement, crachant à la figure des gens qui venaient lui souhaiter une bonne santé, déchirant les télégrammes d’inconnus qui exprimaient leurs vœux de prompt guérison, jetant sa nourriture par terre parce qu’il craignait qu’elle soit empoisonnée, attrapant les infirmières par le cou et leur faisant de longs discours sur les malformations du fœtus en faisceau, l’anhydride sulfureux, les alkyles de plomb ou le D.D.E. Non qu’elles entendissent beaucoup de ce qu’il leur disait : leurs hurlements couvraient sa voix.

Quand ils le laissèrent partir, bourré de tranquillisants, il alla vivre avec des gens qui n’avaient pas par profession l’habitude d’oublier de dire à leur main gauche ce que faisait la droite. Il s’établit dans les quartiers les plus mal famés de la ville où il était né. Il avait envisagé plusieurs possibilités : Barcelone, près de l’égout à ciel ouvert de la mer Méditerranée ; les sentines de Rome, presque perpétuellement sous le coup de la loi martiale ; Osaka, où ils étaient en train de commercialiser des sas destinés à prendre la place de la porte d’entrée. Mais il voulait quand même pouvoir parler à ses voisins, aussi il choisit sa ville natale. « Je suis un homme », avait-il déclaré de nombreuses fois à l’époque de sa célébrité, « je suis aussi coupable que vous et vous êtes aussi coupables que moi. Nous pouvons nous repentir ensemble, ou nous pouvons mourir ensemble. La décision doit être collective. »

Il ne s’était pas attendu à laisser derrière lui, dans ce monde qu’il abandonnait, un si surprenant héritage : les trainites, qui ne possédaient aucune organisation de fait, pas même un journal, et qui de temps à autre se manifestaient – on pourrait presque dire sous l’effet d’une impulsion télépathique, d’un soulèvement de l’inconscient collectif – pour marquer du sceau de l’infamie quelque entreprise ou société qui mettait l’humanité en danger. De toute évidence, ce n’était pas lui qui les avait créés. Ils devaient être déjà là à attendre. Principalement, c’étaient les anciens étudiants radicaux, ceux qui avaient pris l’habitude de dire par principe : « Oui, je suis un *commie* ! » après la catastrophe du Vietnam, où des milliers et des milliers de tonnes d’herbicides, de défoliants, de gaz lacrymogènes et de produits toxiques avaient finalement transformé le sol en désert. Tout d’un coup, en l’espace d’un

seul été, la végétation était morte, les animaux étaient morts, les rivières étaient mortes.

Les gens étaient morts.

Et quand il avait voulu populariser le terme écologique de « commensaliste » un peu plus tard, la référence avait été rapidement transférée. Mais elle n'avait pas tenu. La presse et la télévision avaient inventé les « trainites », et maintenant l'appellation était universelle.

Il était à moitié flatté par ce que cela impliquait pour lui, mais aussi à moitié effrayé pour des raisons complexes dont il avait donné un exemple à Peg. Il lui arrivait de rêver qu'il rencontrait les hommes qui avaient abandonné leur nom pour le sien, et il se réveillait alors en transpirant et en gémissant parce que cela lui donnait la vision de millions et de millions de gens identiques, impossibles à distinguer les uns des autres.

Il était là de toute façon, au dernier étage d'un immeuble sinistré de Los Angeles, primitivement occupé par des bureaux mais reconverti il y avait cinq ans à l'usage d'habitation, et jamais réparé ni repeint depuis. Les gens qui l'entouraient, cependant, ne mentaient pas, sinon pour protéger leur ego, et il jugeait cela tolérable. Ce qu'il abhorrait, c'était des actions qu'il n'appelait plus crimes, mais péchés. Jusqu'à la troisième et la quatrième génération, General Motors, tu as accablé tes enfants de ton avidité. Jusqu'à la vingtième, A.E.C., tu leur as tordu les membres et fermé les yeux. Jusqu'à la dernière aube de l'homme tu nous as maudits, ô mon Père. Notre Père. Notre Père qui êtes à Washington, donnez-nous en ce jour notre propionate de calcium, monoglycéride de diacétate de sodium, bromate de potassium, phosphate de calcium, chloramine T monobasique, sulfate de potassium et d'aluminium, benzoate de sodium, hydroxyanisole butylé, citrate de mono-isopropyle, axérophthol et calciférol. Ajoutez-y aussi un peu de farine et de sel.

Amen.

Quelque chose lui avait infecté la racine des cheveux et les sourcils, et faisait s'écailler sa peau en petites plaques darteuses qui laissaient la chair à vif. Il se frictionna avec une lotion que Mrs Blore lui avait recommandée. Son mari et elle souffraient de la même affection, ainsi que les enfants du rez-de-chaussée. L'effet de la lotion était indéniable : son cuir chevelu était loin de l'irriter autant que la semaine dernière.

Il prit ensuite son repas machinalement. Du carburant plutôt que de la nourriture. Un goût de coton hydrophile ou de carton, l'équivalent humain des engrais qu'ils continuaient à déverser dans une terre qui chaque jour devenait un peu plus aride, sèche, stérile. Comme son cuir chevelu. Il était sur quelque chose qu'il sentait important. Il avait abandonné la lecture, même de ses livres favoris : la *Bible*, la *Bhagavad-Gita*, les *Préceptes de Patanjali*, le *Yi-King*, le *Popol Vuh*, le *Livre des Morts*...

Si je n'en sais pas assez maintenant, je n'en saurai jamais assez. Je ne pourrais plus le supporter.

Tout en mangeant, il réfléchissait. En travaillant pendant la journée il avait beaucoup réfléchi. Il avait trouvé un emploi au service de la voirie, et les ordures étaient pleines d'enseignements : morale de poubelles, livres de caniveaux. Les camarades de l'équipe où il travaillait le trouvaient un peu bizarre, un peu dérangé de la tête même. Possible. Ce qui le dérangeait, cependant, lui paraissait... plein de sens. Soudain, au cours de ces dernières semaines, une conviction s'était imposée à lui : Je représente quelque chose. Je compte. J'ai une intuition. Je pense quelque chose que personne d'autre ne pense. Je crois avec l'assurance de la Foi. Je dois, je *dois* réussir à convaincre les autres.

Quand le moment sera venu.

La nuit, quand il s'étendait pour dormir, il avait le sentiment que son cerveau vibrait en harmonie avec le cœur de la planète.

— Trouvez-moi une perruque, vite !

Alarmé par ce cri, Terry Fenton leva la tête de l'inventaire qu'il était en train de faire : peintures, poudres, laques, teintures – uniquement de premier choix, naturellement, des produits péruviens et mexicains à base de plantes, de cires végétales et de pigments de fleurs. Pas une trace de quoi que ce soit de synthétique. Rien que ce qu'il y a de mieux pour Terry Fenton. Il était au sommet de sa profession, responsable du maquillage pour l'ensemble du vaste studio A.B.S., infiniment mieux nippé et soigné de sa personne que la plupart des vedettes qui chaque soir déversaient leur bouillie publicitaire sur les masses audiovisuelles.

— Petronella ! Mon Dieu, qu'avez-vous fait à vos cheveux ?

Quarante ans, mais resplendissante et sans un gramme de cellulite, Petronella Page se laissa tomber essoufflée dans son fauteuil habituel. Elle portait un ensemble pantalon jaune et pourpre, et son visage était si impeccable que Terry comme d'habitude n'aurait que des touches mineures à apporter. Mais ses cheveux étaient parsemés de taches brunâtres irrégulières.

Elle faisait les shows du lundi et du mercredi soir, et sa popularité était telle qu'on s'attendait à ce qu'elle prenne celui du vendredi aussi car le présentateur britannique Adrian Sprague, qui faisait la navette chaque semaine d'un côté à l'autre de l'Atlantique, était au bord d'une dépression nerveuse longtemps attendue, et de plus avait manqué trois shows en l'espace de trois mois en raison d'alertes à la bombe à bord des avions qu'il prenait.

— Le salaud, je lui ferai un procès ! fit-elle entre ses dents serrées tandis que les miroirs sans pitié lui renvoyaient une image d'horreur.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Terry fit claquer ses doigts et son assistant du moment, Marlon, un garçon café au lait qui était en adoration, mais alors véritablement en adoration devant lui, et qui pensait que Petronella – pour une femme, vous comprenez – n'était pas mal non plus, accourut dans la pièce. Suivi, un instant plus tard, de Lola Crown, assistante de Ian Farley le producteur, avec sous le bras une pile de documents concernant l'invité de ce soir. Le show était programmé en direct dans vingt minutes.

— Dieu merci, vous êtes enfin là ! s'écria Lola. Ian était en train de s'arracher les cheveux !

— La ferme, idiot ! rugit Petronella, en envoyant voler les papiers que lui tendait Lola. Je m'en fiche comme de ma première culotte, de l'invité de ce soir, même si c'est le roi d'Angleterre ! Ce qui est sûr, c'est que je n'y vais pas avec cette tête-là !

— Vous n'en aurez pas besoin, ma belle, dit Terry d'un ton apaisant en examinant les mèches décolorées.

Lola, sur le point d'éclater en sanglots, se mit à quatre pattes pour ramasser les documents éparpillés.

— Mais bon Dieu, pourquoi n'êtes-vous pas allée chez Guido comme d'habitude ?

— C'est Guido qui m'a fait ça.

— Hein ?

Terry était horrifié. Il insistait toujours pour que tout le monde aille chez Guido parce que c'était le seul salon de New York où ils garantissaient que leurs shampoings étaient fabriqués avec de l'eau de pluie importée. Ils la faisaient venir spécialement du Chili.

— Nitrate d'argent, soupira Petronella. J'ai téléphoné à Guido pour l'engueuler, et il m'a rappelée une demi-heure plus tard en pleurant presque. Il semble qu'ils aient provoqué des pluies artificielles au Chili aussi. Vous vous rappelez, nous avons eu un spécialiste de la pluie artificielle l'année dernière dans un show. D'après Guido, il y aurait eu une réaction avec la lotion de mise en

plis.

Marlon apporta une série de perruques. Terry en saisit une, ainsi qu'un peigne, une brosse et une bombe de laque. Il réduisit brutalement à néant tous les efforts de Guido en aplatissant les cheveux de Petronella sur son crâne et en se mettant à recréer le même style de coiffure sur la perruque.

— Ça va prendre longtemps ? demanda Petronella.

— Quelques minutes.

Il s'abstint d'ajouter que tout ce que le meilleur styliste de Guido était capable d'exécuter, il pouvait le reproduire en un dixième du temps seulement. Tout le monde savait qu'il était très habile.

— Dieu merci. Lola, espèce d'idiotte, où sont mes papiers ?

— Tenez ! fit la pauvre fille en reniflant ses larmes.

Petronella feuilleta le dossier.

— Ah, oui. Je me souviens. Jacob Bamberley...

— Il préfère qu'on l'appelle Jack, coupa Lola.

— Je m'en fous, de ce qu'il préfère. C'est moi qui dirige le show. Mon cher Terry, nous avons là celui qui a envoyé toute cette merde empoisonnée en Afrique. Vous savez ce que je vais lui faire ? Je vais lui faire manger une soupière de sa saloperie juste au début du show, et tout le monde verra à la fin l'effet que ça a eu sur lui. (Tournant un feuillet, elle ajouta rêveusement :) Et faites-moi confiance pour l'appeler Jacob.

C'était une opération montée par le Secours Mondial au profit du Secours Mondial. Quand il était devenu clair que les accusations de Kaika n'étaient rien de moins que de la propagande, ç'avait été la panique partout. Inutile de souligner que le Secours Mondial était la plus importante organisation d'assistance de la planète, et donc invariablement la première sur les lieux du désastre. Simplement parce qu'elle avait son siège en Amérique, elle portait la marque infamante du Vietnam. Il ne faisait aucun doute qu'une commission d'enquête des Nations Unies allait être constituée bientôt.

En conséquence, le Département d'État avait fait savoir qu'à moins que l'organisation ne présente rapidement une défense solide, elle allait être jetée en pâture aux lions. Des troubles inestimables avaient déjà été causés par des militants noirs instantanément prêts à croire au génocide chimique.

Les dispositions élémentaires avaient naturellement été prises. Des échantillons de Nutripon qui n'avaient pas encore été expédiés avaient été analysés, et trouvés sans reproche. Les soupçons se tournaient maintenant vers les levures et les champignons des bacs hydroponiques. Un élément indésirable, analogue par exemple à l'ergot de seigle, aurait-il pu contaminer une certaine quantité du produit avec une substance psychédélique naturelle ? Les choses eussent été grandement facilitées, bien sûr, s'ils avaient pu avoir un échantillon renvoyé de Noshri pour l'analyser. Mais il semblait que tout avait été consommé ou brûlé au cours des émeutes. Il faudrait donc un peu de temps.

À la recherche d'une occasion de se justifier, les dirigeants du Secours Mondial s'étaient avisés que Jacob Bamberley était attendu à New York pour sa visite mensuelle au quartier général du trust Bamberley, et avaient vu là une chance inespérée d'offrir un bouc émissaire au public. Ils avaient usé de toute leur influence. Le show de Petronella Page avait une audience d'à peu près trente millions de personnes chaque soir. Parfois, le lundi, les gens restant à la maison après un week-end ruineux, elle approchait les quarante millions. Sans compter le battage que cela faisait ensuite dans les journaux et les magazines. Ils voulaient que cela éclate au grand jour en ce moment, le plus tôt possible. « Trois fois armé celui dont la cause est juste, mais quatre fois celui qui frappe le premier coup. »

En outre, si la guerre est l'enfer, la paix aussi.

Il était donc là, sous les spots éclatants du studio, flanqué d'un côté par Gerry Thorne, du Secours Mondial, petit, tendu, la joue gauche animée d'un tic, et de l'autre par Moïse Greenbriar, trésorier en

chef du trust Bamberley, corpulent et affable, qui pouvait répondre à n'importe quelle question sur le financement des usines hydroponiques.

Terry et sa perruque avaient fait des miracles. Mais Petronella était toujours d'une humeur massacrant lorsqu'elle vint s'asseoir à sa place. Elle reprit un peu d'ardeur en voyant défiler les premières séquences publicitaires, parce que le show était patronné par des annonceurs merveilleux, et que dans la mesure où elle était fière de quelque chose, elle était fière d'eux : Les Magasins Biologiques Puritain, les Automobiles Hailey – ou plutôt la firme qui les importait de Grande-Bretagne, où elles coûtaient trop cher pour être répandues – et les masques à gaz Johnson & Johnson. Mais même ainsi, le sourire qu'elle fit aux téléspectateurs au début de l'émission était forcé.

— Salut, vous tous !

Et, conscients de leur statut d'échantillon représentatif de l'espèce humaine, les spectateurs présents dans la salle firent écho à son salut.

— Ce soir nous vous présentons des gens qui font véritablement l'actualité et qui, nous pouvons le prédire sans crainte, la feront encore plus demain. Pas seulement ici, mais dans le monde entier. Par exemple en Afrique.

Ah, parfait. Heureusement que Ian Farley n'avait pas besoin qu'on lui dise les choses deux fois. Telles qu'elles étaient braquées, les caméras cadraient Mr Bamberley, ignorant les deux hommes à sa gauche et à sa droite, et se rapprochaient comme les canons des fusils d'un peloton d'exécution.

— Nous avons tous été frappés et horrifiés par la crise de folie collective qui s'est abattue sur Noshri juste avant Noël. Au moment même où nous pensions que cette horrible guerre arrivait à son terme, nous avons été les témoins d'images et de récits où des populations tout entières semblaient frappées de rage meurtrière. Nous avons même entendu des accusations de... (un ton plus bas) cannibalisme chez les survivants affamés.

» Or, il a été dit que des substances toxiques contenues dans les vivres de secours auraient pu être à l'origine de ce genre de folie collective. Particulièrement un contingent de Nutripon en provenance de la fabrique hydroponique Bamberley près de Denver, dans le Colorado...

Je t'adore, Ian chéri !

Farley avait laissé une caméra louchant pratiquement sur le nez de Bamberley pendant toute l'introduction. Naturellement, ce n'était pas ce qui apparaissait continuellement sur le moniteur. Il y avait des séquences de Petronella et de la salle. Mais Bamberley n'était pas censé le savoir. Il était visiblement terrorisé à l'idée de tourner la tête vers le moniteur au cas où il s'apercevrait sur l'écran.

Ian chéri, tu n'as pas besoin qu'on te fasse un dessin, n'est-ce pas ?

— Jacob ! Ça ne vous fait rien si je vous appelle Jacob ?

Avec son sourire le plus éblouissant.

— Euh... tout le monde m'appelle généralement...

— J'en suis convaincue. Un homme qui a votre réputation ne peut entretenir que d'excellents rapports avec tout le monde. (La voix sirupeuse, à peine une légère fraction trop loin sur la voie du sentimentalisme.) Mais pourriez-vous nous dire, mon cher Jacob, ce Nutripon qui est en cause... en quoi consiste-t-il exactement ?

— Eh bien, il s'agit de manioc, traité d'une manière qui rappelle un peu la fabrication du fromage...

— Du manioc. Je vois. (Le temps de transformer son beau sourire en un léger froncement de sourcils.) Je dois dire que je ne suis pas une experte... (bien que sa documentation ait été précise, comme toujours, et qu'elle l'ait assimilée sans mal...) mais je crois me rappeler que le manioc est une plante dangereuse à manipuler. Une maladie des yeux, je crois...

— Vous devez faire allusion à l'amblyopie du manioc, qui est...

— Une affection de l'œil ?

Elle remarqua, mais les spectateurs ne purent en faire autant parce que la caméra n'était pas braquée dans cette direction, que Gerry Thorne avait porté automatiquement la main à un de ses yeux à cette mention. Exact. Il avait eu une conjonctivite récemment. Et maintenant il sortait de sa poche une paire de verres fumés pour se protéger de la lumière des spots. Splendide. Il avait une mine sinistre avec elles. Réagissant admirablement, Ian recula sa caméra.

— C'est exact, mais, voyez-vous, le Nutripon est enrichi...

— Une petite seconde ! (Le mot était sur le téléguide, mais elle n'avait pas eu besoin du rappel. Il était trop riche en possibilités.) Je n'avais pas tout à fait terminé. Est-ce qu'il n'y a pas du cyanure dans le manioc ?

— Dans l'écorce brute, oui, mais pas après traitement !

Bamberley transpirait. Petronella attendait le moment où il commencerait à se tortiller dans son fauteuil. Ses compagnons avaient déjà atteint ce stade.

— Vous prétendez que votre traitement le rend inoffensif ?

— Absolument !

— Les détails de ce traitement sont-ils un secret de fabrication, ou n'importe qui peut-il en prendre connaissance ?

— Seigneur Dieu ! Il n'y a rien de secret, non ! Mais si vous désirez des explications techniques, je crois qu'il vaudrait mieux vous...

— Oui, nous savons que vous n'êtes pas un expert en cultures hydroponiques. Car c'est bien hydroponiquement que vous cultivez ce produit ?

— Tout à fait exact.

— Cela signifie que vous le faites pousser artificiellement, dans du sable ou dans un matériau inerte, sous température contrôlée et avec l'aide d'une solution chimique nutritive. C'est bien cela qu'on appelle « l'hydroponique », n'est-ce pas ?

Pique après pique dirigée vers les oreilles des téléspectateurs, encore vibrantes de la séquence de Puritain proclamant les bienfaits des produits naturels, cultivés en plein air dans un sol naturel.

— Euh... oui, c'est à peu près cela.

Bamberley commençait à être de plus en plus confus. À côté de lui, Greenbriar, son corpulent collaborateur, lui faisait des appels de sourcils : *Laissez-moi venir à votre secours, je sais ce qu'il faut dire !*

Oh, non, mon gros. Oh, que non ! Nous ne sommes pas ici pour aider le Secours Mondial à se disculper devant tous ces Noirs qui commencent déjà à penser que ton entreprise de Blancs a voulu pratiquer le génocide sur leurs cousins africains. Ni pour t'aider à te défiler devant les actionnaires du trust Bamberley qui trouvent bizarre de voir ce qui aurait pu constituer un beau paquet de dividendes dans leur poche distribué pour rien à une bande d'ingrats de l'autre côté de l'océan. Non, mon vieux ! Ce n'est pas pour cela du tout que nous sommes ici !

Tu veux savoir pourquoi ? Alors, tiens-toi bien.

Elle sourit de nouveau, de son air le plus doux.

— Je suppose que vous avez des raisons de cultiver le manioc de cette manière. Cela serait-il en rapport avec l'élimination ou la réduction du taux de cyanure qu'il contient ?

— Non, non ! La raison primordiale est qu'il nous faut quelque chose qui soit bien accepté dans les régions où la famine risque de sévir le plus, et le manioc représente...

— Oui, vous exportez toute votre fabrication, n'est-ce pas ? intervint Petronella Page avec toute la précision d'un chirurgien maniant le scalpel.

L'inspiration qu'il venait de prendre avant de se lancer dans la partie suivante de son exposé préparé allait devoir être utilisée à des fins différentes.

— Euh... oui, tout ce que nous fabriquons est affecté à des programmes d'assistance.

— Et votre société ne réalise aucun bénéfice là-dessus ? s'étonna Petronella, qui connaissait la réponse officielle. Tout le monde sait que vous êtes l'un des hommes les plus riches du monde ; d'après son dernier bilan annuel, le trust Bamberley dispose d'actifs valant plus d'un demi-milliard de dollars. Ne faites-vous vraiment aucun bénéfice sur vos contrats d'assistance ?

— Absolument pas. Nous visons tout au plus à couvrir nos frais. Nous ne tirons *aucun* profit du fonctionnement de la fabrique hydroponique.

— Pour quelle raison ?

La phrase resta en suspens, vibrant comme un poignard qui se serait fiché en plein milieu des airs. Mr Bamberley cilla.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai demandé : pour quelle raison ? Toutes vos autres affaires doivent produire des bénéfices, ou bien vous vous en séparez. Au cours de l'année précédente, par exemple, vous vous êtes débarrassé d'une chaîne de supermarchés dans le Tennessee qui n'avait pas fait de bénéfices depuis deux ans, et de toutes vos participations à des compagnies aériennes. Alors ?

— Euh... eh bien...

Bamberley fit exactement ce qu'elle avait espéré qu'il ferait et que Thorne et Greenbriar avaient désespérément prié pour qu'il ne fasse pas : il sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front. Il faisait très chaud sous les spots – c'était délibéré.

— Je considère cela comme... une institution charitable, voyez-vous... une façon pratique de venir en aide à autrui grâce à... euh... ma bonne fortune.

— Je suppose que ce n'est pas l'unique expression de vos instincts charitables, murmura Petronella.

— Non, bien sûr que non. Je crois... c'est-à-dire que je suis chrétien, et que tous les chrétiens doivent croire... que nous sommes les enfants du Seigneur, faits à son image, et que nul homme n'est une île... euh...

Terriblement embarrassé, comme tant de ceux qui professent une religion lorsqu'ils sont obligés de l'admettre devant des millions de témoins anonymes. Mais sincères. Oh, sincère à faire mal.

— Oui. On m'a dit que vous vous étiez entouré de jeunes garçons qui étaient devenus orphelins. Huit en tout en ce moment, je crois.

— Vous voulez parler de mes fils adoptifs. C'est exact. C'est une chose, n'est-ce pas, que d'envoyer de l'aide à des pays lointains, et une autre que d'introduire des cas méritants dans votre maison.

Il battait des paupières à chaque mot.

Dans l'aquarium, Ian Farley lui faisait des gestes désespérés : ne pas trop insister sur l'aspect amateur de jeunes garçons. Mais qu'il aille se faire cuire un œuf. Les bien-pensants se couchent tôt, et c'est peut-être la dernière chance de retenir leur attention.

— Nous avons beaucoup parlé d'adoption à ce show récemment... à cause du succès du programme Triple-V, naturellement. Faites-vous partie du Triple-V ?

— Euh... en fait, non, car il y a après tout un grand nombre d'orphelins qui ont besoin d'aide dans notre pays, et même pire, d'enfants abandonnés par leurs parents !

— Oui, le problème est vraiment alarmant, n'est-ce pas ? Nous avons eu comme invitée le mois dernier à ce show une assistante sociale qui soulignait ce point, qu'elle liait à l'existence des bandes de jeunes Noirs qui terrorisent le centre des grandes villes. Elle disait que des milliers d'entre eux avaient souffert autant que les enfants asiatiques que l'on est en train d'adopter. Mais aucun de vos... euh... fils n'a la peau noire, j'imagine ?

Silence de mort. Juste le temps de laisser la plaie s'infecter. Puis reprenant de son ton conciliant :

— Mais c'est sans doute secondaire, Jacob. Votre vie privée vous regarde, et sans doute un protestant blanc a le droit d'avoir une préférence pour de jeunes protestants blancs. (Et vlan ! Voilà Ian qui va faire une crise d'apoplexie !) Mais revenons au centre de notre discussion.

C'était une de ses expressions favorites. Certains invités à la langue bien accrochée réussissaient parfois à glisser le terme plus approprié d'« interrogatoire », mais ce soir elle était dans une forme éclatante et même si Thorne était pâle et tremblant et Greenbriar sur le point d'éclater de fureur, aucun des deux hommes n'avait encore réussi à l'interrompre. Peut-être qu'elle ne ferait pas de procès à Guido, après tout. À quelque chose malheur est bon, comme dit la connerie populaire.

— En somme, on vous accuse d'avoir expédié des vivres empoisonnés à Noshri. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Je puis témoigner devant Dieu que le Nutripon est absolument sain et délicieux !

Mr Bamberley était assis bien droit, et il avançait la mâchoire inférieure comme s'il essayait de ressembler à Winston Churchill.

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire. Mais êtes-vous allé à Noshri pour faire une enquête, ou avez-vous envoyé un de vos collaborateurs ?

Évidemment, il ne l'avait pas fait ; Kaika avait mis à la porte tous les travailleurs volontaires américains, et rompu les relations diplomatiques.

— Euh... (Bamberley tremblait maintenant suffisamment pour que les caméras l'enregistrent.) Cela n'a pas été possible... nos contrôles de qualité sont à toute épreuve, et le produit est vérifié à chaque étape de la fabrication.

— Le contingent en question a donc dû être empoisonné après sa sortie de l'usine ?

— Je n'ai jamais dit qu'il avait été empoisonné !

Trop tard. Il venait d'utiliser le mot. Et l'effet sur Thorne et Greenbriar avait été instantanément visible. Cela n'avait pas dû échapper aux téléspectateurs ; Ian avait fait reculer ses caméras. L'homme était mis au pilori entre ses deux larrons. Tout le monde, mais *tout le monde* connaissait la vie privée de ces deux-là : demeures fastueuses, voitures de luxe, avions personnels...

— Peu importe ! Nous... (Vous saisissez l'emphase, vous autres au nom de qui je parle ?)... nous aimerions tenter maintenant une petite expérience, qui naturellement n'aura aucune rigueur scientifique mais qui pourra peut-être donner certaines indications...

La caméra n° 1 se pointa sur elle, et elle poursuivit d'un air assuré :

— Cet après-midi, nous avons envoyé quelqu'un de notre équipe à l'aéroport international Kennedy, où une certaine quantité de ce manioc amélioré était en cours de chargement sur un avion spécial. Nous en avons acheté un carton. (Pas une *caisse*. Comme si elle parlait de *corn flakes*.) Nous avons payé le prix indiqué sur le manifeste de bord, qui était de quatre-vingt-trois dollars. Oh, que personne ne s'inquiète, nous n'avons causé aucun tort ! Nous avons mis à la place des vivres d'une valeur équivalente, du lait en poudre, des œufs déshydratés et des sacs de farine pour compenser ce que nous avons pris.

» Ensuite, nous avons ramené cela ici et nous avons ouvert un paquet en suivant exactement les instructions qu'il contenait. Le résultat, le voici. Lola ?

S'étant remise de son accès de reniflements d'avant le début du show, Lola s'avança en souriant jusqu'au milieu de la scène avec dans les mains un plateau sur lequel étaient posés un gros bol, légèrement fumant, une cuiller, une fourchette et une petite cruche. Bamberley avait déjà un verre d'eau devant lui.

— Voici un échantillon pris au hasard des vivres que vous expédiez, Jacob. Nous aimerions vous voir en manger.

— Mais... volontiers. Seulement... (Il fit tourner un doigt dans l'encolure de sa chemise. Que

pouvait-il dire ?) J'ai déjà...

— Oui ?

Il allait ajouter : mangé copieusement. Mais comment avouer une chose pareille, alors que le débat portait sur des millions de gens qui étaient en train de mourir de faim ? (Et dans tout le pays, on entendait presque les gens s'exclamer : « Quoi ? Quatre-vingt-trois dollars pour cette bouillie ? ») Il adopta donc un compromis :

— J'ai déjà dîné avant de venir au studio, et je n'aurai peut-être plus beaucoup d'appétit, mais je me ferai un plaisir de prouver que le Nutripon peut être mangé sans danger.

Greenbriar et Thorne avaient l'air horrifié. Le premier particulièrement, qui regrettait d'avoir si bien nourri son employeur. Et s'il allait tomber malade, pas à cause du Nutripon, mais de ce plat d'aubergines à l'huile... ou du homard ! Les fruits de mer présentaient toujours un risque aujourd'hui, même avec l'estampille de la F.D.A. !

— Voilà qui est magnifique, Jacob ! approuva ironiquement Petronella Page. Vous tous, regardez bien ceci et souvenez-vous du spectacle : l'un des hommes les plus riches de ce pays en train de déguster la nourriture que nous envoyons aux populations affamées de l'autre côté de l'océan. Un peu plus tard, à la fin du show, nous ferons revenir Jacob et nous lui demanderons ce qu'il a pensé de ce petit repas improvisé.

Sous la table, hors de la vue de la caméra, elle ne put résister à la tentation de se frotter les mains.

Mais...

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » Elle parla tout doucement dans le micro incorporé à l'accoudoir de droite de son fauteuil qui ressemblait à un trône, et qui était réservé aux urgences. Ian faisait des signaux frénétiques de l'autre côté de la paroi de verre de l'aquarium, et soudain sa voix résonna dans le haut-parleur situé sous la régie.

« Mesdames et Messieurs, nous sommes obligés d'interrompre le show. Veuillez vous diriger calmement vers les issues de secours. Nous avons reçu un coup de téléphone indiquant qu'une bombe était cachée dans ce bâtiment. Nous sommes sûrs qu'il s'agit d'une plaisanterie, mais... »

On entendit des hurlements.

La panique.

Comme des animaux en folie, ils se ruaient vers les issues. Une porte sortit de ses gonds et en tombant blessa une fille au visage. Les autres la tirèrent de l'allée, elle tomba et ils marchèrent sur elle, la piétinèrent, lui brisèrent les côtes et le nez, écrasèrent sa main gauche qu'ils réduisirent à l'état d'une bouillie bleuâtre.

Mais ils purent sortir, et c'était tout ce qui les intéressait.

— La bombe était pour vous, Mr Bamberley, lui dit Ian Farley tandis qu'avec Petronella et d'autres employés du studio ils gagnaient la rue par une issue de secours.

— Hein ?

Il était plus blanc que son Nutripon : farineux comme de la pâte molle.

— Oui. Celui qui a appelé a dit qu'il était noir et qu'il voulait venger ses cousins d'Afrique que vous avez empoisonnés.

FÉVRIER

APOLOGIE DU BIOCIDES

Lors ad veüz un pescador :	e cassaire proz,
Li ad fait moult accuilh :	coum mestre dous pais.
Adret pur ensuquar :	ensembl'od rey
Por aler en jebier s'est départis :	cerf e teissoun
De peou ou plumo :	ben vuleit s'escapar
Sauf que sa flèche sotil :	li arresteient en lur course
Touteis que vieient :	li a revessez
E penible do dire :	li amat aquo
Lo fier reinard :	doulour a ressenti,
Pigeoun e grailho :	flèche dins couer,
Fèble oyseaulx :	toumbé mouert.
La Mouert achipe :	la coua dou gabiau
Unt souté dins aiguo :	leus e granouilhous,
Soulament furent veüz :	limaçous e serpentine.
Puis la troupe est venu :	mai ouu casteou doon rey
Aboudant estoent leis vieoures :	quatorge jours unt faite bombaço
Ansinc sunt toumbés leis Saxons :	ansinc sunt massacraz,
Ansinc arribe a les ennemis :	qui unt menacez soun rouyaume...

Chronique du Grand Progrès fait par Notre Seigneur le Roi dans ses Terres d'Orient l'été passé, 938 (texte corrompu, copie tardive par un scribe d'après la Conquête).

DE PIS EN PIS

Hier, Phelan Murphy était resté à l'écart, le cœur gros, pendant que le fonctionnaire du gouvernement discutait du bétail avec le Dr Advowson. Il faisait un froid vif. C'était l'hiver le plus

long et le plus glacé qu'ils aient connu depuis dix ans. Les pâturages étaient dans un état lamentable. Certains étaient encore sous la neige qui était tombée en novembre, et ceux qui étaient libres avaient naturellement été tondus à ras en peu de temps. Pour garder son troupeau en vie, il avait dû acheter des bottes de foin et les éparpiller dans les champs. Cela lui avait coûté cher, car la terre n'était pas dans un état fameux l'été dernier non plus. Certains disaient – *L'indépendant* en avait même fait état – que ce n'était pas sans rapport avec la fumée des usines situées autour de l'aéroport de Shannon.

Mais le type du gouvernement avait dit qu'il ne savait rien.

Aujourd'hui, il était revenu, accompagné de soldats. Le marché ne se tiendrait pas à Balpenny. Ils avaient apporté de grandes pancartes qui disaient LIMISTEAR CORAINTIN et les avaient dressées au bord de la route. D'autres vaches étaient mortes dans la nuit, ventre gonflé, bouche et naseaux saignants, plaques de sang gelé sous la queue. Avant que les enfants puissent partir pour l'école, ils avaient dû tremper leurs bottes de caoutchouc dans des bassines de désinfectant laiteux. Les pneus du car de ramassage scolaire avaient été également aspergés.

Les soldats prirent leurs pelles et leurs pioches et se mirent à creuser le sol gelé. Puis ils déchargèrent des sacs de chaux vive. Les bêtes qui étaient trop faibles pour essayer de bouger se laissaient appliquer le pistolet sur le front : *bam*. Une minute plus tard, *bam*. Et cela continuait.

Bridic avait passé la plus grande partie de la nuit à pleurer, et les enfants – sans savoir pourquoi – avaient fait comme elle.

— Les imbéciles ! ne cessait de répéter le Dr Advowson à mi-voix tout en mordillant sa pipe aux côtés de Phelan. J'ai fait ce que je pouvais pour les arrêter, mais... oh, les triples idiots !

— Il y aura des dédommagements, fit le fonctionnaire du gouvernement en notant sur un long formulaire imprimé le détail des animaux qui venaient d'être tués.

Puis les soldats traînèrent les carcasses jusqu'aux fosses.

LE DÉBAT CONTINU

...est parti ce matin pour le Honduras. Interrogé sur cette décision juste avant le banquet d'anniversaire où il doit prononcer un discours attendu sur l'aide aux pays du tiers monde, Prexy a déclaré, je cite, Ces Tupas doivent comprendre que celui qui mord la main qui le nourrit ne devrait pas s'étonner de recevoir des coups sur le museau. Fin de citation. Des pressions continuent de s'exercer pour qu'une enquête des Nations Unies sur la catastrophe de Noshri soit entreprise. Des trainites et des groupes de militants noirs menacent d'attaquer les avions transportant les vivres incriminés si des mesures ne sont pas prises immédiatement, nous annoncent plusieurs coups de téléphone et lettres anonymes reçus à nos studios récemment. On espère cependant dans les milieux intéressés que la lumière pourra se faire sur cette affaire sans qu'une telle enquête soit indispensable. À Paris, ce matin, le célèbre Pr Louis-Marie Duval, après avoir examiné un groupe de survivants...

FEU À VOLONTÉ

— Non, Peg, ça ne peut pas marcher comme ça, fit Mel Torrance avant d'exploser en une série d'éternuements.

Elle le regarda, une lueur de dépit dans les yeux, sachant que cela se voyait mais incapable de

dissimuler. Il lui tendit le manuscrit de l'article qu'elle avait préparé, et comme elle ne faisait aucun mouvement pour le prendre il le laissa glisser sur le coin du bureau et tomber à terre comme un oiseau fatigué.

— J'en ai assez de votre fichu Jones et de vos obsessions ! Il est mort depuis le mois de décembre, et il a été établi qu'il était drogué au moment de sa mort. Je n'accepterai pas d'accueillir dans mon journal vos élucubrations sur je ne sais quelle sombre histoire d'empoisonnement !

— Mais...

Il se dépêcha de poursuivre :

— Écoutez-moi d'abord. Jones était un trainite, n'est-ce pas ? Et tous ces trainites commencent à nous casser les pieds ! Ils bloquent la circulation, ils empêchent les commerçants de travailler, ils sabotent, ils vont même jusqu'au meurtre...

— Ridicule !

— Cet homme l'automne dernier à San Francisco ?

— Il avait tué une fille ! Une fille sans défense !

Peg était tremblante de la tête aux pieds.

— Il est mort des suites de ses brûlures d'acide, n'est-ce pas ? Vous voulez dire que ces salauds ont le droit de se faire justice eux-mêmes ? Que sont-ils ? Des nervis ? Des miliciens ? Des lyncheurs ?

— Je...

— Oui. Oui ! écuma Torrance. Tous les trainites jusqu'au dernier sont des lyncheurs en puissance ! Je me fiche pas mal de leurs excuses. Je juge d'après les résultats, et tout ce que je vois c'est qu'ils détruisent, saccagent et n'hésitent pas à tuer si besoin est.

— Les assassins, ce sont les gens qui dévastent la planète pour se remplir les poches, pour nous empoisonner, nous ensevelir sous un tas d'ordures !

— Êtes-vous une trainite, Peg ?

Avec un mouvement de recul, elle se passa la main sur le visage :

— Je... je sympathise, dit-elle enfin. Vous comprenez, à Los Angeles on ne peut pas faire autrement. Les plages polluées par les égouts et le pétrole, l'air si empoisonné qu'on ne peut plus sortir sans masque, l'eau qui coule du robinet puant le chlore...

Son front l'élançait encore. Sa sinusite ne la laissait jamais tranquille.

— Bien sûr, il y a du vrai dans tout ça. Voyez chez nous, à Sherman Oaks, nous avons perdu toutes les fleurs de notre jardin l'été dernier... un défoliant apporté par le vent, nous n'avons même pas pu faire du compost avec ce qui restait. C'est vrai que ce n'est pas exactement le paradis. Mais ce n'est pas une raison pour que nous en fassions un enfer. C'est ce que voudraient les trainites. Ils ne nous offrent rien de mieux que ce que nous avons déjà. S'ils avaient quelque chose à nous proposer, j'applaudirais des deux mains, et tout le monde en ferait autant, je crois. Mais ils se contentent de tout foutre en l'air sans rien mettre à la place.

Il éternua de nouveau, proféra un juron et saisit un inhalateur dans un tiroir de son bureau. Peg répondit en secouant la tête d'un air navré :

— Vous ne comprenez pas ce qu'ils essayent de faire. Si vous aviez connu Décimus vous auriez pu...

— Fichez-moi la paix avec votre Décimus, coupa Mel Torrance. C'est votre dernière chance, Peg. Oubliez cette histoire et faites-nous du bon travail comme vous faisiez avant, ou bien changez de métier.

— Je préfère changer de métier.

— Très bien. Parfait. Je vais avertir la comptabilité de vous verser un mois de salaire en guise de préavis. Et maintenant, ramassez-moi ce torchon et allez faire vos valises. Je suis occupé.

Dans le vestibule, une belle fille noire se leva en la voyant sortir.

— Ah, vous devez être Peg Mankiewicz. Je m'appelle Félice Jones... mais qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je viens d'être virée, fit Peg d'un ton amer.

— C'est faux ! hurla Mel de son bureau. J'ai entendu ce que vous avez dit ! C'est vous qui avez démissionné !

SOYEZ NATURELLE

Vous est-il arrivé de lire les petites lignes au dos de votre boîte de maquillage ? Avez-vous essayé de prononcer tous ces mots compliqués ?

Vous est-il arrivé de vous sentir gênée en société – ou en présence de l'homme de vos rêves – simplement parce que vous ne saviez pas ce que tous ces produits chimiques compliqués pouvaient représenter ?

Vous n'aurez jamais aucun mal à prononcer le nom de tout ce que nous mettons dans MAYA PURA.

Essayez tout de suite. Dites : « naturel ». Dites : « pétales de fleurs ». Dites : « essences végétales ».

Vous voyez.

Et ce que vous voyez, d'autres le remarqueront aussi.

POSSESSION

— *Rétro me, Satanas ! rugit le prêtre.*

Hagard, pas rasé, sa soutane maculée de boue et de sang séché. Il brandissait son crucifix devant la jeep qui avançait. Derrière lui, les gens du village étaient massés, terrorisés mais résolus, certains étant armés de vieux fusils et les autres de ce qu'ils avaient pu trouver : haches, machettes, coutelas.

Deux hommes descendirent de chaque côté de la jeep. Le premier s'appelait Irving S. Hannigan ; il venait de Washington pour enquêter sur la mort de Léonard Ross. La mission ne lui plaisait guère. C'était comme de vouloir saisir une poignée de fumée, car tous ceux à qui il parlait et qui étaient susceptibles de pouvoir le renseigner semblaient sans préambule perdre tout contact avec la réalité et se mettaient à dire n'importe quoi sur les anges et la Reine du Paradis.

Le second était le major José Concepción Madariaga de Crizo Garcia, fils cadet de l'un des plus grands propriétaires terriens de la région, élevé depuis le berceau pour exercer une autorité sans réplique sur la populace.

— Place, vieux macaque ! gronda-t-il. En vitesse !

Le prêtre ne recula pas et continua à le fixer de ses yeux injectés de sang. Sentant que quelque chose de particulier était dans l'air, le major jeta un coup d'œil à l'Américain comme pour demander conseil. Ce Hannigan devait être une sorte de policier, ou d'espion, ou d'agent du gouvernement tout au moins, et il avait peut-être le doigté plébéien inaccessible à un aristocrate ou à un officier.

— Ces gens ne ressemblent pas à des guérilleros tupas, murmura Hannigan. Essayez de leur expliquer que nous leur apportons des vivres.

C'était toujours ainsi, se dit le major. Le problème avec les Tupamaros, c'était qu'ils pouvaient

ressembler à n'importe qui : un domestique, un cuisinier, un employé dans un magasin... jusqu'au moment où il vous sautait dessus. Mais il y avait du bon dans l'idée. La racaille faisait toujours grand cas de son estomac.

Il articula d'un ton apaisant :

— Mon père, nous sommes ici pour aider votre peuple. C'est le gouvernement qui nous envoie avec de la nourriture et des médicaments.

— Nous avons déjà eu cette sorte d'aide, tonna le prêtre. (À le voir et à l'entendre, on aurait juré qu'il n'avait pas dormi de tout un mois.) Mais est-ce que vous nous amenez de l'eau bénite du Vatican ?

— Quoi ?

— Est-ce que vous nous amenez des reliques sacrées qui effrayeront les démons ?

Le major secoua la tête, abasourdi.

— Ils sont eux-mêmes des envoyés du démon ! s'écria un personnage massif qui jusque-là s'était tenu en arrière de la foule avec un fusil de chasse à la main. (Il se fraya un chemin jusqu'au premier rang et prit position aux côtés du prêtre.) Le village est rempli de démons malveillants, poursuivit-il. Les hommes, les femmes, et même les enfants sont possédés ! Nous avons vu les esprits marcher à travers les murs, pénétrer dans nos maisons et même dans l'église !

— C'est vrai ! fit le prêtre en agrippant son crucifix.

— Ils sont fous, murmura le major. Ou bien ils font semblant ! Voyons comment ils réagissent à une volée de balles au-dessus de leur tête.

Hannigan fit la grimace :

— S'ils sont fous, cela ne fera aucun bien. S'ils ne le sont pas, nous en apprendrons davantage en jouant leur jeu. Essayez encore.

Soupirant, mais sachant que ce n'était pas lui qui donnait les ordres, le major se tourna de nouveau vers le prêtre qui soudain cracha à ses pieds dans la poussière.

— Nous ne voulons pas avoir affaire à vous, dit-il. Ni à vos maîtres étrangers. Allez trouver l'évêque, s'il n'est pas trop occupé avec ses maîtresses pour vous recevoir. Allez trouver le cardinal, s'il n'est pas trop occupé à se remplir la panse. Dites-lui que le pauvre hameau de San Pablo est infesté de démons. Ramenez-nous ce qui nous servira à les exorciser. Entre-temps, nous savons quel est notre devoir. Nous jeûnerons et nous prierons.

— Oui ! firent en chœur les habitants du village.

— Peut-être, mais pendant que vous jeûnez, coupa Hannigan en un espagnol à peu près correct, vos enfants risquent de mourir de faim, vous ne croyez pas ?

— Mieux vaut mourir de faim et aller au ciel que vivre possédé par les démons de Satan, fit le personnage massif de sa voix rauque. De l'eau bénite de Rome, voilà ce qu'il nous faut ! Allez nous en chercher avec vos avions !

— Vous pourriez bénir la nourriture que nous vous apportons, insista Hannigan. Aspergez-la de l'eau de votre bénitier...

— Nous sommes maudits ! s'écria le prêtre. L'eau bénite n'a aucun effet ! Le jour de l'Antéchrist est arrivé !

Un coup de feu partit. Hannigan et le major se jetèrent dans un réflexe à plat ventre. Par-dessus eux, les soldats de la jeep ouvrirent un feu dévastateur. Le prêtre et sa congrégation tombèrent comme le blé devant la faux.

Après tout, ce devait être des Tupamaros.

RÉSISTANCE

C'était la troisième fois que Philip Mason se trouvait dans la salle d'attente sinistre de la clinique de Market Street où les seules décorations étaient des affiches de prophylaxie. Mais jamais il ne l'avait trouvée si déserte. D'habitude, elle était encombrée de jeunes. Aujourd'hui, un seul autre malade attendait, et au lieu d'avoir moins de vingt ans il devait approcher de la quarantaine, bien habillé, sur le chemin de l'embonpoint, et de manière générale assimilable à la propre catégorie sociale de Philip.

Avant que ce dernier pût se réfugier comme à l'accoutumée derrière un numéro à moitié délabré du *Scientific American* ou du *National Geographic*, l'inconnu avait intercepté son regard avec un sourire. Il avait les cheveux bruns, les yeux marron, les joues bien rasées, et son aspect était de manière générale ordinaire, sauf sur deux points : sa mine prospère inhabituelle, et une petite cicatrice ronde au dos de sa main gauche. Une marque de balle ?

— Bonjour ! fit-il d'un ton détaché que Philip lui envoyait, mais qu'il ne se sentait pas capable d'adopter. Le monde entier faisait pression sur lui. Denise souffrait en permanence de son attitude. L'avalanche de Towerhill avait donné naissance à tant de demandes de dédommagements qu'il n'avait pas osé encore calculer le total. Et...

Ce salaud de Clayford ! Mais c'était une piètre victoire que de savoir que désormais les visites médicales pour les assurances sur la vie lui passeraient sous le nez.

Il se retrancha derrière la couverture d'un magazine qu'il avait déjà lu.

Au bout de quelques moments on appela son numéro et il alla se soumettre au traitement humiliant habituel : massage rectal avec un doigtier, prélèvement sur une lamelle d'une goutte de sécrétion prostatique. Les choses s'étaient améliorées pendant quelques jours, mais ce matin elles avaient de nouveau empiré et Dennie...

Il était maintenant dans le bureau du Dr McNeil. Jeune, naturel, sans préjugés. Philip aimait bien cet homme de quelques années plus jeune que lui qui avait une poupée écossaise représentant un joueur de cornemuse sur le coin de sa table de travail. La première fois qu'il était venu ici, Philip avait été presque incapable de dire un mot. McNeil l'avait calmé en l'espace de quelques minutes, en lui faisant sentir – puisqu'il était dans cette clinique – que la maladie qu'il avait, n'importe qui pouvait l'avoir et qu'il n'y avait pas à en avoir honte, que c'était facile à arranger. Mais bien sûr qu'il ne fallait négliger à aucun prix de se faire soigner.

— Alors, comment ça va ? demanda McNeil en prenant des mains de Philip le dossier qu'il avait amené avec lui et en regardant le dernier rapport d'analyse avant de l'ajouter au dossier n^o 605-193.

Philip le mit au courant.

— Je vois. (Il fronça la lèvre inférieure.) Cela n'a rien de tellement surprenant. La variété de G. que vous avez contractée semble coriace.

Il disait toujours G., jamais gonorrhée.

— Mon Dieu ! Vous voulez dire que je ne suis pas guéri ?

— Pas tout à fait encore, d'après ces analyses. (McNeil referma le dossier avec un bruit sec, enregistrant un nouveau stade dans l'évolution du désastre.) Cependant, il n'y a aucune indication de syphilis, ce qui est important car parfois ces spirochètes nous donnent du fil à retordre. Mais dites donc ! À vous voir on croirait que la fin du monde est arrivée ! (Il se renversa dans son fauteuil en riant :) J'ai bien peur que votre problème ne soit de plus en plus courant. Vous n'êtes pas un adepte de la nourriture biologique, par hasard ?

— Euh... Pas sérieusement, murmura Philip. Mais nous achetons souvent chez Puritain.

Il se demandait ce que cela avait à voir avec les maladies vénériennes.

— Je ne suis pas surpris. Vous auriez peut-être pu vous en tirer à meilleur compte si vous l'aviez été. Voyez-vous, ce qui se passe, c'est que vous attrapez une infection quelconque – je ne parle pas seulement des maladies sociales, mais de n'importe quoi depuis un panaris jusqu'à un mal de gorge – et en même temps vous absorbez des traces d'antibiotiques dans votre régime : le poulet en particulier, mais aussi le porc ou même la viande de bœuf que vous achetez chez votre boucher. Il y en a juste assez pour que s'opère une sélection de lignées résistantes parmi les millions d'organismes de votre corps, et lorsque nous voulons leur faire la guerre ils nous narguent tranquillement. Vous me suivez ?

Philip hocha la tête d'un air distrait. Il pensait surtout à Denise et aux gosses.

— Mais il n'y a vraiment aucune raison de s'inquiéter, poursuivit McNeil en rouvrant le carton qui contenait le dossier. Jusqu'à présent, c'est nous qui menons le jeu, et nous avons deux ou trois tours dans notre sac.

— Ma femme, murmura Philip.

— À en juger par ce que j'ai sous les yeux, cependant, continua McNeil qui n'avait apparemment pas entendu, nous aurions intérêt à faire un examen un peu plus approfondi. Écoutez, pourriez-vous revenir demain ? J'aimerais jeter un coup d'œil à vos cultures. Nous risquons d'être obligés d'avoir recours à des injections, mais nous finirons par avoir raison de ces petites bêtes, croyez-moi.

À ce moment-là, il sembla se souvenir de l'interruption.

— Ah, oui. Votre femme. Elle... euh... ne sait toujours pas ?

— Non, avoua Philip d'un air misérable. J'ai veillé à ce qu'elle prenne la pénicilline, bien sûr, mais je lui ai dit que c'était à cause d'une hépatite que j'avais attrapée. Elle voulait savoir pourquoi je ne donnais pas les mêmes médicaments aux gosses, mais j'ai réussi à éluder ses questions. Cependant, quand Josie – c'est ma fille – s'est sentie malade l'autre soir...

— Vous avez compris que vous ne pourriez pas leur cacher longtemps la vérité, coupa McNeil. Je vous avais bien dit que ce serait... euh... difficile. Écoutez, pourquoi ne pas adopter un compromis ? Je vais envoyer le diagnostic et les analyses à votre médecin personnel, et...

— Clayford, dit Philip misérablement.

— Zut. (McNeil se mordit la lèvre.) J'oubliais. Ce vieux bigot. Il ne touche pas aux maladies vénériennes, comme un prêtre qui refuserait d'assister quelqu'un qui aurait été condamné pour cause de sorcellerie ! (Il fit le geste de frissonner.) Eh bien, dans ce cas... ce n'est pas très éthique, sans doute, mais je ne vois pas le mal qu'il y a à éviter aux gens de se trouver dans une situation embarrassante. Si vous voulez, je vous prendrai avec votre femme parmi ma clientèle particulière. Je ne travaille dans cette clinique qu'à temps partiel, voyez-vous. Question de principe. Un conditionnement, je suppose. J'ai été formé en Grande-Bretagne.

Philip hocha la tête. Il avait noté plusieurs tournures de phrases typiquement anglaises dans la manière de s'exprimer de McNeil, bien qu'il eût un accent parfaitement américain.

— Qu'est-ce qui vous a amené à exercer ici ?

— Pas les inconvénients de leur médecine étatisée, comme la plupart des gens l'imaginent trop facilement, sourit McNeil. C'est un système qui a peut-être des défauts, mais la moitié des médecins américains que je connais – Clayford en particulier – s'offusquent si les gens les dérangent en dehors des heures de bureau. Essayez de refuser une visite à domicile en Angleterre, et vous êtes aussitôt rayé des registres... Non, ma mère est née ici, et quand mon père est mort elle a décidé de se retirer dans sa ville natale. Aussi, dès que j'ai dépassé l'âge de trente-six ans, je suis venu la rejoindre.

Pourquoi ?... Ah oui, bien sûr, la limite d'âge pour la conscription.

McNeil frappa son bureau du plat de sa main et se leva.

— Réfléchissez-y. Je ménagerais votre femme autant qu'il me serait possible, naturellement. Mais je suis obligé d'insister pour que vous évoquiez la chose au grand jour. Au revoir.

— Mauvaise nouvelle, fit une voix derrière Philip tandis qu’il descendait l’escalier. La clinique était au premier étage, au-dessus d’un grand magasin d’articles de sport.

— Comment ?

Philip se retourna. Celui qui avait parlé était son voisin de tout à l’heure dans la salle d’attente.

— J’ai dit : mauvaise nouvelle. J’ai lu ça dans la courbe de votre dos.

— Occupez-vous de vos oignons, lança Philip.

— Bien dit. J’ai plutôt le moral à zéro moi aussi. Venez prendre un verre avec moi.

— Allez au diable.

— J’y suis, fit l’inconnu soudain sérieux. Pas vous ? Merde, j’ai trente-sept ans et c’est la première fois que je me fais plomber. Je pensais que c’était quelque chose de bénin aujourd’hui, comme un rhume de cerveau. (À l’entendre parler, il en avait un ; ses *m* ressemblaient plutôt à des *b*, comme s’il avait le nez bouché.) L’emmerdement, c’est que ces sales bêtes sont devenues résistantes. Ça fait quatre mois que ça traîne.

— Quatre mois !

Philip était sidéré. Il envisageait l’effet d’un tel état de choses sur lui-même.

— Maintenant, ils me donnent six millions d’unités par jour d’un nouveau médicament-miracle. Dans le cul. Ça fait mal, mais au moins ça fait de l’effet. Vous ne voulez pas prendre un verre ?

Philip hésitait.

— Je m’appelle Alan Prosser, fit l’étranger. Des Entreprises Prosser. Plomberie sanitaire, vide-ordures, tout-à-l’égout.

— Oui. (Philip le regarda en plissant les yeux.) Vous êtes venu faire une installation chez nous il y a quelque temps. Je m’en souviens maintenant. Mais je ne vous ai jamais vu. (Il fronça les sourcils.) Un nommé...

— Bud Burkhardt ?

— C’est ça ! Votre associé ?

— Ex-associé. (Avec une grimace.) Le salaud m’a laissé tomber. Il est allé à Towerhill, pour prendre la gérance de la nouvelle succursale de Puritain... Mais vous avez bien dit “chez nous” ?

— Oui.

— Alors, c’est que vous êtes marié. Hum ! Peut-être que je ne devrais pas parler de mes ennuis !

— Vous pas ?

— Je l’ai été.

Le visage de Prosser devint soudain ridé et accablé, comme si dix ans venaient de s’écouler entre deux mots. Il leva le bras gauche pour montrer la paume de sa main. Il y avait une marque ronde analogue à celle que Philip avait remarquée de l’autre côté.

— Qu’est-il arrivé ? demanda ce dernier en hésitant.

— Une balle. La même qui a tué ma femme. Nous étions tombés par hasard dans une manifestation trainite, et un Garde national à la gâchette trop facile... Oh, merde, tout ça c’est de l’histoire ancienne. Heureusement, Belle n’avait jamais pu avoir d’enfants. Et ce verre ?

— Bon. Un seul, alors. Il paraît que ce n’est pas bon pour... euh... notre état.

— C’est de la connerie. Un petit verre, ça remonte le moral.

LES AUXILIAIRES INDISPENSABLES

MELLIFÈRES DU MEXIQUE qualité surchoix \$ 165 le gallon !

ABEILLES EUROPÉENNES produit de premier choix. Seulement \$ 220 le gallon !

VERS DE TERRE IRLANDAIS \$ 67,50 le litre ! *GARANTIS* vivants à la livraison !

Association Vie et Jardins, San Clemente, Calif. (Agréée par le Conseil agricole de l'État de Californie.)

SANS RAISON

Après la terrible crise de folie collective qui s'était abattue sur Noshri à l'époque de Noël, Lucy Ramage avait réussi à demeurer quelque temps parmi les membres des équipes originales du Secours Mondial et des Nations Unies qui n'avaient pas encore été expulsés. C'était comme si tout le travail des quatre mois précédents avait été effacé d'un seul coup d'éponge. En fait, la situation était pire qu'avant. Lorsqu'elle était arrivée ici, les gens venaient spontanément de tous les endroits où ils avaient trouvé à s'abriter : huttes délabrées, voitures accidentées, épaves d'autocars, trous de bombes, et demandaient des vivres et des soins. À présent, ils restaient cachés et regardaient tout le monde d'un air méfiant, l'œil hagard et cerné de blanc. Pour persuader quelqu'un d'accepter de la nourriture, il fallait d'abord en avaler une bouchée soi-même. Appliquer un pansement sur une blessure était toujours possible, mais il ne fallait pas utiliser une pommade ni songer à administrer des médicaments par la voie orale. Tous étaient convaincus qu'ils étaient les victimes d'une effroyable magie.

Certains, semblait-il, étaient devenus complètement fous. Pendant le restant de leur existence, ils se traînaient en gémissant, ils éclateraient en sanglots à propos de n'importe quoi ou pousseraient des cris à se mettre la gorge en sang à la vue du plus insignifiant des insectes.

Il y avait de nouveau des insectes à Noshri. Pendant la guerre, ils avaient complètement disparu.

Juste après les événements, Lucy avait été interrogée par des fonctionnaires hostiles du gouvernement qui voulaient savoir la nature exacte du mal. Pressée de retourner vers les pauvres gens qui avaient besoin de son aide, elle avait condensé tout ce qu'elle savait dans un rapport aussi bref que possible débité sur un ton monocorde.

« Les symptômes caractéristiques ? Ils comprenaient une transpiration intense, des tics faciaux, des spasmes occasionnels des muscles extenseurs des cuisses et une dilatation pupillaire extrêmement marquée. Des vomissements ? Seulement dans une minorité de cas. Mais tous ont souffert de diarrhée acide, et quelquefois les selles étaient mêlées de sang.

» Combien de temps avant que les effets soient observés ? En général, au bout d'une période de temps qui varie de une à trois heures après l'apparition de la transpiration et de la dilatation pupillaire, on constate l'apparition d'une sensation de flottement et on voit les victimes contempler leurs mains et leurs pieds comme s'ils avaient du mal à croire qu'ils leur appartiennent encore. Cette phase est rapidement suivie par des manifestations de terreur hystérique accompagnée d'hallucinations visuelles et auditives, et dans la grande majorité des cas de la perte totale du contrôle de soi. Certains accès de fureur aveugle, conduisant parfois les victimes à s'attaquer indifféremment à tout ce qui les entourait et particulièrement à commettre des actes incendiaires ou à attaquer tout ce qui bougeait – dans plusieurs cas, des enfants qui pleuraient ont été battus à mort par leurs propres parents qui jugeaient le bruit de leurs cris intolérable – ont duré entre six et trente-six heures. La

plupart des personnes touchées n'ont pas dormi pendant toute cette période. Lorsqu'aucune autre cible ne s'offrait à eux, c'était leur propre corps qui faisait les frais de leur folie meurtrière, et j'en ai vu plusieurs se mutiler ou se jeter dans la rivière en criant qu'ils mouraient de soif. Ce qui s'explique par la déshydratation extrême provoquée par la diarrhée.

» La nature des hallucinations ? Remarquablement constante. Ils commençaient par entendre des voix, en particulier de leurs pères et mères, ou parents âgés, et dans le cas d'anciens soldats, de leurs officiers et sous-officiers. Comme dans la majorité des cas il s'agissait de personnes mortes, la conviction que les esprits étaient descendus parmi eux s'est vite répandue. Beaucoup de ceux qui ont été massacrés ont été pris pour des esprits. Comme l'aspect physique est radicalement changé par les symptômes (les yeux hagards, la démarche raide due aux crampes musculaires, etc.) même des parents proches ne se reconnaissaient pas, et on voyait des femmes s'enfuir en hurlant en apercevant leur mari, ou inversement.

« Des effets secondaires ? Mélancolie, hypnophobie intense – c'est-à-dire peur de s'endormir à cause de la fréquence des cauchemars – anxiété, crises de violence inexplicables... L'autre jour, quelqu'un a été assassiné pour l'unique raison qu'il avait laissé son ombre se poser sur le pied de quelqu'un d'autre.

» Le traitement ? Nous avons obtenu quelques résultats en incorporant des médicaments à l'eau – vous savez que toute l'eau potable est distribuée à partir de citernes – et notamment en versant une demi-livre de tranquillisants dans chaque tonneau, mais nos réserves de tranquillisants sont sur le point de s'épuiser, et... »

Haussement d'épaules.

Elle aussi, elle avait peur de dormir. Elle revoyait toujours dans ses rêves les petits morceaux de chair humaine qui avaient jailli sur elle. Ou bien elle se bourrait d'amphétamines, ou bien – lorsqu'elles cessaient d'agir et que ses paupières commençaient à piquer – elle absorbait suffisamment de barbituriques pour se plonger dans un coma à l'épreuve des cauchemars. Lorsqu'elle était éveillée, elle mangeait à peine et errait autour du village, s'efforçant de dissuader les gens de se cacher, nettoyant les plaies gangrenées, aidant à improviser des abris. Au début, les soldats noirs qui nettoyaient maintenant la ville lui étaient hostiles, mais quand ils virent avec quelle humilité elle travaillait, et quelle détermination, ils finirent par s'habituer à elle et plus d'une fois, alors qu'elle tombait littéralement de fatigue, des bras noirs puissants et anonymes la ramenaient chez elle. Souvent, leur propriétaire s'étonnait de s'entendre appeler major, alors qu'il n'était que simple soldat.

C'était Bertil qui lui parla le premier de l'accusation répandue à Noshri selon laquelle les vivres envoyés auraient contenu une substance hallucinogène. Pour sa part, le médecin suédois ne rejetait pas l'hypothèse d'une contamination par un ergot ou quelque chose du même genre. La danse de Saint-Guy du Moyen Age selon lui n'avait pas d'autre origine. Ce furent ensuite les officiers chargés de l'enquête qui firent état d'un empoisonnement, mais eux étaient persuadés que le poison avait été délibérément ajouté.

Elle-même n'avait pas d'opinion sur la question.

Les journalistes, naturellement, affluèrent. Bien que l'intérêt journalistique de la guerre eût grandement diminué avec l'annonce de l'armistice, le général Kaika, qui tenait à ce que le monde connût l'ampleur du désastre qui avait suivi, avait mis des avions du gouvernement à la disposition de la presse écrite et télévisée. Il avait même levé l'embargo sur les citoyens américains au bénéfice de l'équipe du bureau parisien de l'A.B.S., à condition qu'elle soit dirigée par un Français. Quand tous ces journalistes entendirent parler de Lucy, ils comprirent le parti qu'ils pouvaient en tirer : la belle blonde captive d'une nuit d'horreur. Personne ne semblait savoir où elle était, aussi ils partirent à sa

recherche.

Ils la trouvèrent en train de fouiller les décombres d'une maison. Elle avait découvert un cadavre que les soldats avaient oublié, celui d'un enfant d'une dizaine d'années. Elle était en train de le dégager avec un canif.

Quand elle découvrit que le reporter était un Américain, elle montra les dents et l'attaqua. On dut lui faire huit points de suture pour refermer une entaille qui allait du cou au sternum.

Ils la rapatrièrent, sous sédatifs, en Angleterre, où elle se réveilla pour découvrir les espaces gazonnés d'un établissement psychiatrique et les premières fleurs d'un printemps gris derrière les barreaux d'acier d'une fenêtre qu'elle ne pouvait pas ouvrir.

MANGEZ BIOLOGIQUE

En réclame cette semaine à votre Supermarché Biologique Puritain :

Courgette d'Okinawa :

\$ 0,75 au lieu de \$ 0,89 !

Œufs de pingouin (faible teneur en D.D.T. et P.C.B.)

la douz.

\$ 6,05 au lieu de \$ 6,35 !

Pommes de terre du Pacifique (non lavées),

la livre

\$ 0,69 au lieu de \$ 0,89 !

Beurre de Nouvelle-Zélande,

les 250 g

\$ 1,15 au lieu de \$ 1,35 !

VOUS AUSSI VOUS POUVEZ VOUS OFFRIR UNE ALIMENTATION Saine CHEZ PURITAIN !

TOUR DE FORCE

Ses cauchemars avaient finalement cessé. Pete Goddard dormait de nouveau paisiblement. Lorsqu'il avait repris conscience pour la première fois, cependant, le choc avait été terrible : terreur, paralysie, douleur.

Seulement, il n'était pas paralysé. Ils lui avaient simplement mis les jambes sous traction, enserré tout le bas du tronc dans un corset de plastique et ils l'étiraient avec des poids accrochés aux poulies du plafond. Dès qu'il avait suffisamment repris ses esprits pour comprendre, ils lui avaient expliqué ce qu'ils lui faisaient et pourquoi, et c'était le pourquoi qu'il avait du mal à saisir.

Ils disaient qu'à lui seul il avait soutenu une charge de trois quarts de tonne.

Oh, c'était loin de constituer un record. La physiothérapeute qui venait le voir chaque jour lui avait cité le cas d'une femme, rendue hystérique par le danger qui menaçait son enfant, qui avait soulevé une voiture d'une tonne et demie. Et aussi celui d'un athlète professionnel qui avait en public déplacé deux tonnes à l'aide d'un harnais passé autour de sa taille. C'était en rapport avec les propriétés mécaniques du fémur. Elle lui montra des diagrammes qu'il essaya vainement de comprendre.

C'était drôle de voir comme les infirmières avaient peur de lui, et lui demandaient sans arrêt s'il avait fait de l'haltérophilie. Il en avait fait, effectivement, mais pas depuis un peu plus d'un an, quand il avait connu Jeannie. Il s'était maintenu en forme, leur répondait-il d'un ton las.

Apparemment, on ne pouvait pas accomplir ce genre d'exploit et s'en sortir indemne. Toute la musculature de ses épaules avait souffert d'une hémorragie sous-cutanée, de sorte qu'il avait un énorme hématome de trente centimètres de large, et qu'il ne pouvait même plus supporter le poids de ses propres bras. Les disques cartilagineux séparant ses vertèbres avaient été écrasés lorsque sa colonne vertébrale avait formé un pilier compact qui lui avait permis de soutenir le poids. Les membranes synoviales de ses jointures articulaires avaient été surchargées, et ses genoux et ses chevilles s'étaient également bloqués tandis que la voûte de ses deux pieds s'était affaissée. Il était devenu pour un temps très bref un pilier d'os, et il ne s'en souvenait pas. Il ne savait qu'une chose pendant ces instants terribles : il ne pouvait faire autrement que de se tenir droit.

Pendant les premiers jours de son séjour à l'hôpital, il était aussi effrayé à l'idée d'avoir à payer pour tout ce qu'on lui faisait qu'à celle de ne plus pouvoir marcher. Il était bourré de calmants, naturellement, et cela lui brouillait l'esprit. Quand Jeannie avait pu commencer à lui rendre visite, il avait été incapable d'expliquer ce qui le tracassait et finalement il s'était effondré en sanglotant de frustration et les infirmières, croyant que c'était la douleur, avaient doublé les doses de sédatifs.

Mais le lendemain ou le surlendemain – il avait du mal à tenir le compte des jours – ils avaient laissé entrer d'autres visiteurs, et tout était devenu clair. C'étaient des journalistes et des photographes, et aussi quelqu'un qui venait de Californie et qui était l'oncle des deux enfants qu'il avait sauvés. Harry avait rampé sous la poutre et ramené les deux enfants, mais c'était lui qui avait soutenu le toit.

Leurs parents étaient morts. L'oncle, un riche importateur d'abeilles, avait exprimé l'intention de les recueillir et de prendre tous les frais d'hospitalisation à sa charge. Il voulait les meilleurs médecins, avait-il déclaré, jusqu'à concurrence de cinquante mille dollars. Il pouvait aisément se le permettre : il avait monté son affaire depuis le début, au moment où les abeilles de Californie avaient disparu vers les années soixante, et à présent son entreprise valait un million de dollars.

Il déclara aussi, d'une voix étonnée, qu'il avait essayé de faire accepter une récompense à Harry, mais que ce dernier n'avait rien voulu savoir. Il avait parlé de goules. Cela semblait être en rapport avec une conviction trainite.

Une semaine plus tard, un sénateur nommé Howard ou Howell ou quelque chose comme ça lui avait apporté un parchemin enluminé, une citation à l'ordre du courage signée par Prexy lui-même. Ils l'avaient encadrée et accrochée au mur en face de son lit.

— 'Jour, chéri.

— 'Jour, poupée.

Ils s'effleurèrent les lèvres. Jeannie était venue, comme d'habitude, avec la régularité d'une horloge. Mais il y avait quelque chose d'inhabituel dans son aspect qu'il ne décela pas tout de suite. Entouré des journaux et des livres qui l'aidaient à tuer le temps – il arrivait à bouger les bras grâce aux massages de la physiothérapeute, et réussissait à tourner les pages sans trop de difficulté – il l'examina de plus près. Elle avait la main gauche entourée d'un pansement.

— Tu t'es coupée, chérie ? demanda-t-il.

— Euh... (Elle allait se cacher la main, mais changea d'avis.) Pas exactement. J'ai été mordue.

— Mordue ! Comment... par un chien ?

— Non, un rat. J'ai voulu prendre un paquet de farine dans le buffet... je n'ai fait qu'appeler la dératisation, mais ils n'ont pas le temps... trop de travail... hé, que fais-tu ?

Pete avait saisi la poire à portée de sa main.

— J'appelle l'infirmière. Tu as fait ce pansement toi-même ?

— Euh... oui.

— Il faut le refaire comme il faut. Tu sais ce que les rats peuvent transmettre ? La peste, quelquefois. Cela pourrait s'infecter !

L'infirmière arriva promptement, à cause de l'argent de son bienfaiteur, et emmena Jeannie malgré ses protestations. Pendant son absence, Pete écumait : Des rats ? La dératisation ne se dérange pas ? Sacré bon Dieu !

Heureusement qu'il avait insisté. Jeannie avait un début de septicémie. Quand ils découvrirent qu'elle l'avait embrassé, ils lui firent également une piqûre préventive.

Pour essayer d'égayer un peu l'atmosphère quand elle revint avec sa main enveloppée d'un beau pansement neuf, il lui dit :

— J'ai une bonne nouvelle, ma chérie. Demain, ils vont me faire marcher un peu !

— Mais c'est magnifique, mon amour ! (Ses yeux étaient brillants, mais surtout de larmes.) Est-ce que...

— Est-ce que ce sera comme avant ?

Elle hocha la tête.

— D'après eux, ce sera comme avant. Mais pas tout de suite. Il faudra que je porte un corset pour mon dos au début, de toute façon.

— Combien de temps ?

Il hésita. Puis il répéta les prévisions de la physiothérapeute :

— Deux ans.

— Oh, Pete !

— Mais tout le reste va bien. (Il évoqua sa pire terreur, sa crainte la plus horrible.) Il n'y a rien d'anormal du côté de... c'est-à-dire que je suis toujours un homme.

Grâce à Dieu. Grâce à Dieu. Il avait prié, de toute sa ferveur, quand cette question lui était venue à l'esprit. Et l'un des médecins, dont il se souviendrait chaque fois qu'il prierait encore, lui avait répondu que pour autant qu'il puisse en juger il n'y avait pas de problème, et qu'il n'avait qu'à essayer par lui-même dès qu'il aurait assez de force dans les bras. Je vous enverrai quelques magazines spécialisés si ça peut vous aider, avait-il ajouté.

Jeannie lui agrippa la main et se mit à pleurer.

Finalement, elle eut le courage de s'enquérir de l'avenir. Un homme handicapé ne pouvait visiblement pas retourner travailler dans la police, se disait-elle.

Il secoua la tête. Il pouvait accomplir ce mouvement sans aucune douleur maintenant. C'était merveilleux, le travail qu'ils avaient fait sur lui.

— Bien sûr que non. Mais j'ai déjà reçu une offre d'emploi. Un type a appelé ce matin. Il a entendu dire que je ne peux pas retourner dans la police. Un ami de l'un des docteurs, un nommé Prosser. Il veut que je lui fasse savoir dès que je serai rétabli, et il me donnera un emploi de bureau que je pourrai tenir facilement.

— À Towerhill ?

— Non, à Denver. Il nous faudra déménager, bien sûr, mais il promet un bon salaire... Ne t'en fais pas, ma chérie, tu verras que tout ira bien.

**MES DOIGTS SONT VERTS ET
QUELQUEFOIS ILS TOMBENT**

Cher Monsieur,

Je vous remercie de votre lettre du 18 courant et des articles joints. L'échantillon de terre contient un taux exceptionnellement élevé de plomb et de mercure, des traces de molybdène et de sélénium et une petite quantité de sels d'argent. Il n'y a pas de cadmium en quantité décelable. L'échantillon d'eau est contaminé par le plomb, l'arsenic, le sélénium et les composés du sodium et du potassium, particulièrement le nitrite de soude. Notre impression est que le jardin de la maison que vous venez d'acquérir est situé sur les résidus d'une ancienne exploitation minière, et nous vous suggérons de soulever la question auprès des anciens propriétaires. Bien que vous n'ayez pas indiqué si vous avez des enfants ou non, nous nous permettons d'attirer votre attention sur les dangers représentés pour eux par une telle concentration de plomb et de nitrite de soude. Nous apprécierions un prompt règlement du compte ci-joint.

Vos dévoués,

L'ÉPOUVANTAIL AU GRAND JOUR

Après avoir déposé Harold, Josie et le fils Henlowe à l'école maternelle – les contacts sociaux devaient être encouragés le plus tôt possible, et tant pis pour les risques de contagion qui faisaient que des parents comme Bill et Tania Chalmers (Paix à leur âme, ils avaient été engloutis en même temps qu'Anton dans la catastrophe de Towerhill) préféraient garder leurs enfants à la maison aussi longtemps qu'ils n'avaient pas l'âge scolaire légal, avec pour résultat le caractère détestable que ce pauvre Anton avait fini par acquérir – Denise Mason poursuivait son chemin vers le cabinet du Dr Clayford.

La pièce où il recevait formait un cadre parfait pour sa personnalité. Il était assis derrière un somptueux bureau en acajou, une pièce d'antiquité, avec un dessus de cuir bordé de dorures, dans un fauteuil en cuir pivotant sur une base massive. Il était bourru, brusque et froid. Il était fier d'appartenir à ce que, dans un de ses rares moments de jovialité, Denise l'avait entendu appeler « la génération des sulfamides ». Elle faisait partie de sa clientèle depuis longtemps, bien avant son mariage, malgré une espèce de répulsion qu'elle avait pour lui à cause de sa froideur et de la difficulté de communiquer avec lui. Cependant, il y avait dans ses manières vieux jeu quelque chose de rassurant.

Il lui rappelait son père sur plus d'un point.

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, il ne se leva pas lorsqu'elle entra et se contenta de lui indiquer une chaise devant son bureau. Étonnée, elle s'assit.

— Eh bien, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Eh bien... euh... (Ridiculement, elle se sentit devenir rouge comme une pivoine.) Je me sens fatiguée depuis quelque temps. Et j'ai... euh... des pertes. Et une irritation.

— Vaginale, je suppose ? C'est la blennorragie que votre mari vous a transmise.

— *Comment ?*

— Je lui ai dit de s'adresser à la clinique de Market Street. Ils sont spécialisés dans ce genre de choses. Il ne vous a rien dit ?

Elle ne put que secouer la tête sans rien dire. Tant de choses devenaient soudain claires.

— Typique, fit Clayford avec mépris. Tout à fait typique. Le produit de la génération soi-disant permissive. Malhonnête. Avide, paresseuse, égoïste, prête à n'importe quoi pour échapper aux conséquences de ses actions. C'est à cause d'eux que le monde est dans un tel état aujourd'hui !

Il se pencha soudain vers elle par-dessus son bureau en brandissant un porte-plume.

— Il faudrait que vous puissiez voir ce qui défile sous mes yeux chaque jour dans ce cabinet ! Des enfants de bonne famille, déficients à cause d'un empoisonnement par le plomb ! Aveugles à cause d'une syphilis congénitale, également ! Bourrés d'asthme ! de cancer des os, de leucémie et Dieu sait quoi !

Il s'excitait tellement qu'il commençait à projeter de petites gouttes de salive entre ses lèvres minces.

Denise le dévisagea comme si elle le voyait pour la première fois.

— Vous avez soigné Philip pour une maladie honteuse ? demanda-t-elle enfin.

— Bien sûr que non. Je lui ai dit où il pouvait se faire soigner, et vous aussi par la même occasion. Je refuse de me prêter à ce genre de dissimulations. C'est à cause du refus de chacun d'assumer ses responsabilités que le monde est dans l'état lamentable où il se trouve actuellement !

— Il vous a demandé de l'aider, et vous avez refusé ?

— Je vous l'ai dit, gronda Clayford. Je l'ai orienté vers l'établissement adéquat.

Soudain, elle ne le vit plus. Il y avait des larmes brûlantes dans ses yeux. Elle se dressa d'un seul mouvement qui fit craquer sa colonne vertébrale comme la corde d'un arc quand la flèche est lâchée.

— Espèce de crapule, lui dit-elle. Vieux salaud prétentieux. Hypocrite menteur. C'est vous et votre génération qui avez infusé le poison dans ce monde. Vous qui avez fait de mes enfants des êtres handicapés, qui ne boiront plus jamais de l'eau pure, qui ne mangeront plus de la nourriture saine, qui ne respireront plus de l'air propre. Et quand quelqu'un vient vous demander de l'aider, vous lui claquez la porte au nez !

Elle pleurait de rage et se mit à lancer tout ce qu'elle trouvait sous ses mains : un gros encrier de verre plein d'une épaisse encre noire qui fit de merveilleux ravages sur sa chemise blanche. Un livre, une liasse de papiers. N'importe quoi.

— Philip n'est pas... ce dont vous le traitez. Il n'est rien de tout ça ! C'est mon mari, et je l'aime !

Elle se tourna. Il y avait une grande armoire vitrée qui abritait des livres de médecine. Elle saisit une des portes à moitié ouverte et tira dessus de tout son poids. Elle bascula dans un grand bruit qui faisait du bien à entendre.

Puis elle sortit la tête haute.

De toute façon, tout cela était assuré par Angel City.

DISGRÂCE

— Seigneur ! fit Mr Bamberley, le front baissé, à la tête de la grande table en chêne où il venait de s'asseoir. Nous te supplions d'entrer dans nos cœurs et de nourrir notre âme comme cette nourriture nourrit notre corps, amen.

— Amen, fit un chœur disparate à moitié couvert par les bruits de la porcelaine et de l'argenterie.

La servante noire silencieuse – elle s'appelait Christy et elle était grosse – offrit à Hugh une corbeille de gressins et de petits pains. Il prit un petit pain. Il y avait encore trop de vinaigre dans la salade. Cela lui piquait la langue.

Il était revenu de l'université pour passer le week-end à la maison, et c'était là le rituel du repas du dimanche après la sortie de l'église. Apparemment, dans l'univers de Mr Bamberley, les domestiques n'avaient pas de temps libre pour l'exercice de leurs devoirs religieux, bien que Christy et la cuisinière, Ethel, fussent extrêmement dévotes. On les entendait chanter des spirituals pendant la plus grande partie de la journée dans la cuisine.

Mais le dimanche matin, elles travaillaient comme des esclaves à partir de 6 heures pour préparer ce repas de famille.

En face de son mari, dodue, le sourire aussi figé que celui d'une poupée de cire, était assise Mrs Bamberley – Maud. Elle avait dix ans de moins que lui, et vingt points de moins de quotient intellectuel. Elle le trouvait merveilleux, et quelquefois elle donnait des causeries devant des groupements féminins locaux pour expliquer à quel point il était merveilleux. Elle faisait aussi partie du jury dans les concours floraux, et se faisait régulièrement interviewer par la presse et la télévision locales chaque fois qu'un ancien combattant pour se donner une bonne conscience s'inscrivait au programme d'adoptions Triple-V. Elle était elle-même, sous les auspices de son mari, une grande adoptrice, et lorsqu'on lui posait des questions insidieuses sur la race et la religion, elle trouvait promptement la réponse adéquate : un enfant d'une couleur différente de celle du reste de la famille ne peut que se sentir horriblement gêné, et ne trouvez-vous pas qu'il est normal pour des parents de vouloir élever leurs enfants selon leur propre foi ?

Derrière le fauteuil où elle était assise, accroché au mur recouvert d'une coûteuse tapisserie damassée, trônait le portrait de son grand-père. C'était un évêque épiscopalien, mais il était représenté ici dans le costume d'un gentleman de la Nouvelle-Angleterre maintenant la vieille tradition anglaise de la chasse à courre : habit rouge, bottes marron, col d'ecclésiastique et plastron de soie noire.

La salade fut remplacée – bien que Hugh eût à peine touché à la sienne – par un plat de poisson froid à la mayonnaise. Il n'y toucha pas non plus. Il avait peur de tout ce qui venait de la mer.

C'était la première fois qu'il se retrouvait en famille depuis l'interview désastreuse que Mr Bamberley avait donnée à Petronella Page dans son show et la fermeture des établissements hydroponiques qui en avait résulté. Tout le monde était prêt à croire, surtout depuis que cet expert français avait publié son verdict sur les événements de Noshri, qu'il y avait vraiment eu du poison dans le Nutripon. Hugh était arrivé le Vendredi soir, et depuis pas une seule allusion à ce qui s'était passé n'avait été faite.

Il était bien connu que Petronella Page était sans pitié avec les bluffeurs de toutes espèces. Hugh avait été intéressé de constater qu'elle avait la même opinion que lui : Mr Bamberley était un personnage bidon sur toute la ligne.

Symétriquement, derrière le fauteuil de Mr Bamberley, un autre portrait les contemplait du haut de sa grandeur. Celui de son propre grand-père. Il montrait un personnage massif, les jambes plantées à un mètre d'écart, les poings sur les hanches, en train de commettre un viol. Telle était du moins l'interprétation de Hugh. Les gens qui ne connaissaient pas l'histoire pouvaient se contenter de reconnaître un puits de pétrole jaillissant à l'arrière-plan.

Le poisson céda la place à des plats de viande rôtie, avec des pommes de terre bouillies ou au four, des carottes, des choux et des pois. Il y avait aussi des sauces et de la crème de raifort importée d'Angleterre. Plus silencieuse que jamais, Christy apporta un cruchon de bière d'une marque que Hugh n'aimait pas, faveur hebdomadaire accordée aux grands, et un autre de limonade pour Maud et les « petits ».

Jusqu'alors, rien de bien important n'avait été dit.

Le reste de la compagnie était constitué par les fils adoptifs de Mr Bamberley, à quelques omissions près. Cyril, qui était à la fois le plus vieux et le plus anciennement établi, se trouvait à Manille. Il avait brillamment achevé ses études à West Point et était à présent l'aide de camp de l'un des généraux qui étaient en train d'établir ce que Prexy appelait tout le temps « le bastion du Pacifique », en d'autres termes une alliance blanche comprenant l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les quelques pays d'Amérique latine qui jouissaient encore d'une dictature de droite, et qui était destinée à contenir la poussée chinoise et néo-marxiste qui affectait l'ensemble de la planète.

Hugh n'avait rencontré Cyril qu'une seule fois, juste après son propre recrutement dans la

famille, et il avait conçu pour lui une aversion instantanée. Mais à cette époque, il était trop absorbé par ses propres problèmes pour avoir dit quoi que ce soit.

La seconde omission était Jared. Jared, qui était âgé de vingt et un ans, était en ce moment en prison. On ne devait pas prononcer son nom en présence de Mr Bamberley. Il avait été accusé d'avoir aidé à organiser un mouvement pro-tupamaros parmi les Chicanos du Nouveau-Mexique. Hugh ne l'avait jamais vu. Il purgeait une peine de cinq ans.

Mais il pensait qu'il le trouverait sûrement sympathique.

Et Noël, cinq ans, était couché avec de la fièvre, mais tous les autres étaient présents. Du côté de Maud étaient assis Ronald, seize ans et plutôt apathique, Cornélius, intelligent et attentionné, mais victime de crises occasionnelles depuis son douzième anniversaire. Ce n'était pas l'épilepsie, mais c'était en rapport avec les enzymes qui déréglaient les échanges d'énergie d'une cellule nerveuse à l'autre, et qui étaient maintenues sous contrôle par un régime très strict. Il y avait aussi Norman, huit ans, le visage secoué de tics, et Claude, dix ans, dont les dents se fendaient parfois d'un bout à l'autre et tombaient de sa bouche. Une famille tout à fait moyenne, en quelque sorte, malgré ses origines disparates. Les plus de douze ans à peu près en bonne santé, les moins de douze ans non. Hugh avait une petite amie à l'université dont le petit frère vomissait tout ce qui était cuit dans l'huile de maïs.

Et ces salauds ne veulent pas reconnaître qu'ils ont foutu la merde sur la planète.

— Hugh, fit Mr Bamberley. Tu as dit quelque chose ?

Il ne l'avait pas fait exprès, mais il avait encore dans la tête l'écho des paroles qu'il avait prononcées à haute voix. Sans tourner la tête vers la droite, il allongea le bras pour prendre la bière.

— Excuse-moi, Jack. Tu m'as posé une question ?

— Oui, je t'ai posé une question ! fit Mr Bamberley en plaçant son couteau et sa fourchette près des tranches massives de bœuf à moitié découpées. J'ai eu l'impression très nette de t'avoir entendu murmurer euh... un mot que je n'approuve pas.

Hugh but une gorgée de bière et se porta en arrière sur son siège avec un soupir.

— Et puis après ?

Mr Bamberley rougit peu à peu jusqu'à la limite de ses cheveux dégarnis.

— Avais-tu une raison pour employer de tels mots ?

— Ma raison, elle est partout autour de toi, lança Hugh avec un geste qui englobait la salle à manger luxueusement meublée, la nourriture accumulée sur la table, la servante qui attendait dans un coin comme un mannequin dans la vitrine d'un grand magasin.

— Explique-toi !

Mr Bamberley était sur le point d'étouffer tant il faisait d'efforts pour contrôler sa fureur.

— D'accord, puisque tu insistes !

Soudain, Hugh ne pouvait plus supporter la tension. Il bondit sur ses pieds, tandis que sa chaise tombait en arrière avec un grand bruit.

— Est-ce que tu n'es pas là à t'empiffrer de bonnes choses qui viennent des quatre coins de cette foutue planète alors que tu as empoisonné des milliers de pauvres Noirs en Afrique ? Partages-tu leur souffrance ? Les aides-tu à recoller les pots cassés ? Tu parles comme tu les aides ! Tu te bats comme un enragé pour éviter la seule chose qui pourrait aider à clarifier le problème, en hurlant qu'une enquête de l'O.N.U. « n'apporterait aucun élément positif » – j'ai lu ce que tu as dit dans les journaux ! Tu es là devant la table somptueuse, à bouffer comme un porc en récitant les grâces, comme si tu espérais que Dieu allait te remercier pour tous les gens que tu as tués ou conduits à la folie !

Mr Bamberley tendit vers la porte une main tremblante où pendait sa serviette comme un drapeau froissé.

— Sors de cette pièce ! rugit-il. Sors de cette maison ! Et ne reviens que lorsque tu seras décidé à faire des excuses !

— Exactement ce que je pensais que tu dirais, fit Hugh d’une voix froide. (Il se sentait soudain très mûr, très adulte, presque vieux.) Bien dans la tradition : tu balances aux gens un coup de pied dans les couilles, et tu attends que ce soient eux qui viennent s’excuser. À cause de toi et de tous les gens comme toi, nous sommes dans le pays le plus riche du monde, entourés de gosses malades...

— Ton âme est mauvaise et il y a du venin sur ta langue.

— Tu voudrais me dire que tu as adopté Norman à cause de ses tics ? Ne me raconte pas de conneries. J’ai entendu ce que disait Maud : tu t’en es aperçu quand les papiers étaient déjà signés. Regarde les dents de Claude : comme des souches pourries ! Regarde Corny qui nous envie parce que nous mangeons de la nourriture normale ! Mais toi...

À ce moment-là, la tension fut trop forte pour Corny. C’était toujours une pression psychique qui déclenchait ses attaques. Il s’écroula le nez dans son assiette, éclaboussant sa bouillie spéciale de tous les côtés. Tandis que Maud et Christy se ruaient pour le secourir, Hugh décocha sa dernière flèche.

— Toi et tes ancêtres, vous avez traité la planète comme si c’était une putain de cuvette de cabinet géante. Vous avez chié dedans, et vous vous êtes vantés de toute votre merde. Et maintenant que la cuvette déborde, vous êtes gras et contents, et vous vous fichez pas mal que des enfants noirs deviennent cinglés pour vous aider à rester riches. Au revoir !

Il claqua la porte aussi fort qu’il put quand il sortit, avec l’espoir que le choc décrocherait du mur le portrait de Jacob Holmes Bamberley I^{er}. Mais le clou était trop solidement scellé au mur.

« CHIENS ÉCRASÉS »

...coupable d’avoir utilisé de l’huile végétale bromée, qui est un agent émulsionnant illégal. Malgré les affirmations de la défense selon lesquelles aucune preuve n’existe que la nourriture incriminée ait fait du tort à qui que ce soit, la compagnie a été condamnée à une amende de cent dollars. Et maintenant le temps. Les indices de SO₂ d’ozone et d’alkyle de plomb demeurent élevés...

APPEL AUX ÂMES

Devant la maison de pierre grise que Michael Advowson appelait chez lui, au bord du trottoir, était rangée une voiture officielle dont la carrosserie d’un vert éclatant était ternie par une pluie poisseuse. Il l’ignora. Il ignora également l’homme en gabardine fauve qui se porta à sa rencontre dans le hall – ou plutôt, il l’aurait ignoré si l’autre ne lui avait bloqué l’accès de son cabinet alors qu’Advowson portait dans ses bras une enfant en sang qui hurlait à s’en déchirer les poumons.

— Ôtez-vous du passage ! lança-t-il en le poussant de côté d’un coup d’épaule.

— Mais, docteur, c’est...

La voix de sa femme de ménage, Mrs Byrne.

— Je connais Mr Clark ! Il est déjà venu le mois dernier ! Là, là, ma chérie. Bientôt ça ne va plus faire mal. Reste calme.

Il déposa la petite fille sur la table d’auscultation. Aussitôt, la housse blanche devint écarlate à proximité du pied de la petite fille.

— Entrez et rendez-vous utile, ou bien fichez le camp, fit-il à l’adresse de l’homme à la gabardine. Rendez-vous plutôt utile. Allez vous laver les mains, vite !

Pendant ce temps, il saisissait dans les armoires disposées autour de la pièce des pansements, des poudres, une seringue, des ciseaux pour découper la chaussure et la chaussette.

Faisant quelques pas hésitants dans la pièce, Clark demanda :

— Qu'est-il... euh... arrivé ?

— Un morceau de verre. Utilisez ce savon-là, le rouge foncé. Il est antiseptique.

— Je ne comprends...

— J'ai dit un morceau de verre !

Michael rassura la petite fille d'une tape sur la joue. Elle était si terrorisée qu'elle avait fait sous elle, mais ce serait nettoyé en un instant. Il poursuivit tout en enfonçant l'aiguille de la seringue à travers la capsule de caoutchouc d'un flacon :

— Elle jouait à proximité de la ferme Donovan, où pendant des années il y a eu un dépôt d'ordures. Elle a marché sur une bouteille brisée, et...

Avec une soudaine fermeté parfaitement contrôlée, il saisit la jambe de la petite fille et la maintint immobile pendant qu'il enfonçait l'aiguille. Presque aussitôt elle ferma les paupières.

— Et elle risque de perdre le gros orteil. Empoisonnement du sang, également, si nous ne faisons pas très vite. C'est votre voiture qui est là dehors ? Une voiture officielle ?

— Euh... oui.

— Dans ce cas, nous n'attendrons peut-être pas une ambulance. Ma voiture est en réparation. Aidez-moi. Faites ce que je vous dis, c'est tout.

Clark s'approcha. Trop jeune pour être père, sans doute, et vivre dans la peur de ce qui pourrait arriver à son enfant ou à n'importe quel enfant. Le gros orteil avait été complètement sectionné. Michael le lui donna à tenir pendant qu'il étanchait le sang.

Il était courageux, et il réussit à poser l'orteil sur une table avant de s'enfuir en courant. Quelques minutes plus tard, on l'entendit vomir sur la pelouse.

Cependant, il revint, ce qui était également courageux, et maintint l'orteil pendant que Michael le recousait à grands points rapides selon les principes énoncés dans une revue de médecine chinoise (s'assurer à tout prix que l'alimentation sanguine est maintenue jusqu'à ce que la jonction des nerfs et des muscles ait eu le temps de se faire). Puis l'ambulance arriva, et Michael n'eut pas besoin de réquisitionner la voiture du gouvernement en fin de compte.

— Si un enfant ne peut même plus jouer en sécurité dans un champ... commença Michael.

Il avait fait appeler Clark dans le salon, et l'offre d'un remontant avait été approuvée. Deux doigts pour chacun d'eux. Parfois, même les médecins avaient besoin d'un peu de médication.

— *Skôl !*

— *Skôl !*

— Et maintenant, quel était le propos de votre visite ? demanda Michael en se penchant en arrière dans son fauteuil. Vous ont-ils envoyé pour me présenter des excuses à propos du scandale de la ferme Murphy ?

Le fonctionnaire du gouvernement lui fit la grâce de paraître gêné.

— Non, mais on m'a dit que vous aviez raison sur toute la ligne.

— C'est bien aimable à eux de le reconnaître ! fit Michael en renflant. Je ne suis même pas vétérinaire, j'ai simplement été élevé dans une ferme, mais je sais distinguer l'action de la dicoumarine de celle du foin gâté quand je l'ai sous les yeux. Vous ne vouliez pas me croire, n'est-ce pas ? Et eux non plus... ils n'avaient sans doute jamais entendu parler de la dicoumarine. Oh, les idiots, les demeurés ! Savez-vous que s'ils avaient réussi à faire ce qu'ils pouvaient, je n'aurais peut-être pas pu sauver l'orteil de la petite Eileen ?

Clark le regarda en clignant. Il trouvait ce rouquin agressif, avec ses yeux verts un peu trop

rapprochés, curieusement déroutant.

— C'est la vérité. Il s'agit d'une technique que j'ai apprise dans une revue qui vient de Chine populaire. Ils ont essayé de m'empêcher de m'y abonner sous prétexte que cela apportait aux Chinois des devises occidentales !

En faisant la grimace, il termina son verre.

— Je ne suis pas au courant, dit l'autre en glissant la main dans la poche intérieure de son élégant complet bleu, probablement britannique. Je suis chargé de vous remettre ceci.

Il lui tendit une enveloppe cachetée du sceau vert officiel.

— Ah, peut-être qu'ils m'envoient leurs excuses par écrit ! grogna Michael en déchirant l'enveloppe.

Un long moment de silence. Finalement, il releva la tête avec un sourire amer :

— Eh bien, voilà qui m'apprendra à ne pas essayer d'être plus fort que le gouvernement. Même si c'est vous qui gagnez, ils trouvent toujours un moyen pour vous faire courber la tête. Saviez-vous que j'avais passé cinq ans dans l'armée comme médecin militaire ? Non ? Eh bien, voilà. Ils me rappellent sous les drapeaux pour aller enquêter avec une équipe des Nations Unies sur cette histoire d'empoisonnement alimentaire à Noshri. Je suppose que c'est une façon pour eux de m'écarter du chemin !

Il froissa rageusement la lettre et la jeta par terre.

— Mais qui va s'occuper de la prochaine gosse comme Eileen Murphy ?

MARS

LONGUE MULTIPLICATION

Voyez le Paysan industriel qui chaque jour parcourt
Ses champs étroits et avec le soin d'un avare
(Mais un plus noble motif, qui est de réduire
Les pertes et les herbes folles) inspecte chaque tige.

Il arrache toutes celles qui sont contaminées
(Car les plantes, comme les hommes, peuvent tomber de maladie)
Et, déclarant son ire, jette aux flammes ardentes
Celles qui sont flétries.

Puis il choisit parmi les graines qui ont bien poussé
Celles qui, après les temps dorés de la moisson,
Répéteront leur espèce en l'améliorant de douceur et santé
Afin que les batteurs comme autrefois trient le grain de la paille.

Je chante ici celui qui, digne de louanges,
Grâce à sa dévotion à la terre qu'il féconde
Fait naître deux épis là où un seul poussait.

La Muse agricole, 1710

UN DON D'INSECTES

À cette altitude il y avait encore pas mal de neige. Peg s'efforçait de conduire prudemment sur la route abrupte en lacet. Elle n'avait pratiquement pas rencontré de voitures depuis plusieurs kilomètres. Mais il y avait toujours la possibilité de tomber sur un quelconque imbécile qui conduisait comme si la route était à lui.

Imbécile...

N'en suis-je pas une ?

Elle avait prononcé cela à haute voix sans le vouloir. Et Félice, frissonnant malgré sa fourrure (une vraie, encore, soupçonnait Peg, qui n'avait cependant pas eu l'impolitesse de lui poser crûment la question) à cause de la vitre du chauffeur ouverte, lui fit écho avec une grimace :

— Je me suis demandé cela moi aussi à propos de moi-même. J'aurais dû prendre la place de Bill Chalmers quand il a été tué, et au lieu de cela ce salaud de Halkin s'est installé dans son fauteuil par-dessus ma tête...

Peg hocha la tête. Elle se mettait à la place de Félice. Elle-même regrettait d'avoir perdu sa place, mais derrière sa décision il y avait un orgueil farouche qui la soutenait encore.

— Ce n'est pas à ça que je pensais, dit-elle. Non. Nous allons arriver après la tombée de la nuit, et je n'ai même pas pensé à téléphoner pour les avertir.

— Ils ont le téléphone au wat ?

Félice semblait surprise.

— Bien sûr. Leur numéro est même dans l'annuaire. Un seul pour une soixantaine de personnes.

Au nom de Jones. C'était peut-être la raison pour laquelle inconsciemment elle n'avait pas voulu appeler. Elle s'efforçait de penser le moins possible à la mort de Décimus, même si sa sœur était assise à côté d'elle dans la voiture, même si elles étaient en train de reconstituer son dernier voyage à l'envers.

Comme si au bout de la route elles s'attendaient à le trouver vivant.

— Je ne sais pas pourquoi, je n'aurais jamais cru qu'on pouvait leur téléphoner, dit Félice.

Sans doute était-ce une réaction naturelle, étant donné leur aversion pour la technologie moderne. Sans compter qu'ils n'avaient pas tellement de contacts avec l'extérieur. Et que l'extérieur les désapprouvait, ce qui constituait une raison. Un bref moment d'approbation avait suivi la catastrophe de Towerhill, quand le gouverneur lui-même avait fait l'éloge de leur équipe de secours, mais c'était tout.

Comme il était tard, elle proposa à Félice de passer la nuit à la jonction de Towerhill. Depuis l'avalanche, ce n'était un secret pour personne que les touristes avaient disparu comme par enchantement, et les chambres ne risquaient pas de manquer. Il n'y avait plus maintenant que les déterreurs de cadavres qui s'intéressaient à la ville.

Mais Félice avait dit qu'elle préférait ne pas être une déterreuse de cadavres.

Soudain, à la lisière du faisceau de ses phares, Peg distingua une voiture arrêtée au bord de la route : une petite Stephenson électrique peu adaptée aux longs parcours, avec une autonomie de seulement cent soixante kilomètres entre deux charges. Un homme jeune était penché sous son capot. Lorsque les phares de la Hailey furent en plein sur lui, il se retourna et fit de grands signes.

— Vous croyez qu'il faut s'arrêter ? murmura Peg.

Normalement, elle ne se serait même pas posé la question : elle aurait continué, et tant pis si le type était retrouvé gelé au bord de la route le lendemain matin. Mais depuis qu'elle avait franchi la ligne des mille pieds, un peu plus tôt, et qu'elle avait pu conduire avec le ventilateur arrêté et la vitre baissée, l'air vif et pur de la montagne lui avait un peu tourné la tête. Même le froid faisait du bien. Elle n'avait pas eu aussi froid depuis des années, vivant à Los Angeles où sa seule chance de ne pas trop réveiller sa sinusite était de porter un masque, de changer le purificateur de sa voiture tous les mille cinq cents kilomètres et de passer le moins de temps possible à l'extérieur.

Apparemment, Félice réagissait de la même manière, car au lieu de parler raisonnablement du danger d'être attaquées et abandonnées dans la neige pendant que les voleurs s'enfuiraient avec leur voiture, elle dit :

— Oh, il m'a l'air inoffensif. Ça ne doit pas être marrant de tomber en panne avec un froid pareil. Peg arrêta la voiture.

— Vous allez peut-être au wat trainite ? demanda l'inconnu en se penchant contre la vitre de Peg et en rejetant en arrière les cheveux qui lui tombaient sur les yeux.

— Oui.

— Moi aussi. Ma bagnole m'a laissé tomber. Ce foutu indicateur de charge s'était coincé au

niveau maximum. Vous avez une place pour moi ?

Peg regarda d'un œil dubitatif la banquette arrière minuscule de la petite Hailey, destinée tout au plus à éviter à un couple avec un enfant d'avoir à changer pour une plus grosse voiture. De plus, elle était déjà à moitié occupée par le sac de voyage de Félice et une grande boîte cylindrique avec une étiquette rouge et noire qui proclamait : VIVEZ PRUDEMMENT.

— Je n'ai qu'une toute petite valise, fit le jeune homme d'un ton anxieux.

— Oh... ça va bien.

— Magnifique. Merci !

Elle descendit – la voiture était une deux-portes – et l'observa attentivement tandis qu'il fermait à clé sa voiture électrique. Elle lui appartenait donc bien : elle s'était à moitié imaginé qu'elle avait été volée. Rassurée, elle lui tint la porte tandis qu'il montait avec une valise de la taille d'un bagage pour avion.

— Il faudra que vous déplaciez le cylindre, dit-elle. Attention, c'est lourd.

Il obéit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en voyant l'étiquette.

— Un gallon de vers de terre d'importation, lui répondit Félice. J'ai pensé que ce serait un cadeau utile pour le wat.

— Bonne idée, oui. (Il s'installa tant bien que mal, ses longues jambes à moitié repliées sous lui.) À propos, je m'appelle Hugh. Hugh Pettingill.

Le nom sonnait comme s'il avait dû signifier quelque chose. Mais il n'évoquait rien pour les deux femmes.

— Moi, c'est Peg. Et elle, c'est Félice.

Elle claqua la portière et démarra.

— Vous habitez au wat ?

— Non. Et vous ?

— J'ai pensé que ce serait peut-être mieux.

Dans le pare-brise, à la faible lueur du tableau de bord, elle voyait le reflet de son visage pensif qui se découpait sur le noir de la route et le gris sale de la neige amoncelée sur le bas-côté.

— J'hésite depuis plusieurs semaines. J'ai essayé de faire le point avec moi-même.

Comme moi.

Peg songea aux longues heures qu'elle avait perdues dans son appartement à regarder la télé comme si c'était une boule de cristal qui allait lui donner la clé de son avenir, jusqu'à ce coup de téléphone inattendu de Félice, qui voulait dîner avec elle pour parler de son frère et de la manière dont elle considérait ses idées. Elle voulait savoir si elle avait eu tort ou raison de se disputer avec lui quand il avait adopté l'idéal trainite.

Elle disait qu'elle s'était posé la question depuis le jour où elle avait entendu dire que l'espérance de vie aux États-Unis était en train de baisser.

Cet aveu calmement exprimé avait remué Peg jusqu'au fond de son être. Le dîner avait duré jusqu'à une heure tardive, et des arguments avaient été échangés jusqu'à ce que le projet suivant en sorte : visiter le wat de Denver, parler avec Zéna, la veuve de Décimus, oublier les vues officielles sur les trainites (« le fondateur est devenu fou et le disciple principal est mort drogué ! ») et essayer pour une fois de se faire leur propre opinion.

Peg avait accepté la proposition avec un sentiment de fatalité. L'idée de revoir le wat, avec Zéna et Rick et les petites mais sans Décimus, l'avait un peu épouvantée. Mais il fallait le faire, elle était la première à le reconnaître. Après tout, le monde ne s'était pas arrêté de tourner avec la mort de cet homme.

Pas tout à fait.

Elle s'avisa soudain que le garçon assis à l'arrière – l'adolescent, le jeune homme, qu'importe – était en train de leur parler comme s'il n'avait pas adressé la parole à quelqu'un depuis des jours et qu'il avait un besoin désespéré de se soulager l'esprit.

— Je ne pouvais plus rien accepter de lui après ça, tout de même, vous ne croyez pas ?

Elle fouilla dans sa mémoire et reconnut brusquement le nom. Pettingill. Bien sûr. Un des fils adoptifs de Jacob Bamberley, qui avait soudain disparu de l'université. Mais apparemment, Félice avait écouté avec plus d'attention car elle demanda :

— Vous avez vu cette nourriture dont on dit qu'elle était empoisonnée et qu'elle serait responsable de la mort de tous ces gens à Noshri ?

— Je l'ai vue, oui, mais pas sur sa table ! (Il y avait du venin dans sa voix.) Vous pouvez en être sûre ! Pour lui, rien que du bifteck de première catégorie ! Oh, le salaud ! L'hypocrite vertueux imbu de son importance ! Il voudrait qu'on lui lèche les bottes pour chaque faveur qu'il accorde, sollicitée ou non. Il voudrait être entouré de millions de gens en train de répondre tout le temps : « Oui, Mr Bamberley ! Non, Mr Bamberley ! Tout ce que vous voudrez, Mr Bamberley ! Ça me donne mal au ventre, tenez. (Il fouilla dans son parka et en sortit quelque chose d'enveloppé dans un étui de plastique mou.) Dites, j'ai un peu de khat. Vous en voulez ?

— Avec plaisir, dit Félice en tendant la main en arrière.

Peg réprima un frisson. Mettre dans sa bouche quelque chose qui avait été imprégné de la salive d'un étranger... Même s'ils répétaient que leur produit contenait un bactéricide naturel, et que les risques d'infection étaient moindres que par suite d'un baiser...

Elle n'était pas très portée sur cela non plus.

Elle prononça d'une voix âpre :

— Profitez-en. Ce sont les lumières du wat qu'on doit voir là-bas, de l'autre côté de la vallée. Et vous savez ce qu'ils pensent des drogues.

— Peg chérie ! Oh Peg, c'est merveilleux ! Et vous, vous devez être Félice, n'est-ce pas ?

Grande, le teint très brun, douée d'une prestance que Peg avait toujours enviée parce que cela aurait pu lui servir à écarter les hommes importuns, Zéna l'embrassa et les fit entrer rapidement dans la caverne curieusement abstraite qui constituait sa maison : merveilleusement maintenue au chaud par le simple rayonnement de quelques ampoules, tant elle était efficacement isolée, et pleine d'un délicieux arôme d'herbes et de haricots.

— Comment va Rick ? Et les petites ?

— Oh, tout le monde va bien. Les enfants se sont mis au lit il y a quelques minutes. Je ne vais pas les déranger maintenant, mais ils seront ravis de te voir demain. Félice, ma chère, je suis si heureuse de faire votre connaissance enfin. Décimus parlait tout le temps de vous, il était si navré que vous ne soyez pas d'accord.

Et elle l'embrassa elle aussi.

Pendant ce temps, Hugh était resté près de la porte avec une expression sur le visage que Peg ne pouvait s'empêcher de décrire pour elle-même comme *affamée*. Comme s'il n'existait pas d'autre endroit sur la terre où il pût espérer trouver un accueil aussi chaleureux. Elle fit de son mieux pour arranger les choses en le présentant aux autres membres de la communauté au fur et à mesure de leur arrivée : le gros Harry Molton, le barbu Paul Prince et sa jolie femme Sue, Ralph Henderson qui était devenu chauve depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu, et une demi-douzaine d'autres qui étaient nouveaux. Oui, bien sûr, ils leur offrirent l'hospitalité. Cela faisait partie de la chose. Ils la prirent au sens littéral et leur apportèrent du pain et du sel.

Un peu plus tard, en accompagnant Peg à son lit, Zéna lui parla du tort que leur faisaient les gens qui prétendaient être des trainites mais qui ne l'étaient pas : ils voulaient tout casser, brûler, tuer, et repartaient une semaine ou deux plus tard quand ils ne trouvaient pas ici de soutien à leurs projets

violents.

UNE PAILLE POUR UN HOMME QUI SE NOIE

...identifié avec certitude comme citoyen uruguayen. À la suite de cette révélation, le gouvernement du Honduras a demandé un crédit d'urgence d'un million de dollars destiné à l'achat d'armes et d'autres matériels indispensables, et a lancé un appel à Washington pour qu'une aide lui soit accordée dans la lutte contre la menace tupamaro. Le Pentagone a annoncé il y a un peu plus d'une heure que le porte-avions Wounded Knee a été dérouté d'une mission de routine qu'il effectuait dans l'Atlantique et a déjà lancé plusieurs vols de reconnaissance au-dessus de la zone tenue par les rebelles. Faisant un commentaire sur cette affaire juste avant de prendre l'avion pour Honolulu où il doit passer quelques jours de vacances, Prexy a déclaré, je cite, On peut toujours arracher quelques plumes à la queue d'un aigle avant de recevoir un coup de bec. Fin de citation. Contacté dans sa résidence de Virginie, le président de la Société Audubon, le Dr Ike Mostyn, a confirmé que les allégations selon lesquelles un couple d'aigles chauves aurait été aperçu près d'un nid il y a trois ans étaient en réalité un canular. De New York : Le Pr Lucas Quarrey de l'université de Columbia, à qui l'on reprochait d'avoir fait récemment des déclarations anti-américaines à la presse et à la télévision, a révélé ce matin au cours d'une conférence de presse que son contrat de recherches sur le perfectionnement des systèmes de purification de l'air à bord des avions avait été annulé sans préavis. Interrogé pour savoir s'il pensait que des motivations politiques étaient à l'origine de cette décision, le professeur a affirmé...

RIPOSTE

Environ quarante milles au large de Medano, le cap à l'ouest de la frontière entre la Californie et la Basse Californie, le bateau affrontait la houle. Progressant lentement dans la circulation dense du Pacifique.

Même à cette distance de la côte, l'air de la nuit était chargé d'une odeur pestilentielle. La mer se soulevait lourdement et sans bruit, les vagues sans crête venaient avorter sous la couche de résidus huileux qui entourait la coque et qui était aussi imperméable qu'une feuille de plastique. Il y avait là des détergents, des eaux d'égouts, des produits chimiques industriels et les fibres de cellulose microscopiques provenant des journaux et du papier hygiénique. On ne voyait aucun poisson venir briser la surface. Il n'y avait pas de poissons.

Le capitaine du bateau était borgne depuis la naissance. C'était le fils illégitime d'une femme qui était allée en Californie pour les vendanges et qui avait respiré un insecticide qu'ils répandaient alors sur les vignes. Elle en était morte, et il avait été recueilli par un prêtre. Il était allé à l'école et avait décroché une bourse du gouvernement. Il en savait maintenant un bout en matière de physique, de chimie, de météorologie, de combustion et d'action des poisons.

C'était aussi un Tupa, mais cela va sans dire.

D'après le calendrier, il devait y avoir la pleine lune ce soir. Peut-être qu'elle était là. On ne pouvait pas la voir. On ne la voyait pratiquement jamais, et le soleil non plus. Sur le pont arrière,

vingt-quatre gros ballons étaient étalés, comme des poissons morts, brillant fugitivement quand la lueur d'une lampe-torche se promenait sur eux. Il y avait des cylindres d'hydrogène comprimé, et vingt-quatre charges calculées avec précision. Une fois gonflés, les ballons devraient normalement s'élever avec les charges jusqu'à deux cents mètres, puis être emportés vers la côte à une vitesse de neuf ou dix kilomètres à l'heure. Ils franchiraient la ligne côtière au-dessus ou à proximité de la ville de San Diego.

Roger Halkin était exténué. Une tension comme celle qu'il avait soutenue au cours de ces derniers jours aggravait toujours son diabète. Mais tout était prêt maintenant pour le lendemain matin. Tous les objets fragiles avaient été emballés, tous les disques et les livres, et la maison était pleine d'emballages en carton qui n'attendaient plus que les déménageurs.

— Un peu de brandy, mon chéri ? lui demanda sa femme, Belinda.

— Je pense que ça ne peut pas me faire du mal, murmura-t-il. J'en ai besoin, tu peux me croire.

Il n'avait ni l'air ni le ton d'un homme qui vient d'être promu vice-président de sa compagnie. Il y avait de bonnes raisons pour cela. Comme il l'avait dit à Belinda avec un humour sinistre, il allait être le vice-président d'une veillée mortuaire. Aujourd'hui leur avait apporté des mauvaises nouvelles, encore plus mauvaises que tout ce à quoi ils s'étaient attendus. Excepté, sans doute, Tom Grey. Ce personnage de cire, avec sa connaissance quasi symbiotique des calculs des ordinateurs, devait connaître ou au moins soupçonner la vérité depuis longtemps.

Cela n'avait jamais été un secret que l'affaire de Towerhill avait durement touché Angel City, mais l'impact, pensait-on, avait dû être réparti – ils se réassuraient régulièrement à la Lloyd's de Londres – et de toute façon ils étaient fondés à intenter un procès à la compagnie d'aviation dont le *bang* supersonique avait tout déclenché.

Mais ce matin ils avaient appris que la compagnie d'aviation allait se défendre en arguant que ce n'était pas le *bang* qui avait provoqué la catastrophe, mais un tremblement de terre. La chose était de plus en plus fréquente dans les environs de Denver, depuis 1962. Et le procès pouvait durer un an et coûter un million de dollars. Aussi, dès qu'il occuperait le fauteuil de Bill Chalmers, son premier soin serait de se défaire de la moitié du secteur qu'il était supposé prendre en charge : celui des opérations extérieures à l'État de Californie.

— Si je pouvais mettre les mains sur cet abruti de Denver, ce Philip Mason, fit-il entre ses dents serrées, je l'écorcherais vif. Et je ne serais pas le seul...

Il fut interrompu par un cri qui venait de la chambre où leur fils Teddy aurait normalement dû dormir. Il était âgé de huit ans, et faisait partie des privilégiés : il ne souffrait de rien d'autre que d'une crise d'asthme occasionnelle. Depuis l'annonce de leur départ imminent pour Los Angeles, ils craignaient l'apparition d'une nouvelle crise, mais jusqu'à présent ils avaient eu de la chance.

— Papa ! Maman ! Regardez... il y a des feux d'artifice !

— Bon Dieu, ce gosse n'est pas encore endormi ! (Halkin bondit sur ses pieds.) Je vais lui en donner, moi, des feux d'artifice !

— Rodge, je t'en prie, ne le gronde pas trop ! s'écria Belinda en courant après lui.

Le gosse n'était pas dans son lit, ni même dans sa chambre. Il était sorti sur la terrasse et regardait le ciel. Au-dessus de la ville on ne voyait rien d'autre que l'habituel reflet jaunâtre de ses lumières sur l'espèce de brume basse qui cachait les étoiles depuis octobre dernier.

— Veux-tu rentrer tout de suite ! cria Belinda en dépassant son mari et en tramant le gosse à l'intérieur. Combien de fois faut-il te dire que tu ne dois pas sortir sans ton masque ?

— Mais j'ai vu des feux d'artifice ! hurla le gosse. Juste devant ma fenêtre ! Je veux voir le reste !

— Je ne vois pas de feux d'artifice, grommela Halkin en levant la tête vers le ciel. Peut-être que tu as rêvé.

Déjà, l'air de la nuit lui picotait les paupières. Il prévoyait une autre veillée au chevet de Ted avec le masque à oxygène à portée de la main, et c'était la dernière chose qu'il souhaitait en ce moment. Demain, il faudrait qu'il ait toute sa tête à lui.

— Là-haut ! cria Teddy, et déjà il commençait à tousser et à s'étouffer.

Ils levèrent la tête machinalement. Oui, là-haut ! Quelque chose d'éclatant, une fleur de feu !

Et, sur le toit en pente de leur maison, un choc, et une vague de feu liquide qui déferla sur eux et s'accrocha à leurs vêtements et à leur peau, et les tua pendant qu'ils hurlaient. C'était de l'excellent napalm, la meilleure qualité américaine, fabriqué par les Pétroles Bamberley.

MESURE DE PRÉCAUTION

Deux fois au cours de la semaine passée il avait été suivi jusque chez lui. C'était le même type qui, il y avait une dizaine de jours, s'était montré au dépôt d'ordures de la Southern California Railroads où les wagons étaient chargés pour être évacués vers l'intérieur. Officiellement, il était là parce qu'il s'intéressait à l'idée de reconverter le désert en utilisant les déchets domestiques épurés du métal et du plastique qu'ils contenaient pour imprégner le sol aride d'une couche d'humus, mais en réalité il s'était plus préoccupé des hommes que du travail qu'ils effectuaient.

Si ce n'était pas un policier, c'était probablement un journaliste. Il avait essayé de contacter Peg Mankiewicz, mais tout ce qu'on avait pu lui dire au journal où elle travaillait c'était qu'elle avait quitté la ville. Par conséquent, avant que cela ne se produise pour la troisième fois, Austin Train avait laissé le montant du loyer pour le reste du mois en évidence pour que le propriétaire le trouve, et il avait pris le bus pour San Francisco. Les ordures ne manquaient pas là-bas non plus.

Et il avait quelque chose qui lui trottait dans la tête et qu'il ne voulait pas voir gâché par un accès de publicité intempestive.

ET ON REPART DE ZÉRO

Mort de fatigue, Philip Mason ouvrit la porte de son appartement et accrocha son pardessus et son masque. Dès qu'elle entendit le bruit de la porte, Denise accourut pour l'embrasser, et au lieu de lui effleurer la joue comme d'habitude elle le serra fort dans ses bras et lui enfonça avec véhémence sa langue dans sa bouche.

— Comment peux-tu, après tout le mal que je t'ai fait ? murmura-t-il quand leurs lèvres se séparèrent enfin.

— Idiot !

À entendre sa voix, elle devait pleurer, mais son visage était contre sa joue et il ne pouvait pas le voir.

— C'est sûr, maintenant. Je suis viré, et ils vendent l'agence au complet à une autre compagnie...

— Que tu es bête ! Je t'ai épousé parce que je t'aimais, pas pour te mettre des boulets aux pieds, et c'est *toi* que j'ai épousé, pas ta situation ! Pour le meilleur et pour le pire, et tout ce qui s'ensuit.

— Je ne mérite pas d'avoir une femme comme toi, dit-il. Je t'assure que je ne... Dis donc ! (Frappé par une pensée soudaine.) Tu t'es souvenue d'appeler Douglas ?

Ils avaient pris l'habitude d'appeler le Dr McNeil par son prénom.

Le visage de Dennie s'assombrit.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il y a de l'amélioration, mais ce n'est pas encore réglé. Encore un mois. C'est quand même mieux que la dernière fois... (Elle lui prit le bras.) Viens dans le living, mon chéri. Alan est ici. J'étais en train de lui servir à boire.

— Alan Prosser ? Qu'est-ce qu'il veut ?

— Te parler. Viens.

— Où sont les gosses ? Ils ne sont pas rentrés ?

— Ils sont en bas, chez les Henlowe. C'est l'anniversaire de Lydia. Ils rentreront dans une heure.

Après avoir serré la main à Philip, Alan se rassit dans l'énorme fauteuil qui lui avait été offert et pris son verre des mains de Denise.

— Tu en as de la veine, dit-il à Philip.

— Tu crois ? fit celui-ci avec amertume en se laissant tomber dans son fauteuil.

— Bien sûr ! Tu as une femme ravissante... – Denise était à portée de son bras, et il lui donna une tape sur la croupe qui provoqua un sourire pâle – ... une belle maison bien en ordre... Mon Dieu, si tu voyais dans quel état c'est chez moi !

— Vous n'avez pas... une femme de ménage, ou quelqu'un ? lui demanda Denise.

Elle n'avait rencontré Alan qu'en deux occasions, et il avait peu parlé de lui-même.

— J'ai essayé, dit Alan d'un air lugubre. J'ai engagé une de ces filles de Saint-Domingue.

— Ah oui, l'île où ils ont coupé tous ces arbres ? dit Philip pour faire la conversation plutôt que parce qu'il était intéressé.

— C'est ça. Maintenant, il y a des tempêtes de sable qui atteignent parfois la Trinité, d'après ce qu'on raconte. Mais cette fille : elle n'a pas pu faire l'affaire. Jolie, oui, et gentille comme tout, mais... pratiquement, il a fallu que je lui montre comment on se servait des chiottes. Vous voyez un peu ? Alors, quand sa mère est tombée malade et qu'elle a eu besoin de rentrer chez elle pour la soigner, je ne l'ai pas trop regrettée... Mais je t'embête avec mes problèmes, tu dois te dire que ce n'est pas grand-chose à côté des tiens ?

— C'est Denise qui t'a raconté, ou bien est-ce que tu as deviné ?

— Ni l'un ni l'autre. J'ai simplement des contacts financiers bien placés d'un océan à l'autre. Et les bruits qui courent sur Angel City sont si gros qu'on ne peut pas les ignorer. J'avais des actions dans ta compagnie, mais je m'en suis débarrassé il y a plusieurs semaines. Est-ce qu'ils vont faire la culbute, ou vendre simplement leurs agences en dehors de l'État de Californie ?

— Ils vont vendre, naturellement.

Philip observait maintenant Alan avec un nouveau respect. La compagnie avait sué sang et eau pour cacher qu'elle était pratiquement acculée à la faillite, et les actions n'avaient baissé que de vingt ou trente pour cent au lieu de quatre-vingt-dix si cela s'était su.

— Et je fais partie de la liquidation, poursuivit-il. J'ai été remercié, et l'agence d'ici va être vendue à une grosse boîte de New York qui mettra des types à elle. À partir de maintenant je suis au chômage.

— Non, tu ne l'es pas.

— Hein ?

— Tu disposes d'un peu d'argent ? Tu peux t'en faire prêter ?

— Euh... je ne sais pas si je te suis très bien.

— Je m'exprime pourtant clairement, non ? (Il agita son verre.) Tu n'as rien comme argent ? Une assurance sur la vie sur laquelle tu pourrais emprunter ? Une deuxième hypothèque ? Un prêt ? Des économies ?

— Euh... nous n'avons jamais touché ce que le père de Dennie lui a laissé... mais dis donc, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je suis en train de t'expliquer que tu n'es plus au chômage. À moins que tu ne le veuilles vraiment. Tu te souviens que je t'ai dit que mon associé m'avait laissé tomber, Bud Burkhardt, que tu as rencontré une fois ?

— Oui, qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ?

— Eh bien, je pense qu'il a été rudement idiot, pour commencer, d'accepter cette situation chez Puritain, aussi je ne regrette pas d'être débarrassé de lui...

— Il travaille pour Puritain, maintenant ? l'interrompit Denise. C'est bien ce type qui était venu nous refaire l'installation de plomberie dans notre dernière maison ?

— C'est bien lui, approuva Alan. Maintenant, il dirige la succursale de Towerhill.

— Oh, je vois ce que vous voulez dire, fit-elle en se mordant la lèvre. L'endroit est devenu... pas tout à fait une ville fantôme, peut-être, mais...

Avec un geste vague de sa main soignée.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, fit Alan. Avec les bénéfices que fait Puritain sur tout ce qu'il vend, il a probablement déjà gagné le double de ce qu'il aurait gagné en restant avec moi. Mais les trainites ont Puritain dans leur collimateur. Vous ne le saviez pas ?

— Non, je ne le savais pas ! (Philip se pencha en avant dans son fauteuil.) J'ai un certain nombre d'actions de Puritain. J'avais cru comprendre qu'elles étaient solides comme le roc. On dit qu'il s'agit d'un cartel, n'est-ce pas ?

— C'en est un. Mais les trainites sont une force avec laquelle il faut compter maintenant, et assez têtus pour se battre avec qui ils veulent. De plus, que peut contre eux n'importe quel cartel ?

— Dis-moi donc où tu veux en venir ! s'exclama Philip impatient. J'ai déjà trop d'emmerdements comme ça pour perdre encore le peu qui me reste.

— Eh bien, j'ai beaucoup de trainites qui travaillent pour moi, tu comprends. C'est le genre de boulot contre lequel ils n'ont rien à redire. Épurer l'eau, utiliser les eaux d'égouts là où elles peuvent rendre service, des trucs comme ça. Moi, je n'adhère pas à leurs théories alarmistes, mais il faut reconnaître qu'ils sont consciencieux, qu'ils arrivent à l'heure au travail et qu'on peut compter sur

eux...

Son verre était vide. Lorsqu'il le pencha contre ses lèvres, Denise se leva pour le remplir.

— Merci bien. Vois-tu, la plupart de ceux qui travaillent pour moi viennent de ce wat là-haut, près de Towerhill, et j'ai entendu dire l'autre jour qu'ils mettaient sur pied un projet à l'échelle nationale pour acheter toutes sortes de produits à Puritain et les analyser.

— En sont-ils capables ? demanda Denise.

— Je le suppose. Ils sont loin d'être ignorants, vous savez. La moitié d'entre eux ont laissé tomber l'université, mais ils y ont appris des tas de choses et si j'ai bien compris il y a au moins un chimiste dans chaque wat chargé de vérifier les produits qu'ils mangent pour voir s'ils ne sont pas nocifs.

— Cela me paraît raisonnable, approuva Philip. Particulièrement dans l'intérêt des enfants.

— Oh, ne crois pas que je suis contre toutes leurs idées. Merci. (Denise venait de lui rendre son verre.) Juste celles qui sont extrémistes. Je dois avouer que si j'avais des gosses, j'approuverais le principe d'un examen systématique de ce qu'ils mangent.

— Nous aussi ! fit Denise avec véhémence. Seulement, nous nous sommes renseignés... et ça coûte cher !

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire ça ! (Alan fronça les sourcils d'une manière effrayante.) Vous savez que j'avais acheté une maison quand Belle et moi nous nous sommes mariés, et que je l'ai revendue quand elle... quand elle a reçu cette balle. (Distraitement, il avait replié ses doigts pour toucher la cicatrice de la paume de sa main.) Eh bien, l'autre jour j'ai reçu une lettre du type qui me l'a achetée où il disait qu'il avait fait analyser la terre du jardin et qu'elle était empoisonnée parce qu'elle était située à l'emplacement d'une ancienne exploitation minière. Et il va me faire un procès.

— Ce n'est pas juste ! s'exclama Denise.

— Je pense que j'aurais fait comme lui si... Mais qu'importe ! (Tirant une gorgée de son verre.) Mon avocat me dit qu'on peut invoquer la clause de bonne foi, aussi je ne me fais pas de souci. Mais quand je pense à ce qui aurait pu arriver à *mes* enfants...

Il frissonna.

— Tu nous parlais de ton ex-associé, lui rappela Philip.

La perspective de se retrouver non seulement sans emploi, mais inemployable, comme tant de milliers d'autres, le hantait, et l'allusion tentante qu'avait faite Alan tout à l'heure l'intriguait. Il voulait en savoir davantage.

— Oui. J'étais en train de te dire que depuis qu'il est parti je n'arrive pas à m'en sortir tout seul. Je ne suis pas un vendeur ! Je suis un type pratique. Je peux me vanter de n'avoir jamais engagé personne pour faire un boulot que j'étais incapable de faire moi-même. J'ai débuté dans le métier en posant des tuyaux et en creusant des canalisations, et je peux encore en apprendre aux fichus bons à rien qui émargent chez moi. Mais... enfin, j'ai la tête pleine de projets que je n'ai même pas le temps de réaliser ! Par exemple, j'aimerais bien me remarier un jour, et je n'ai pas un moment pour me chercher une fille !

— Oh, oui, vous devriez ! fit Denise. Vous feriez un très bon mari.

Alan fit la grimace :

— Un bon mari, vous parlez ! Rentré tous les soirs à minuit, dehors le matin à 7 heures... Enfin, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Ce que je voulais dire à Phil, c'est... (D'un trait, il acheva de boire son second verre.) J'ai besoin de quelqu'un qui m'aide. Quelqu'un qui comprenne le côté administratif des choses. Si tu veux t'acheter une part, dix mille dollars, même cinq mille, j'aimerais t'avoir comme nouvel associé. J'ai quelque chose en tête que je ne pourrai jamais accomplir tout seul.

Il se pencha en avant et poursuivit avant que Philip ait eu le temps de répondre.

— Réfléchis à tout ce qui se passe dans le pays – et dans le monde entier aussi bien, d'ailleurs. Tu es allé à Los Angeles récemment, par exemple. Comment as-tu trouvé l'eau ?

— Dégueulasse.

— Es-tu allé faire un tour sur la plage ?

— Il faudrait être fou.

— Exactement. Il faudrait être fou. Masochiste, à la recherche d'une pharyngite et de troubles intestinaux. Qui donc va encore se baigner aujourd'hui, en dehors de quelques piscines privées ? C'est dangereux. Écoute, je connais des filles qui se lavent la figure le matin avec de l'eau minérale, de peur d'avaler l'autre par mégarde.

Philip lança un coup d'œil à Dennie, qui hocha vigoureusement la tête :

— C'est ce que je fais pour les enfants, dit-elle. Je me sens plus tranquille.

— Eh bien, regarde-moi un peu ça... merde, je croyais avoir apporté ma serviette avec moi !

Il regarda autour de lui.

— Sous votre fauteuil, fit Dennie en pointant l'index.

— Ah, merci. (Il ramena vers lui un porte-documents noir d'où il tira une liasse de brochures aux couleurs vives.) Tenez. Voilà le dernier en date des gadgets de Mitsuyama. Un épurateur d'eau à usage domestique. Système à cartouches interchangeables. Bon marché – quelque chose comme cent soixante dollars tout installé.

La cartouche coûte cinq dollars, dure à peu près un mois pour une famille moyenne, et se vend par paquets de six. Une clientèle assurée. On recharge la cartouche en la faisant bouillir dans une solution qui coûte quinze *cents* le gallon – mais naturellement le client ne le sait pas. Bon sang, avec la publicité adéquate, on pourrait envahir le marché de Denver en moins d'un an, et essaimer dans tout l'État !

— Cent soixante dollars ? (Philip fronça les sourcils tout en tournant les pages illustrées de la brochure.) Ça ne me paraît pas laisser une marge bénéficiaire bien large, compte tenu des frais de main-d'œuvre.

— Écoute, je me fais fort de t'installer un de ces trucs en une demi-heure à partir du moment où je sonne à la porte d'entrée.

— Ah. Tu cherches à obtenir une concession pour la ville.

Philip sentit son cœur battre dans sa poitrine. Alan avait raison. Il y avait là-dedans des possibilités commerciales énormes.

— Je prendrai une concession pour l'État si je peux, grogna Alan. De plus, je crois que j'ai emporté le morceau. Mon ancien associé, Bud... eh bien, je l'ai persuadé qu'il me devait une faveur, et il n'est pas assez stupide pour oublier qu'il peut lui-même avoir besoin d'une faveur un de ces jours. Il a de bons contacts à la Colorado Chemical. Je suis allé les voir, mon idée leur plaît et si je peux les convaincre que je suis de taille à affronter ce volume d'affaires, ils me soutiendront pour une soumission cinq pour cent plus élevée que n'importe qui d'autre.

Il se laissa aller en arrière sur son siège avec un sourire satisfait.

— Hum, je ne sais pas s'ils m'accepteraient, déclara Philip au bout d'un moment de silence. Angel City ne va pas me donner des références extraordinaires, tu ne crois pas ?

— Qu'ils aillent se faire foutre à Angel City ! (Alan fit un geste dédaigneux de la main.) Je leur ai expliqué mon idée de publicité, et ça leur plaît tellement que je pourrais engager Fidel Castro si je voulais sans qu'ils me disent rien.

— Quelle est cette idée ?

— Tu te souviens de ce Noir qui est devenu un héros avec l'histoire de Towerhill ? Un flic... comment s'appelle-t-il, déjà ? Ah, oui : Peter Goddard.

— Est-ce qu'il n'est pas paralysé ? demanda Denise.

— En ce moment, il est en convalescence. Il marche déjà, sur toute la longueur de sa chambre. Il boitera toute sa vie, sans doute. Et naturellement, ils ne peuvent pas le reprendre dans la police. Je suis

allé faire un tour à son hôpital il y a quelque temps, pour discuter avec un médecin que je connais, et j'ai rencontré l'oncle des deux gosses qu'il a sauvés. Pourri de fric, le type ! Importateur d'abeilles. Et il se lamentait sur le sort de ce pauvre type qui ne pourra plus retrouver son emploi, en disant qu'il payait tous les frais d'hôpital mais qu'il ne pouvait tout de même pas le nourrir jusqu'à la fin de ses jours pour ce service qu'il avait rendu. Alors, je me suis dit, bon Dieu, un héros et un Noir ensemble, qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Là, c'est venu comme un coup d'inspiration ! Tous ces Blancs qui ont la panse pleine – comme toi et moi – il n'y a qu'à leur faire honte, et ils nous achèteront nos filtres dans la foulée ! (Alan se frotta joyeusement les mains.) Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Tu ne trouves pas que toutes les pièces s'assemblent à merveille ?

ANALYSES DE LABORATOIRE

— *Rapport* : En la présence du Dr Michael Advowson, observateur nommé par les Nations Unies, des échantillons ont été prélevés sur un contingent de « Nutripon Bamberley » réputé provenir d'une cave sinistrée de Noshri. Les prélèvements n'ayant pas été faits à partir d'un récipient étanche, la possibilité d'une contamination ultérieure n'est pas à écarter. Nous avons trituré des portions d'échantillon dans différents solvants, et nous avons testé dans chaque cas la solution à l'aide des techniques habituelles de chromatographie sur papier (Papier d'analyses Hansen, Type III). Nous avons décelé dans chaque test des traces du même alcaloïde complexe qui avait été précédemment isolé dans les urines et le sérum sanguin des habitants de Noshri, et qui évoque certains dérivés hydrolysés de l'ergot. L'administration de cette substance à des animaux de laboratoire a provoqué des spasmes musculaires, un comportement aberrant, une panique irrationnelle et des selles mêlées de sang. Il apparaît comme très hautement probable qu'il s'agit bien de la substance responsable de la catastrophe de Noshri. Cependant, il n'a pas été possible d'établir à quel moment elle a été introduite dans la nourriture incriminée.

*Fait à Paris, Institut Pasteur.
L.-M. Duval (Dr. en Méd. et Chim.)*

MERVEILLES DE LA CIVILISATION MODERNE

La petite secrétaire pimpante, vêtue au dernier goût du jour notamment d'une jupe fendue jusqu'à la taille pour révéler entre ses cuisses une touffe de laine d'acier brillante faisant partie de son panty, écouta l'interphone ultra-moderne posé sur son bureau rutilant. Le son, naturellement, était directionnalisé. L'atmosphère était calme et agréablement fraîche, car au lieu de fenêtres il y avait ici des projections cosmoramiques, dernier en date des systèmes utilisés pour empêcher l'intrusion de la déplaisante réalité extérieure. Bien que les cheminées voisines déversassent vingt-quatre heures sur vingt-quatre leurs fumées étouffantes, le spectacle donné était celui de nuages blancs et propres, d'un ciel bleu et d'un soleil jaune pas assez fort pour éblouir. Article supérieur au produit naturel, oui.

Il y avait aussi des oiseaux qui volaient ou qui se perchaient entre deux couches de verre sur de vraies branches, dans un environnement climatisé. Il n'était pas habituel de voir des oiseaux. Oh, non.

« Mr Hideki Katsamura », annonça la fille. Mr Hideki Katsamura se leva de son fauteuil en plastique, imitation sans défaut de la fourrure naturelle, sans risque de maladie ni peut-être

d'association d'idées désagréable en raison de la disparition de tant d'espèces regrettées. Père de famille respectable, bien établi, excellente maîtrise de l'anglais, correctement vêtu de tissu sobre. Stable. Ni anxieux à l'excès de plaire, ni porté à s'incliner devant les secrétaires comme font certains.

L'attente avait été longue, mais c'était compréhensible. Le poids des affaires urgentes.

Très moderne, la fille ouvrit la porte au Dr Hirasaku en pressant un bouton dissimulé.

Un peu plus tard, quand le Dr Hirasaku et ses codirecteurs eurent clairement donné leurs instructions sur la visite en Amérique et la répartition des concessions pour le nouveau purificateur d'eau ainsi que de nombreuses listes de produits concurrents, dont il fallait expliquer l'infériorité et le montant des soumissions reçues jusqu'à présent, l'honorable Mr Katsamura rentra chez lui avec documents à étudier avec soin dans belle maison de banlieue d'Osaka où le ramassage des ordures se faisait ponctuellement et où le milieu de la rue recevait les eaux usées des habitations du quartier dans des ruisseaux intégrés au paysage et surmontés toutes les deux rues d'arches artistiquement ouvragées à la mode chinoise très ancienne caractéristique des cités piétonnières super-modernes jamais embouteillées par automobiles. Tout cela excellent. Tout nylon.

DEUXIÈME MANCHE

Le vol dans lequel ils avaient mis Michael Advowson pour rentrer de Paris à New York faisait escale à Londres. Subsonique, avait-il exigé. Une minorité régulière de sa clientèle était constituée de gens qui s'étaient brûlés avec leur cafetière parce qu'ils avaient sursauté à cause d'un *bang* supersonique.

L'avion devait quitter Orly à 21 h 29, mais il avait déjà quatre-vingt-dix minutes de retard. Il y avait eu une alerte à la bombe et ils s'étaient mis à fouiller les bagages.

Il voyageait en première classe puisque ce n'était pas lui qui payait. Il était le seul passager en avant de la cloison de séparation. La section des premières était de plus en plus petite, de plus en plus difficile à remplir, et les compagnies aériennes étaient toujours contentes quand une grande organisation internationale ou une société importante se fendait du tarif le plus élevé à titre de compensation pour quelqu'un qu'ils envoyaient à un endroit où il ne voulait pas aller.

Mais il n'y avait pas beaucoup de gens non plus en classe touriste. Les gens ne prenaient plus l'avion pour traverser l'Atlantique s'ils n'y étaient pas obligés, sauf peut-être par bravade. Même si un avion n'était pas saboté ou bien détourné, on pouvait être certain qu'il serait retardé pour une raison ou pour une autre.

Ce n'est pas que la traversée en bateau était de tout repos : À preuve le naufrage du *Paolo Rizzi* l'été dernier et la mort de treize cents passagers par noyade dans une eau polluée par les cent quatre-vingt mille tonnes de pétrole déversées par le navire avec lequel il était entré en collision.

Moralité : restez chez vous.

Quand ils arrêterent l'épouvantable musique de fond, il essaya de faire un petit somme et allait presque y réussir quand il fut réveillé par l'ordre d'attacher sa ceinture en vue de l'atterrissage à Londres.

Là, deux autres passagers prirent place de l'autre côté de l'allée par rapport à lui. Une petite blonde avec une expression de langueur triste sur le visage et, près du hublot, un homme aux cheveux bruns qui devait être de quelques années son aîné et qui se mit à ronfler presque avant que l'avion ait décollé à nouveau.

Dans la pénombre de la vaste cabine insonorisée, se sentant un peu comme Jonas dans le ventre de

la baleine, Michael pestait intérieurement contre son destin.

Pourquoi moi ? Pourquoi être venu me tirer de mes verts pâturages d'Irlande pour me jeter au milieu des plus terribles champs de bataille de la planète ?

Oh, intellectuellement, il connaissait très bien les raisons pour lesquelles il avait été choisi. Les Irlandais avaient souvent été les piliers des forces pacifiques des Nations Unies ; en tant qu'ancien médecin militaire, toujours dans la réserve, qui venait de se signaler à l'attention d'un vaste public en soulevant un scandale autour du massacre d'une quantité de bestiaux qui en réalité ne souffraient pas d'une maladie contagieuse, il s'était trouvé tout indiqué... Partout, il avait fallu subir les assauts des journalistes, plus ou moins bien épaulé par les responsables mineurs de l'O.M.S. ou de la Commission des Réfugiés. Il avait horreur de la vie publique, et c'était la raison pour laquelle il avait opté pour un modeste cabinet rural au lieu des postes qui lui tendaient les bras dans les hôpitaux des grandes villes. Il aurait pu être promu au rang de médecin conseiller avant d'avoir atteint l'âge de quarante ans, mais il aurait été condamné à s'enfoncer de plus en plus dans la politique interne, et à servir les intérêts de telle ou telle faction de fonctionnaires d'État. Merci, très peu pour moi, leur avait-il répondu très fermement.

Mais ça, il n'avait pas été capable de le parer.

Maintenant, chaque fois qu'il fermait les yeux, il voyait la pauvre petite Eileen, qui avait failli perdre son orteil, multipliée des milliers et des milliers de fois, mais avec la peau noire. Il n'avait jamais pleinement compris auparavant, au fond de lui là où ça compte, les ravages que peut exercer une guerre moderne.

Ils lui avaient montré l'état dans lequel la population se trouvait encore à Noshri : victimes d'une terreur aveugle, égarés, incapables de se concentrer sur les tâches les plus simples, les gens étaient pratiquement incapables de trouver à se nourrir tout seuls. Ils l'avaient ensuite envoyé à Paris pour qu'il rencontre la poignée de victimes qui étaient soignées dans de bonnes conditions parce que le Pr Duval les avait pris en charge dans son service d'hôpital pour pouvoir les étudier. Il avait amené avec lui, dans une serviette attachée à son poignet, un échantillon du Nutripon que, pendant son séjour à Noshri, il avait découvert dans une cave – en réalité, un simple trou dans le sol – emplissant à moitié une conque. Sans doute une provision mise de côté par quelqu'un qui n'était pas sûr qu'il y aurait une distribution le lendemain et qui était mort ou devenu fou avant d'avoir pu revenir manger le reste de sa part. Il avait pris part à son analyse, supervisé l'administration de petites doses de la substance isolée à des rats et des singes de laboratoire, et le résultat ne faisait plus aucun doute : la nourriture était empoisonnée. Restait à déterminer comment, où, quand.

Il verrait cela à New York, auprès de l'O.N.U. Alors qu'avant il n'avait jamais quitté son Irlande natale que pour de rares visites à des parents qui vivaient à Glasgow, Liverpool ou bien Londres. Souvent, au cours de la carrière militaire qui lui avait valu le grade de capitaine et l'uniforme qu'il était en ce moment obligé de porter parce qu'il voyageait pour affaires officielles, il avait discuté avec des gens qui avaient servi dans les forces pacifiques, et senti l'espèce de fierté qu'ils avaient d'être enrôlés pour une cause qui venait à peine d'être inventée, et que les pays riches et puissants paraissaient mépriser.

Il avait essayé d'encourager cette fierté en lui. Jusqu'à présent, il n'avait pas eu tellement de succès.

— Quel est cet uniforme ?

Question inattendue de la jeune femme qui était assise de l'autre côté de l'allée tandis que l'avion prenait son altitude de croisière...

— Euh... l'armée irlandaise, mademoiselle.

— Ils laissent des soldats étrangers envahir l'Amérique ?

Il y avait un dur sourire éclatant sur son visage, et un dur sarcasme éclatant dans sa voix.

Il soupira, et retourna sa veste – qui pendait à un crochet à côté de son siège – pour lui montrer le brassard vert et blanc des Nations Unies sur sa manche. Le symbole en forme de mappemonde commençait à être mieux connu, à mesure que les habitants du globe se faisaient davantage peur à eux-mêmes.

— Vous allez aux Nations Unies ?

— Oui.

— Moi aussi. Pour quoi faire ?

— Pour témoigner dans l'enquête sur la catastrophe de Noshri.

— Moi aussi.

Il la regarda en plissant les yeux de surprise.

— Vous ne me croyez pas ? (Sa voix était railleuse.) Alors, vous ne devez pas savoir qui je suis. Je m'appelle Lucy Ramage. Je suis infirmière. Je travaillais à Noshri. J'ai vu ce que ces démons ont fait. (La voix de la jeune femme résonnait étrangement dans la cabine vibrante à la lumière irréaliste.) J'ai l'intention de tout révéler au monde entier. Savez-vous qu'ils m'ont enfermée pour essayer de m'empêcher de parler ? Ils m'ont mise dans un asile en disant que j'étais folle. Peut-être que c'est vrai, après tout. Ce que j'ai connu aurait pu rendre fou n'importe qui. C'est lui qui m'a fait sortir, ce type qui est en train de ronfler à côté de moi. Sans lui, je serais encore derrière des barreaux. Le señor Arriegas, c'est comme cela qu'il s'appelle, mais il préfère que je lui dise Fernando. Il appartient à l'ambassade uruguayenne de Londres.

La mention du nom de la fille avait éveillé quelque chose dans la mémoire de Michael. Il avait entendu parler d'elle par un des médecins de Noshri, un grand Suédois nommé Bertil ou quelque chose comme ça. Mais l'allusion à l'Uruguay avait entièrement modifié les perspectives. Qu'est-ce qui pouvait intéresser les Tupamaros chez une infirmière de... Nouvelle-Zélande, si ses souvenirs étaient exacts, qui travaillait en Afrique ? Le simple fait qu'ils n'auraient pas voulu laisser passer une nouvelle occasion de susciter dans l'opinion mondiale des sentiments anti-américains ? Ils étaient, ce n'était un secret pour personne, pleins d'amertume. Quand ils s'étaient emparés du pouvoir au milieu du chaos que leurs sabotages et leurs attaques style Robin des Bois avaient créé, les États-Unis avaient expulsé l'Uruguay de l'O.E.A., comme Cuba, et avaient essayé de leur fermer également les portes de l'O.N.U. Grâce à une brillante manœuvre du secrétaire général, qui avait raflé non seulement le soutien des deux blocs communistes mais aussi celui de presque toutes les nations neutres, la proposition avait été repoussée à une majorité écrasante.

La rage au cœur, Washington avait dû choisir entre refouler de son sol les Nations Unies tout entières – mesure qui ne manquait pas de supporters, bien sûr – et permettre à ces marxistes-maoïstes avoués l'accès au territoire des États-Unis. On avait finalement adopté un compromis qui consistait à les laisser entrer, mais seulement avec un passeport de l'O.N.U. et non un passeport national. Une fiction, comme chacun savait, mais qui avait évité que le reste du monde ne prenne parti contre l'Amérique.

Tandis qu'il revoyait tout cela dans son esprit, Lucy poursuivait :

— Vous savez, là-bas en Nouvelle-Zélande, je n'avais jamais fait très attention à la politique. Je ne votais jamais. Si j'avais dû le faire, je suppose que j'aurais plus ou moins soutenu la cause des Libéraux. Je me suis engagée dans le Secours Mondial parce que c'était une occasion de voyager, de voir le monde avant de me marier et de m'établir. C'est bien pour les enfants, la Nouvelle-Zélande. J'ai trois nièces et un neveu là-bas, et ils se portent à merveille. Mais quand j'ai vu toutes ces horreurs à Noshri, j'ai enfin compris. Ce qu'on raconte sur les Américains, ce n'est pas seulement de la propagande. C'est la réalité. Vous êtes déjà allé à Noshri ?

— Oui.

La voix de Michael lui restait dans la gorge. Il devenait à chaque instant plus clair que cette fille

avait l'esprit désorienté, pour dire les choses gentiment. Elle en présentait tous les signes : le regard vague, la voix haut perchée et sans cesse en action, les propos incohérents, tout. Comment mettre fin à cette conversation qui l'ennuyait sans se montrer carrément insultant ? Ce qui ne ferait certainement qu'empirer les choses.

— Oui, j'ai vu à Noshri ce que font les impérialistes, poursuivit Lucy en regardant droit devant elle cette fois-ci. Les pays riches ont saccagé leurs propres richesses, et ils ne cherchent qu'à voler ceux à qui il en reste encore un peu. Ils font main basse sur le cuivre, le zinc, l'étain, le pétrole. Et naturellement le bois aussi, qui devient de plus en plus rare. (Elle avait l'air de réciter une liste apprise par cœur. C'était sans doute le cas.) Et maintenant, ils ont découvert une nouvelle méthode. Rendre tout le monde fou pour les empêcher d'établir un gouvernement stable et indépendant. Cela aurait pu réussir à Noshri, s'il n'y avait pas eu le général Kaika, et maintenant c'est au Honduras qu'ils essayent.

Michael sursauta. Il savait, naturellement, qu'il y avait eu une sorte de soulèvement là-bas, et que le gouvernement avait fait appel à l'aide américaine, mais c'était la première fois qu'il entendait formuler ce type d'accusation.

— Ah, vous préférez ne pas en parler ? lui dit-elle en se tournant vers lui. Votre opinion est faite et vous ne voulez pas vous laisser troubler par des faits que vous ignorez !

Avec un rire rauque, elle lui tourna le dos et se recroquevilla dans son fauteuil, les mains passées autour de ses genoux.

L'avion continuait son vol bourdonnant dans le ciel noir, au-dessus des nuages qui masquaient l'Atlantique. Il vint soudain à l'idée de Michael de regarder la lune. Il ne l'avait pas vue, pas plus que les étoiles, de tout le temps qu'il était resté à Paris.

Il fit glisser le rideau de son hublot et pencha la tête. Elle n'était pas visible. Il consulta son agenda et découvrit qu'elle s'était couchée, mince croissant, au moment exact où l'avion avait décollé de Londres.

Un peu plus sur la droite, et c'est chez moi (ils devaient voler en ce moment dans le fuseau horaire de l'Irlande).

Si seulement je pouvais.

AVRIL

GLOIRE AUX HÉROS

Hé, toi l'homme aux grands muscles,
Toi, oui !
Toi qui marches à la vapeur, l'essence et l'électricité,
Toi qui laisses des empreintes de béton et de ciment !
Arpenteur du globe, dompteur de continents, ceintureur de planète !

Oui, c'est toi que j'appelle.
Toi qui mets ta nourriture en boîtes imputrescibles,
Qui bloques la tempête de tes briques et de ton mortier,
Qui sur tes roues et rails d'acier poli
Multiplies les objets et les possessions, dévores les forêts,
Fends la prairie déserte de tes sillons féconds,
Voles plus haut que l'aigle, nages plus vite que le requin,
Distribues les richesses du monde, accomplis des miracles,
Je te salue et je te loue...

Le chant des États à naître, 1924.

VICTIME DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

— J'ai fait de mon mieux, déclara Gerry Thorne d'une voix chagrinée, à juste titre. Moïse Greenbriar et lui avaient réellement accompli du bon travail avec le programme d'aide alimentaire de la fabrique hydroponique Bamberley. Un demi-cent par personne nourrie, cela faisait une somme considérable avec les années. De plus, plusieurs formations de gauche et du centre au Congrès, malgré l'importance restreinte qu'elles avaient aujourd'hui, préconisaient l'achat de Nutripon par des organisations comme le Fonds de solidarité planétaire en vue de maintenir les allocations d'aide sociale dans les grandes villes où les maires de droite faisaient des coupes claires dans leur budget social pour des raisons d'économies. La famine s'était répandue un peu partout l'hiver dernier.

— Je ne peux tout de même pas faire des miracles, ajouta-t-il.

Enfin... peut-être quelques tours de passe-passe, tout au plus. Comme cette résidence secondaire dans les îles Vierges, splendide avec ses murs de pierre de taille, sa charpente de bois et sa véranda où

l'on pouvait souvent s'asseoir en plein air, à condition que les vents ne soufflent pas du sud, de la mare fétide du golfe du Mexique, ou du gigantesque égout des Sargasses. Peu importe si le venin des trainites l'avait suivi jusque-là et si une ligne à moitié effacée de têtes de morts et de tibias ornait la façade qui donnait sur la mer. Personne ne songeait réellement à lui reprocher un luxe qu'il avait gagné en œuvrant pour la bonne cause. Après tout, il aurait pu travailler pour Du Pont de Nemours.

Le plus remarquable de tout, c'était qu'on pouvait encore se baigner ici. Malgré les ordures que le courant des Canaries amenait parfois d'Europe, le courant des Antilles qui venait de la côte encore relativement sous-développée d'Amérique du Sud était à peu près propre. Ce matin, le bulletin des garde-côtes avait annoncé que l'eau était propre, et Elly Greenbriar et Nancy Thorne étaient occupées à le prouver.

— Mais d'où cette substance, cette drogue, peut-elle venir ?

La question de Thorne était superflue ; c'était exactement ce que l'enquête des Nations Unies devait s'employer à découvrir.

— Tout ce qui est sûr, c'est que ça ne provient pas de l'usine, fit Greenbriar en buvant une petite gorgée de son gin. Nous avons demandé au Bureau Fédéral des Narcotiques de nous envoyer un de leurs meilleurs chimistes légaux, et il a testé des échantillons pris au hasard. Il n'a rien trouvé d'anormal. Naturellement, nous communiquerons son rapport à la commission d'enquête la semaine prochaine, mais il ne faut pas attendre grand-chose de ce côté-là.

— Je ne pense pas en effet. Nous avons tout le monde contre nous en ce moment, depuis les isolationnistes puants qui « ne voient pas pourquoi nous distribuerions notre précieuse nourriture à des canailles ingrates », jusqu'aux canailles ingrates en question. Mais un démenti ne rattrape jamais un bruit qui court. Tu as entendu parler du raid sur San Diego, par exemple ? Ce cinglé de Tupa-Mexicain. Petronella Page a fait un show là-dessus l'autre soir.

— Un raid ? Tu plaisantes ! grogna Greenbriar. *Des raids*, plutôt. Trois, jusqu'à présent, d'après ma cousine, Sophie.

— Combien ?

— Trois. Sophie vit là-bas depuis vingt ans, mais quand elle m'a appelé l'autre jour elle m'a annoncé qu'elle envisageait d'aller habiter l'Est. Juste après la première attaque, il y en a eu une deuxième, et on ne croit pas qu'il s'agit du même gang parce que les charges étaient faites de thermite au lieu de napalm – et ensuite, il y en a eu une troisième, qui a mis le feu à un pâté d'immeubles noirs.

— Les salauds, fit Thorne. Brûler les gens dans leurs maisons, merde alors !

Son regard suivait un bateau qui venait d'émerger de la brume du nord : neuf et racé, un des tout derniers chalutiers, équipé pour la pêche en eau profonde, conçu pour remonter les encornets des profondeurs encore relativement saines où ils vivaient. Aujourd'hui, le poisson de surface était ou bien si rare qu'il se vendait à des prix prohibitifs, comme le hareng ou la morue, ou bien dangereusement chargé de substances toxiques telles que le mercure organique. Mais jusqu'à présent, les encornets étaient généralement acceptables.

— C'est le deuxième ou le troisième que nous voyons aujourd'hui ? demanda Greenbriar.

— Le troisième. La campagne de pêche doit être bonne cette année... Je suppose que tu as conseillé à ta cousine de déménager ?

— Oh, c'est ce que je lui répète depuis le tremblement de terre de 71, mais naturellement elle aurait vendu sa maison tellement à perte... Enfin, je crois que cette fois-ci elle est décidée.

— À propos de perte, murmura Thorne, est-ce que tu avais des actions d'Angel City ?

Greenbriar sourit lugubrement pour toute réponse.

— Moi aussi. Et elles se sont effondrées. J'ai pris des Puritain à la place, mais j'ai perdu quand même un paquet.

— Si tu veux un conseil, fit Greenbriar, revends tes Puritain.

— Pourquoi diable ? Ils font partie d'un Cartel, n'est-ce pas ? Leurs actions devraient être les plus solides de tout le marché.

— Bien sûr, tout ce que le Cartel approuve se transforme en or. Mais... (Greenbriar baissa la voix.) Il y a des bruits qui courent. Peut-être qu'ils sont fantaisistes, mais tout de même...

— Et ils disent quoi ?

— Que les trainites veulent leur peau.

— Impossible ! (Thorne se dressa brusquement sur son siège.) Les trainites sont de leur côté, ils l'ont toujours été !

— Alors, pourquoi font-ils des analyses massives sur tous les produits Puritain ?

— Qui a dit cela ? Et même si c'est vrai, qu'est-ce que ça prouve ? Tu sais comme ils sont excessifs dès qu'il s'agit de leur alimentation.

— Suffisamment pour engager Lucas Quarrey, de l'université de Columbia ?

Thorne le dévisagea sans rien dire.

— C'est une réalité, dit Greenbriar. Je connais quelqu'un qui le connaît bien. En fait, il a déjà fait quelques travaux mineurs pour le compte du trust. Il semble qu'il ait été discrètement contacté l'autre jour pour savoir s'il accepterait de superviser ce projet sur lequel les chimistes trainites travaillent déjà.

Thorne arrondit les lèvres.

Cela signifie un changement d'orientation, n'est-ce pas ? Mais qu'est-ce qu'ils espèrent gagner en attaquant la seule compagnie qui se consacre exclusivement aux produits organiques ? Sans compter qu'ils se mettent le Cartel sur le dos, naturellement.

— À mon avis, ils veulent essayer de leur faire baisser leurs prix. Peut-être en accumulant le plus grand nombre de renseignements possible sur leurs erreurs. Dans une affaire de cette envergure, il se glisse inévitablement de la marchandise qui n'est pas aussi bonne que la publicité le proclame. Et cela leur donnerait une arme à utiliser contre la compagnie.

Thorne se frotta le menton.

— Ce n'est pas impossible. Je me souviens d'un article de Train où il était très virulent à propos des gens qui profitent de la sensibilisation du public sur les questions de diététique. Mais qui peut-il y avoir derrière tout cela ? Quand même pas Train lui-même, je pense ?

— Aucune chance. Train est mort. Il s'est suicidé. Je le sais de source très sûre. Il ne s'est jamais relevé de sa dépression nerveuse, vois-tu. Mais cela pourrait être un de ces individus qui ont adopté son nom.

Greenbriar pencha la tête en arrière, et renifla très fort :

— Hmm, le printemps doit être en avance.

— Quoi ?

Désorienté, à la fois à cause de l'inconséquence du propos et parce qu'ici, aux îles Vierges, la végétation était luxuriante toute l'année.

Greenbriar gloussa :

— Sens un peu. Des violettes !

Thorne obéit : hmmf, hmmf.

— Tu as raison ! s'écria-t-il, étonné. Mais une odeur si forte, ça ne peut pas être des fleurs, tu ne crois pas ?

— Je n'ai pas l'impression. Hmm ! Bizarre ! De quel côté est le vent maintenant ? Ah, oui, il vient toujours de la mer.

Il regarda en direction de la plage où Elly et Nancy s'amusaient à s'éclabousser dans les hauts-fonds. Visiblement, elles étaient sur le point de rentrer.

Bah, le monde était plein de mystères. Thorne haussa les épaules.

— Elles ne vont pas tarder à rentrer pour le déjeuner, dit-il. Je vais aller dire...

Il fut interrompu par un hurlement.

Greenbriar et lui bondirent en même temps de leur fauteuil. Là-bas, dans l'eau, Nancy se débattait désespérément et Elly, qui l'avait dépassée, avait fait demi-tour pour lui venir en aide.

— Vite ! fit Thorne en posant son verre n'importe où et en dévalant quatre à quatre les marches qui menaient au rivage.

Il continua droit dans l'eau tandis qu'Elly essayait de remettre Nancy sur ses pieds.

L'odeur de violettes était incroyablement forte.

— Attention ! s'étrangla Nancy, et le bras passé autour des épaules d'Elly, elle montra un objet qui émergeait à peine à la surface de l'eau.

Informe, recouvert d'une croûte, on aurait pu le prendre pour un rocher. Mais quelque chose de jaunâtre s'échappait d'une fente étroite à une de ses extrémités.

Frappé d'horreur, Thorne regardait sa femme. Il vit ses yeux gonfler, se boursoufler presque littéralement en transformant toute la partie supérieure de son visage en une masse hideusement bouffie. Ses lèvres aussi se recouvraient de pustules, ainsi que ses épaules et sa poitrine.

— Moïse ! Téléphone au docteur, vite ! s'écria-t-il. L'hélicoptère, évacuation sanitaire !

Le gros homme fit volte-face et rentra précipitamment. Au même instant, Nancy se plia en deux et vomit, puis perdit connaissance.

Aidés par un de leurs domestiques qui était apparu en réponse aux cris frénétiques de Greenbriar, Thorne et Elly la transportèrent tant bien que mal dans la maison, l'étendirent sur un canapé, envoyèrent chercher de l'eau, propre, une pommade adoucissante et un nécessaire de première urgence.

— L'ambulance arrive tout de suite avec le docteur, dit Greenbriar en haletant. Qu'est-ce qui a pu se passer ? Une méduse ?

— Sûrement pas !

Mais évidemment il n'était pas descendu comme lui sur la plage, et il n'avait pas vu le fût, ou le tonneau, ou Dieu sait quoi, à demi enterré dans le sable.

— Est-ce qu'ils t'ont dit ce qu'il fallait faire en attendant ? demanda Thorne.

— Je... (Greenbriar porta la main à sa bouche d'une manière ridiculement enfantine.) Je n'ai pas pensé à demander.

— Idiot ! (La panique faisait perdre la tête à Thorne.) Rappelle-les et...

Mais Greenbriar était déjà reparti.

— Mais qu'est-ce que ça peut être ? gémit Elly.

— De la lewisite, déclara le docteur quand il eut fini d'administrer l'oxygène.

Il n'était pas venu seul dans l'hélicoptère, mais avec une infirmière et un sergent de police.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Thorne, stupéfait.

— Un gaz toxique.

— Quoi ?

— Oui, l'odeur de violettes est un signe indiscutable. J'ai déjà vu deux containers comme celui-ci. Pas ici, mais en Floride, où j'habitais. C'est un composé arsenical fabriqué pendant la première guerre mondiale. Ils n'ont pas eu l'occasion de l'utiliser, alors ils l'ont jeté dans l'océan. Ce qui s'est passé en Floride, c'est qu'ils en ont immergé une quantité dans la fosse Hatteras, et qu'un de ces nouveaux chalutiers pour la pêche en eau profonde en a remonté plusieurs. Au bout de soixante ans, ils étaient naturellement recouverts de mollusques et de toutes sortes de choses, et ils n'ont pas résisté à la tentation d'en forcer un, pensant que cela pouvait avoir de la valeur. Quand ils se sont aperçus que c'était dangereux, ils les ont balancés par-dessus bord, mais ils étaient alors en eau peu profonde et

quelques-uns des containers se sont fracassés sur les rochers. La mer en a ramené pas mal sur le rivage.

— Je n’avais jamais entendu parler de cette histoire, murmura Thorne.

— Pas étonnant. Cela aurait gâché la saison touristique d’hiver. Ou le peu qu’il en reste. Je suis parti parce que je voulais des plages propres pour mes enfants, pas parce que les gens sont tellement bien portants en Floride que je n’avais pas assez de malades !

Avec un rire ironique, il se tourna de nouveau vers Nancy pour l’examiner. L’oxygène avait fait son effet, et elle respirait plus paisiblement.

— Je pense qu’on peut la transporter maintenant, dit-il. Ne vous inquiétez pas trop. Il n’y aura peut-être pas de marques permanentes. Mais bien entendu, si elle a respiré ou avalé un peu de cette substance... enfin, nous verrons.

— Cette fois-ci, fit Thorne comme s’il n’avait pas entendu, la nouvelle se répandra. J’y veillerai.

PAS TOUCHE

...pour cause, je cite, d’intelligence avec un pays ennemi. Fin de citation. On prétend qu’il a essayé d’obtenir des renseignements de source cubaine sur la pollution de l’air. À titre de protestation contre cette arrestation, quelque deux cents étudiants de l’université de Columbia se sont joints à un millier de trainites dans une manifestation que la police a dispersée avec des gaz lacrymogènes. Quatre-vingt-huit hospitalisations ont été signalées, mais aucun mort jusqu’à présent. Interrogé sur ces événements avant son départ pour Hollywood où il doit présider de nouveau la cérémonie de remise de l’Oscar, Prexy a déclaré, je cite, si c’est le type qui prétend que nous sommes en train de manquer d’oxygène, dites-lui que je n’éprouve aucune difficulté à respirer. Fin de citation. Encore un accrochage sérieux aujourd’hui dans la province de Guanagua où les forces gouvernementales honduriennes, soutenues par une couverture aérienne américaine...

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

Ce que Hugh Pettingill s’était attendu à trouver exactement au wat, il n’aurait pas su le dire. Au bout de peu de temps, cependant, il acquit la conviction que ce n’était pas là qu’il le trouverait. Jour après jour, il se laissait porter, contemplant la fonte des neiges et le printemps qui hésitait à venir dans les hautes vallées environnantes. Mais cela ne venait pas. Il ne se sentait pas intégré. Il se sentait exclu. Et bien qu’il ne fût pas du tout certain de vouloir être intégré, il éprouvait du dépit à l’idée que le choix ne lui était pas offert.

Matériellement, l’endroit était confortable : modeste, à base de matériaux de récupération, mais pratique et agréable sous bien des aspects. Ce qui l’énervait, néanmoins, c’était la manière dont tout le monde au wat semblait considérer que ceci n’était qu’une répétition générale : non pas en vue des séquelles d’un conflit mondial, mais qu’il s’agissait bien de grandes manœuvres en vue de l’existence quotidienne au vingt et unième siècle. Il ne s’y faisait pas. Pour lui, cela ressemblait davantage à de l’évasion, à une tentative pour oublier la réalité extérieure.

C’est vrai qu’il y avait un certain nombre de choses en leur faveur : la nourriture, par exemple, bien que simple, était délicieuse, meilleure même que celle à laquelle il avait été habitué chez

Bamberley. Il se régala de soupes savoureuses, de pain cuit au four, de légumes et de salades de serres. Il s'y était intéressé un peu. Il n'avait jamais rien vu pousser à part quelques graines en pots qu'il avait plantées quand il allait à l'école, et pendant quelque temps il se joignit aux autres pour effectuer quelques travaux champêtres de printemps. Mais lorsqu'il avait fallu mettre en place les vers de terre que Félice avait apportés, il avait trouvé ça si dégoûtant – les voir se tortiller par dizaines avant de s'enfoncer dans ce qui allait être une nourriture qu'il mangerait peut-être – qu'il était vite passé à autre chose. Il y avait un atelier d'artisanat, et il aida à fabriquer quelques tables et tabourets rustiques parce que l'année dernière, pour la première fois, un nombre important d'Américains avaient renoncé à prendre leurs vacances à la mer et avaient afflué dans ces régions, ce qui leur avait donné l'idée de monter un restaurant pour les touristes pendant l'été prochain, et de leur servir quelques produits naturels afin de les convaincre de ce qu'ils rataient. Mais fabriquer un tabouret exactement semblable au précédent avait fini par devenir monotone ; et il s'était de nouveau tourné vers autre chose.

Ce qui ne le quittait jamais, cependant, c'était le sentiment que le monde courait à sa perte. D'accord, c'est vrai que ces salauds ont transformé la prairie en désert de sable, utilisé l'océan comme dépotoir pour leurs ordures et coulé du béton là où s'élevaient des forêts. Mais faites quelque chose pour les arrêter ! Ne les laissez pas vous marcher dessus, vous enfoncer la tête dans la merde ! Écrasez-les avant !

Cette froide et étrange Peg : il avait conclu qu'elle devait être homosexuelle, parce qu'elle ne faisait rien, pas seulement avec lui, mais avec personne. (Pas même avec Félice, dont il avait cru au début qu'elle était son amie, mais même pas, puisque celle-là allait avec les autres hommes, mais pas non plus avec lui, bordel !) Et pourtant, elle paraissait heureuse.

Elle avait trouvé quelque chose ici. Quoi ? La résignation ? Comment une journaliste active comme elle l'avait été, une militante du mouvement de libération des femmes, pouvait-elle se contenter d'une existence aussi monotone ?

Les faits étaient là. Même lorsque Félice était partie au bout d'à peu près une semaine, en murmurant une espèce d'excuse à tout le monde et en disant qu'elle avait passé des vacances fantastiques – merde, des *vacances*, dans cet endroit où le travail ne cessait littéralement jamais ! – Peg était demeurée, apparemment contente, dans la mesure où l'on pouvait deviner ce qui se passait derrière son visage beau mais froid comme du marbre.

Si on lui avait demandé avant qu'il vienne ici : « Êtes-vous un trainite ? » Hugh aurait répondu sans hésitation qu'il en était un en fondant sa réponse sur quelques manifestations trainites auxquelles il avait participé quand il était à l'université. Les recruteurs des grandes compagnies se pointaient maintenant toute l'année, et pas seulement à l'époque des examens, parce que le nombre des étudiants de sciences et de technique avait baissé de soixante pour cent, contre trente pour cent pour les études commerciales. Quant à ceux qui ne parvenaient pas à se caser dans quelque chose de constructif, comme l'agriculture ou les eaux et forêts (ce qui naturellement les conduisait à s'expatrier), ils préféraient souvent abandonner leurs études en cours de route. Les recruteurs devenaient de plus en plus pressants, et quelquefois quand l'un d'eux dépassait les limites raisonnables il était nécessaire de le balancer dans une rivière fétide ou de le déshabiller et de lui peindre un crâne et des tibias sur le ventre.

Les gens qui habitaient ici, cependant, ne ressemblaient pas du tout aux trainites qu'il avait connus à l'extérieur. Visiblement, ils correspondaient davantage aux idées d'Austin Train lui-même. Ce type qui était mort, Jones, était un ami intime de Train, et Train lui-même avait fait de fréquents séjours au wat avant de se perdre dans la nature. (Il n'était pas mort, tout le monde au wat en était convaincu, bien que personne ne veuille dire qu'il savait où il se trouvait.)

Il faisait tous les efforts dont il était capable pour essayer de comprendre ce qui se passait autour

de lui, et parfois les morceaux s'assemblaient très bien. Mais chaque fois qu'il croyait que tout était ordonné dans sa tête, quelque chose survenait qui fichait tout en l'air.

Cette histoire de vie simple, de nourriture naturelle : en tout bien tout honneur. Et leurs habits tissés dans des fibres naturelles susceptibles de se décomposer : rien à dire. Le recyclage sous forme de compost des déchets végétaux et autres, la récupération des inévitables récipients et emballages du commerce, le retour des plastiques à l'usine de traitement la plus proche, qui nécessitait à peu près un voyage par mois de la jeep communale : parfait. Mais si c'était la vie simple qu'ils recherchaient, comment se faisait-il qu'ils utilisent l'électricité ? C'était bien beau de dire qu'il s'agissait d'une énergie propre qui pouvait être produite par les marées et les chutes d'eau. Mais les faits étaient là : elle ne l'était pas. Et leur insistance à expliquer que demain il faudrait qu'elle le soit et (c'était toujours le même argument vicieux qui revenait) qu'il fallait s'entraîner à ce qui allait arriver, mettre au point un mode d'existence viable à force d'essais et d'erreurs – tout cela était loin de l'avoir convaincu. Une soixantaine de personnes, et c'était le wat le plus important des quelque quatre ou cinq cents disséminés dans tous les États-Unis et le Canada ! Quelle proportion de la race humaine allait pouvoir s'entraîner par la méthode des essais et des erreurs avant l'arrivée du grand crash ? Chaque jour dans les journaux il y avait un nouveau signe !

Bien sûr, c'était une bonne chose qu'ils aient l'électricité, car sinon sa voiture serait encore coincée là où Peg et Félice l'avaient trouvé. Au lieu de cela, ils avaient ramené les accus qu'ils avaient chargés sur place, et maintenant il savait qu'il pouvait partir au moment où l'envie l'en prendrait. Chaque jour, la tentation devenait plus forte. Chaque jour, ce qui se passait ici ressemblait davantage à ses yeux à du théâtre.

Ils écoutaient beaucoup les informations à la radio, et discutaient de beaucoup de choses dont il se demandait s'ils les comprenaient vraiment, comme la guerre du Honduras et la famine en Europe depuis que la Méditerranée était morte. Même les gosses. Rick, en particulier, lui donnait la chair de poule (c'était le fils adoptif de Zéna et de Décimus : maintenant que ce type était mort, on aurait pu croire qu'ils cesseraient d'en parler, mais c'était tout le contraire, et le gosse ne cessait de répéter que quand il serait grand il trouverait celui qui avait empoisonné son père. Seigneur !). En tout cas, le gosse ne cessait de tourner autour de lui toute la journée, peut-être parce que les autres étaient occupés, et de lui poser des questions farfelues auxquelles il était incapable de répondre, comme pourquoi est-ce que le soleil n'est pas juste au-dessus de nos têtes quand il est midi à la montre, et si tu ne sais pas, dans quel livre est-ce que je peux trouver la réponse, hein ? Il voulait devenir astronome quand il serait grand, disait-il. Tu parles. Ils étaient en train de fermer les observatoires un peu partout.

Mais qu'est-ce que tout cela avait à voir avec le fait d'être un trainite ? À l'extérieur, toutes ces infâmes crapules continuaient à tuer, violer, empoisonner... Bon Dieu. Donnez-moi un revolver. Donnez-moi une bombe.

Il avait essayé de lire les œuvres d'Austin Train. Ils avaient l'édition complète. C'était emmerdant comme la pluie.

La seule personne intéressante qu'il eût rencontrée au wat pendant son séjour était quelqu'un de l'extérieur comme lui, renvoyé de la fabrique hydroponique Bamberley : un type à la peau claire d'à peu près son âge, nommé Carl Travers. Il avait vaguement l'impression de l'avoir déjà vu, mais il n'en était pas sûr.

Carl venait souvent le voir, et ils discutaient amicalement, mais il ne manifestait aucun désir de rester. Il ne serait pas venu si souvent s'il n'avait pas été au chômage. Il avait du khat de bonne qualité, ce qui pour l'instant ne lui disait guère parce que cela intensifiait son impression d'avoir trop d'énergie à l'intérieur et aucun moyen de la libérer, et aussi du hasch. De temps à autre, ils quittaient le wat pour fumer. Ils étaient obligés de faire ça ailleurs, car les trainites n'aimaient pas ça.

— Tu as de la famille ? lui demanda Hugh un jour, alors qu'ils étaient en pleine vape, dans la Ford d'occasion de Carl rangée au bord d'une route de montagne d'où ils contemplaient le soleil rouge qui descendait vers la brume de l'océan.

— Des frères et des sœurs.

— Plus jeunes ? Plus vieux ?

— Plus jeunes, sauf Jeannie. Je ne la vois presque pas. Elle s'est mariée avec un flic. Ce type qui est devenu un héros avec l'histoire de l'avalanche.

— Ah.

Le temps passa. Impossible de dire combien. C'était la vape.

— Et toi ?

— Non.

Les Bamberley, ça ne comptait pas. Il n'en avait jamais parlé à Carl.

— C'est pour ça que tu es au wat ?

— Merde, pourquoi j'y suis, ça je ne sais pas.

— Tu n'aimes pas ?

— Non. Tu vis chez tes parents ?

— Bordel, non ! Une chambre meublée, à l'autre bout de la ville par rapport à eux. Je suis autonome, moi. Je travaille. Je travaillais, quoi.

De nouveau le silence. Le temps de rouler un nouveau joint.

— Je pense à foutre le camp. Avant qu'ils rouvrent l'usine, il fera au-dessous de zéro en enfer. De toute façon, je n'ai jamais encaissé ce boulot.

— Où ?

— Berkeley, peut-être.

— Merde, la Californie ! On n'y voit jamais le soleil d'un bout à l'autre de l'année ! L'État le plus puant de tous !

— Peut-être, mais il va y avoir un de ces jours ce super-tremblement de terre qui va leur tomber dessus, et j'aimerais bien être là pour rigoler... Et puis, j'ai des copains à Berkeley. J'ai fait un an à l'université.

— Moi aussi.

— Tu as laissé tomber ?

— Ouais.

Ils gardèrent le silence pendant que le joint se consumait.

— C'était chouette ?

— Ouais.

— Bordel, qu'est-ce que je peux être *high*. On baise ?

— Ouais.

AVANT D'ÊTRE SI GROSSIÈREMENT INTERROMPUS

— J'ai rendez-vous avec Mr Bamberley, fit Michael en jetant un coup d'œil à l'horloge murale. Mais je vois que je dois avoir quelques minutes d'avance.

— Ah, vous êtes le capitaine Advowson ! fit la fille de la réception d'une voix chaleureuse mais pas très nette.

Elle avait quelque chose dans la bouche, et sa gorge était voilée. Sur le coin de son bureau, une boîte de pastilles. Elles parfumaient le voisinage d'une forte odeur de menthol.

— Asseyez-vous. Je vais dire à Mr Bamberley que vous êtes ici. Voulez-vous que je vous garde votre masque ?

— Merci.

Il défit la courroie et le lui donna. Elle l'accrocha à un râtelier où il y en avait déjà huit ou neuf qui pendaient.

Il alla s'asseoir dans un autre fauteuil du côté opposé de l'antichambre spacieuse, et lui lança un regard. Elle s'en aperçut et sourit, croyant que c'était parce qu'il la trouvait jolie. En fait, c'était parce qu'elle lui rappelait l'infirmière de Noshri qu'il avait rencontrée dans l'avion : la même couleur de cheveux, le même genre de traits. Mais en bien plus potelée, et sans les poches noires sous les yeux qui dénaturaient le visage de Lucy Ramage.

Il l'avait vue deux autres fois depuis l'avion, une fois en chair et en os dans le bâtiment des Nations Unies, et une fois très tard la nuit à la télé, dans un show animé par une femme qui s'appelait Petronella Page. Elle était restée absolument impassible, sans réaction même devant les piques verbales les plus vicieusement subtiles, et avait fait d'une voix monotone le récit d'incroyables souffrances que la présentatrice avait essayé d'interrompre à plusieurs reprises, sans jamais y parvenir. Froids comme la neige en train de tomber, s'accumulant en une masse d'horreurs étouffante, impitoyable, les mots s'étaient succédé jusqu'au moment où ils avaient tourné les caméras vers la salle, sans être assez rapides toutefois pour éviter le spectacle d'une fille au deuxième rang qui s'était évanouie avec un grand soupir et avait glissé de son siège.

Quand elle avait commencé à parler de génocide délibéré, ils s'étaient empressés de passer les séquences publicitaires, en avance sur leur horaire.

Qui donc avait empoisonné ces vivres de secours ? Quelqu'un qui voulait discréditer les programmes occidentaux d'assistance avait dû s'arranger pour avoir accès à l'un des contingents, ouvrir les caisses et contaminer ce qu'elles contenaient avant de les refermer. Même si Duval soutenait que c'était impossible en raison de la répartition uniforme de la drogue à l'intérieur des échantillons qu'il avait examinés...

Combien de temps encore cette maudite enquête allait-elle durer ? Il désirait par-dessus tout rentrer, mais il avait ordre de rester ici jusqu'à ce que les distingués juristes internationaux qui étaient maintenant occupés à examiner les témoignages eussent sorti leur rapport final. S'il vivait jusque-là.

D'un geste circonspect, il toucha une ecchymose qu'il avait à la mâchoire. La semaine passée, il était allé à une réception qui se tenait à une centaine de mètres de son hôtel, et il avait commis l'imprudence de rentrer à pied après minuit. Quelqu'un l'avait assailli avec une matraque. Par bonheur, il n'avait rien eu de plus grave que cette ecchymose.

Il avait aussi attrapé une conjonctivite deux jours après son arrivée, et le résultat était qu'il portait comme un pirate un bandeau noir sur l'œil gauche. Et pour couronner le tout, comme on l'avait averti de se défaire de sa barbe parce que la police n'aimait pas beaucoup ça, une petite coupure qu'il s'était faite en se rasant – du côté opposé à son ecchymose – s'était infectée, et on lui avait assuré que c'était parce qu'il avait commis l'imprudence de se servir de l'eau du robinet. Aucune des personnes qu'il connaissait aux Nations Unies ne se rasait avec autre chose qu'un rasoir électrique. En fait, l'employé du drugstore à qui il avait acheté un rasoir et de la crème à raser avait eu l'air surpris et avait essayé de le convaincre de prendre aussi une lotion d'après-rasage bactéricide, mais il s'était dit qu'il essayait simplement de vendre sa marchandise.

Maintenant, la coupure était devenue un petit bouton à la tête blanche peu rassurante. Un pansement adhésif le protégeait, mais il était sûr qu'il faudrait l'inciser tôt ou tard.

Incroyable. On l'avait pourtant averti à plusieurs reprises que tous les étrangers à New York souffraient de ce genre de choses. Les autochtones, bien sûr, étaient immunisés, mais tous ceux qui venaient, disons de plus de cent cinquante kilomètres, connaissaient les mêmes mésaventures.

Et même les résidents n'étaient pas heureux. À l'une des nombreuses réceptions du milieu diplomatique où il était obligé d'aller, il avait fait la connaissance d'une fille de vingt-quatre, vingt-cinq ans, jolie, les cheveux bruns, le corps bien fait, complètement ivre bien que la soirée n'eût commencé que depuis une heure. Elle était à la recherche d'une oreille sœur, et par politesse – ou peut-être par ennui – Michael lui prêta la sienne. Elle travaillait comme secrétaire aux Nations Unies parce que, disait-elle, elle voulait faire quelque chose pour rendre le monde meilleur. Mais elle avait constaté que c'était tout simplement impossible. Elle prétendait qu'elle avait espéré épouser un homme qu'elle connaissait depuis l'université et qui avait rompu quand il avait appris qu'elle voulait travailler pour ces salauds du front communiste ; qu'il était si loin d'être unique qu'elle avait perdu tous ses amis un par un, et que maintenant sa vie sociale se résumait à cela, ces cocktails sans fin où des gens appartenant à des douzaines de nationalités essayaient de se comprendre en criant les uns plus fort que les autres.

— Mais au bout du compte, nous sommes tous prisonniers de la même boule de glaise, n'est-ce pas ?

Il entendait sa voix, presque brisée par un sanglot, comme si elle était encore devant lui.

— Et les seules personnes qui semblent s'en soucier ne sont pas celles qu'il faut, c'est-à-dire que ce sont celles que nous ne sommes pas censés fréquenter. J'ai rencontré cet Uruguayen l'autre jour, Fernando Arri... quelque chose, j'ai oublié. Vous savez ce qu'il lui est arrivé ?

Michael secoua négativement la tête.

— Il rentrait chez lui à l'endroit où tous les Uruguayens habitent – ils n'ont pas le droit de sortir de Manhattan, comme vous le savez, et ils sont obligés d'aller vivre dans un immeuble près de la place des Nations Unies. Il pleuvait à torrents, et tout d'un coup quatre hommes qui faisaient semblant de s'abriter sous une marquise lui ont sauté dessus. Ils lui ont brisé quatre dents et l'ont bourré de coups de pied dans les parties.

— Bon Dieu, fit Michael. Est-ce que la police...

— La police ! (Un rire dur, cassant, comme un cri.) La police, c'était eux ! On a retrouvé les empreintes d'une semelle de chaussure de flic sur son visage !

À ce moment-là, elle se calma, comme par magie, parce que c'était l'heure pour les invités de rentrer chez eux, et elle lui dit :

— Merci d'avoir écouté mes propos alcooliques. De temps en temps il faut que je trouve quelqu'un qui me prenne au sérieux, sinon j'ai l'impression que tout cela ne doit être qu'un rêve. Puis-je vous offrir à dîner ? Vous le méritez bien. (Comme il hésitait, elle ajouta :) Je connais un merveilleux restaurant où ils ont encore de la vraie nourriture.

Ce qui était l'appât auquel il ne pouvait pas résister. Tout ce qu'il avait mangé ici jusqu'à présent avait un goût de plastique et de papier mâché.

Pendant le repas – qui était bon, bien qu'il fût surpris de constater que ce qu'il considérait comme des produits de base à la maison, le hareng ou le jambon, par exemple, apparaissait ici dans la section « gourmets » du menu, et faisait l'objet d'un supplément – elle parla calmement et raisonnablement de choses effrayantes. De sa sœur aînée, qui avait eu à New York deux enfants déficients ; pas anormaux, simplement retardés ; l'aîné commençait à savoir lire enfin après son neuvième anniversaire. Des fleurs qu'elle avait essayé de faire pousser dans un bac à sa fenêtre : elles s'étaient flétries et avaient perdu leurs feuilles au bout d'une semaine. Du coût de l'assurance-hospitalisation. Du mendiant qu'elle avait trouvé un jour haletant contre un mur, la suppliant de lui donner une pièce pour la machine à oxygène. De la pluie qui faisait des trous dans les bas et les collants. Michael avait déjà eu cette expérience de la pluie new-yorkaise. Elle lui avait abîmé un de ses uniformes. Mais au moins, maintenant il pouvait se remettre en civil.

Puis, quand il la raccompagna chez elle – en taxi, naturellement – elle lui dit, sur le seuil :

— J'aimerais vous demander de monter faire l'amour. Mais ce sera pour la prochaine fois. J'en ai encore pour une semaine avant que ce soit sans danger.

Il avait pensé : la méthode Ogino ? Mais elle l'avait détrompé.

La maladie la plus répandue après la rougeole...

— Capitaine Advowson !

Il se leva et franchit la porte que la secrétaire lui tenait avec le sourire.

Le bureau de Bamberley ressemblait à toutes les autres pièces où il était entré depuis qu'il était arrivé ici : coupé de la réalité extérieure. Des fenêtres qu'on ne pouvait pas ouvrir. De l'air traité et parfumé. Des tableaux, originaux, coûteux, mais très mauvais. Beaucoup de gadgets modernes. Un bar encastré dans le mur, la porte entrouverte. Et pas un seul livre.

Combien de temps encore, se demandait-il, avant qu'il ne devienne fou de nostalgie pour la brise de l'Atlantique soufflant sur des kilomètres dorés d'ajoncs en fleurs ?

Mr Bamberley, affable et la main tendue, n'était pas seul. Il y avait dans son bureau Gerry Thorne, dont Michael avait fait la connaissance au cours de l'enquête des Nations Unies, à laquelle il assistait en tant que représentant du Secours Mondial, et Moïse Greenbriar, le trésorier principal du trust. Thorne paraissait penser à autre chose. Gravement, Michael serra la main tendue, refusa un cigare, accepta une goutte de whisky irlandais d'une bouteille non entamée probablement commandée en son honneur.

— Bon !

Les préliminaires une fois terminés, Bamberley ne paraissait pas avoir tout à fait le contrôle de la situation et se tourna d'un air interrogateur vers Greenbriar, qui toussa discrètement. C'était une erreur, car une seconde plus tard il se mit à tousser pour de bon et à s'étouffer et porta à son nez un mouchoir en papier et un médicament quelconque dans un tube en plastique. Michael attendait. Finalement, Greenbriar recouvra ses moyens et s'excusa.

— Eh bien, capitaine, j'imagine que vous devinez pourquoi nous vous avons demandé de nous accorder une partie de votre temps précieux. Nous nous trouvons dans une position impossible. Notre fabrique du Colorado est fermée, comme vous le savez, et tout le personnel a dû être mis à pied...

— Et il y a des gens qui meurent de faim et qui sont privés de ce qui constitue pour eux la différence entre la vie et la mort ! explosa Mr Bamberley.

— Je suis désolé d'avoir à le dire, soupira Michael, mais j'ai vu à Noshri des gens pour qui la mort eût été littéralement un meilleur sort.

Il y eut un silence gêné.

— Peut-être, fit Greenbriar à la fin, mais les faits sont là : les produits Bamberley ont sauvé des milliers, on peut même dire des millions de vies humaines en des occasions précédentes, et le fait qu'un de nos contingents ait été saboté ne devrait pas paralyser le reste de notre action. Si ces maudits Tupas arrivent à maintenir leur accusation en dépit des conclusions de l'enquête officielle, c'est ce qui va se produire.

— Vous êtes au courant de ce qu'ils ont dit, n'est-ce pas ? interrogea Mr Bamberley. Des mensonges, bien sûr ! Rien que d'ignobles mensonges. Ils ne reculent devant rien pour salir notre pays.

En dehors du bâtiment de l'O.N.U. à proprement parler, c'était la première fois que Michael entendait faire allusion à l'accusation selon laquelle la nourriture expédiée au Honduras aurait été empoisonnée de la même manière que celle de Noshri. Les Uruguayens avaient fait une déposition officielle à l'enquête, et demandé qu'une équipe de médecins neutres soit envoyée sur place, mais aucune disposition n'avait encore été prise. Il avait suivi l'affaire à la télévision et dans les rares journaux new-yorkais qui subsistaient encore, s'attendant au moins à des démentis indignés, mais à

son grand étonnement il n'y avait presque pas eu de commentaires. Quelqu'un qui revenait d'Amérique lui avait dit il y avait un an ou deux de cela dans son pays que les principaux média appliquaient la devise bien connue du président : « Si les journaux savent ce qui est bon pour eux, ils publieront ce qui est bon pour l'Amérique ! » Il n'avait pas voulu le croire. Il s'efforçait toujours de ne pas le croire. Mais chaque jour c'était plus difficile.

— D'après ce que j'ai appris à l'enquête, hasarda-t-il, le Nutripon expédié au Honduras a été fabriqué et conditionné en même temps que le contingent africain...

— Oui, et nul doute que la prochaine manœuvre des Tupamaros, coupa Greenbriar, sera d'empoisonner un stock de Nutripon et de prétendre qu'il a été trouvé à San Pablo ! Mais si c'était vrai, pourquoi n'en avons-nous pas entendu parler jusqu'au mois dernier ? Pourquoi les médecins honduriens n'ont-ils pas signalé des psychoses de masse analogues à celles de Noshri ? Pourquoi les experts légaux n'ont-ils rien trouvé d'anormal dans nos stocks de Nutripon, alors qu'ils remontent à Noël de l'année dernière ?

— Naturellement, c'est ce que l'enquête essaye de déterminer, fit Michael. Mais on peut supposer ou bien que quelqu'un s'est introduit jusqu'à vos cuves et y a incorporé la drogue, et vous prétendez que c'est impossible, ou bien qu'un champignon naturel analogue à l'ergot a contaminé vos ferments habituels.

— Cela me paraît être la seule explication possible, fit Mr Bamberley avec un haussement d'épaules. Et ce n'est pas une chose qu'on peut nous reprocher. Tout ce que nous pouvons faire, c'est prendre des mesures pour que cela ne se reproduise pas, et naturellement offrir des compensations pour ce qu'elles valent.

— C'est dans cette optique, intervint Greenbriar, que nous faisons procéder à une refonte du système d'épuration de l'air de la fabrique par une firme spécialisée dans les salles d'opération aseptiques. Je pense que vous reconnaîtrez qu'ils doivent travailler selon des critères particulièrement exigeants ?

— Il faudrait l'espérer, répondit sèchement Michael. Mais les critères ne valent que ce que valent les gens qui les appliquent. J'ai vu une fois un petit garçon attraper la gangrène dans un hôpital moderne parce qu'un, chirurgien irresponsable avait soulevé un pansement pour inspecter une incision sans avoir pris la peine de mettre son masque. Il a infecté la plaie de staphylocoques résistants, et le gosse en est mort.

Il y eut un nouveau silence, cette fois-ci très inconfortable, pendant lequel Michael décida qu'il n'aimait pas beaucoup Moïse Greenbriar. Il avait déjà conclu depuis un moment qu'il n'aimait pas du tout Gerry Thorne.

Pourquoi pas ? Il avait une petite idée de la raison. C'était en rapport avec le fait que ces gens incroyablement riches s'étaient engraisés grâce à des entreprises charitables. Pour Michael – qui avait été élevé dans la religion catholique, bien qu'il ne fût plus croyant – l'image qu'ils évoquaient était celle des Borgia.

— Naturellement, nous ferions tout pour éviter ce genre de négligence, déclara à la fin Greenbriar. Mais ce qui nous préoccupe pour l'instant, capitaine, c'est ceci : il est évident qu'avant de remettre la fabrique en marche, nous devons faire approuver nos nouvelles installations par un médiateur désintéressé. Il nous est difficile d'avoir recours à une équipe des Nations Unies en tant que telle. Vous savez à quel point la moindre accusation d'« ingérence des Nations Unies » dans les affaires intérieures de notre pays provoque chaque fois des levées de boucliers. D'un autre côté, étant donné la grande sympathie traditionnelle, on peut presque dire le grand amour manifesté pour l'Irlande, nous avons pensé que nous pourrions vous demander...

Il n'alla pas plus loin. Un énorme *blam* l'interrompit soudain, comme si l'immeuble avait reçu au passage un coup de pied d'un géant de trois cents mètres de haut, et les fenêtres qui n'étaient jamais

censées s'ouvrir tombèrent en gros éclats brillants tandis que le plafond s'écroulait et que l'air écœurant des rues de New York s'engouffrait dans la pièce.

Quelques minutes avant, une voiture arborant un crâne et des tibias sur sa carrosserie s'était trouvée en stationnement interdit devant l'immeuble de la 42^e Rue. Le chauffeur – masqué, bien sûr, comme tous les passants – en était descendu en courant et était entré dans le drugstore sur le trottoir d'en face. Un agent de police l'avait remarqué, sans y accorder trop d'attention. Les trainites étaient continuellement en train de peindre ces signes sur les voitures, et tout le monde ne disposait pas du temps et de l'argent nécessaires pour les faire enlever tout de suite. De plus, si le type était entré en courant dans le drugstore, c'était sans doute qu'il avait besoin de médicaments urgents.

Il avait donc pris simplement mentalement note de lui faire une remarque quand il ressortirait.

Seulement, il n'était jamais ressorti. Il avait continué jusqu'à l'autre entrée du drugstore et s'était perdu dans les couloirs de Grand Central Station où il était entièrement hors d'atteinte quand la mèche dans le coffre de la voiture avait mis le feu à ce qui plus tard fut estimé à cinquante bâtons de dynamite.

BÉNIS SONT LES PURS DE BOYAUX

Il se trouva que Doug McNeil connaissait le Japon. Denise avait bavardé un peu avec lui dans son bureau où il avait traité Josie pour quelques vers bénins qu'elle avait probablement attrapés en caressant un chien ou un chat, et il avait par hasard fait allusion à un congrès de médecine auquel il avait assisté à Tokyo.

Aussi, naturellement, quand la question s'était posée de savoir comment recevoir ce Mr Hideki Katsamura qui était venu aux États-Unis répartir les concessions pour le nouvel épurateur, ils lui avaient demandé conseil. Katsamura faisait une grande tournée, en commençant par la Californie – où de toute évidence, c'était Roland Bamberley qui allait décrocher la concession, et heureusement qu'il s'était contenté d'être postulant pour un seul État, parce que contre lui personne n'avait aucune chance – et en continuant par le Texas et la côte atlantique jusqu'à New York et la Nouvelle-Angleterre, pour finalement descendre sur Chicago et Denver. Craignant d'être pris de vitesse parce qu'une grande société qui avait son siège à Chicago demandait les droits exclusifs pour six États, Alan avait immédiatement laissé jouer ses réflexes : le Hilton de Denver, un restaurant de Larimer Square, le meilleur night-club de la ville, et où trouver une fille, à cause des geishas ?

Mais Doug avait dit une seconde, pas le Hilton mais le Brown Palace, et la partie ancienne encore, si toutefois les dégâts causés par le tremblement de terre avaient été réparés. Ces Japonais sont fous des traditions des autres pays. Et ne l'amenez pas au restaurant, non plus : il y a des tas de Japonais qui envient la liberté avec laquelle les Européens et les Américains invitent des étrangers dans leur propre maison au lieu de les recevoir au restaurant, ce qui est la procédure standard dans leur pays.

Il était clair, cependant, qu'Alan ne pouvait pas l'inviter dans son trou de célibataire, et il avait semblé au début que c'était impossible aussi chez Philip, car Denise avait pris la chose au tragique. Elle n'avait jamais rien dit quand il s'agissait de recevoir les supérieurs de Philip à Angel City, mais un Japonais, c'était différent. Elle répétait qu'elle ne savait absolument pas préparer le tempura ou le suki-yaki.

— Mais non ! se moqua Doug. Si vous alliez à Tokyo, est-ce que vous aimeriez qu'on vous serve des hamburgers et des frites ? Oui, j'admets que ce serait peut-être mieux pour vous, parce que même quand j'y suis allé il y a déjà quatre ans, ils avaient dû renoncer à la plupart de leurs plats

traditionnels à base de poisson cru. J'en ai essayé quelques-uns qui étaient censés être sans danger, et le goût était formidable, seulement le lendemain j'étais couché avec la dysenterie. Qu'est-ce que je pouvais avoir comme crampes ! Mais ce n'est pas la question. Faites des steaks avec beaucoup d'oignons frits, commencez peut-être avec du clam chowder de la Nouvelle-Zélande, qui ressemble beaucoup à celui de la Nouvelle-Angleterre, mais en plus sûr quand même, et achetez plein de salades chez Puritain...

— Ça va coûter les yeux de la tête ! s'exclama Denise, inquiète, en commençant à dresser une liste d'achats.

— Ne vous inquiétez pas, dit Alan. Ça passera dans les frais généraux.

Bien sûr, comme il les avait aidés, ils invitèrent Doug avec sa jolie femme Angela et, inévitablement, sa mère, une femme vive, au regard pétillant, de soixante-cinq ans, que tout le monde appelait Millicent, y compris son fils et sa belle-fille, avec qui elle semblait entretenir des relations magnifiques. Il y avait aussi Alan, bien sûr, et le représentant de la Colorado Chemical, qui cautionnait la soumission des Entreprises Prosser, Sandy Bollinger et sa femme Mabel, et afin de faire un compte pair, comme Katsamura voyageait sans secrétaire, l'adjointe d'Alan, Dorothy Black, trente-cinq ans, pas formidable, célibataire, mais bonne parleuse avec une collection d'histoires drôles.

Tous les avions étaient tout le temps en retard, mais ils ne s'étaient pas attendus à un décalage si considérable sur l'horaire. Quand Philip, fatigué d'avoir attendu une heure à l'aéroport, alla aux renseignements, il apprit que parmi les bagages chargés à Chicago O'Hare il y avait une cantine marquée de la tête de mort et des tibias, qu'ils avaient naturellement ouverte. Elle ne contenait rien d'autre qu'une brochure imprimée faisant état de découvertes du Pr Quarrey sur les résidus des gaz d'échappement à haute altitude, et ils avaient conclu qu'il s'agissait d'une manœuvre destinée à distraire leur attention d'autre chose, peut-être une bombe. Ils avaient fouillé tout le monde et partout, et au lieu d'arriver à 16 h 15, Mr Katsamura avait atterri à 19 h 12.

Pendant qu'ils attendaient l'avion, Alan avait demandé :

— À propos, comment ça se passe ?

— Doug dit qu'il faut encore au moins une semaine.

— Pas marrant, hein, de patienter comme ça. C'est ma plus longue période sans rien faire depuis l'âge de seize ans.

Au moins, c'était un soulagement de pouvoir en parler librement. Maintenant que c'était si courant, c'était absurde de faire comme si ça n'existait pas.

Le numéro de vol apparut sur les panneaux d'arrivée, et ils se rendirent jusqu'à la barrière. Philip s'attendait vaguement à voir quelqu'un de petit et de jeune, portant des lunettes à monture de corne et faisant sans arrêt des courbettes à moitié esquissées. Mais il n'y avait personne de ce genre. Il y avait seulement un homme d'une quarantaine d'années, portant un pardessus noir, à peu près aussi grand que lui, le teint légèrement jaune et les yeux tirés.

— Mr Katsamura ? demanda Alan en tendant sa main.

— Oui, monsieur, fit Mr Katsamura, qui avait appris beaucoup de choses et très vite au cours des deux semaines et demie qu'il avait passées jusqu'ici aux États-Unis, surtout en ce qui concernait le comportement social adéquat et l'utilisation correcte du jargon – pardon, de *l'argot*.

Il serra la main qui lui était tendue, sourit, fut présenté à Philip et s'excusa d'avoir à les faire attendre encore un moment.

C'était humiliant. Mais entièrement inévitable. Comme dans l'avion. Ennuyeux et problématique. De plus, bien trop persistant : depuis le premier jour de la tournée ! Le médicament acheté au Texas avait été entièrement utilisé, et n'avait pas guéri le dérèglement déprimant. Il serait constructif de

consulter un médecin ici.

Derrière lui la porte se referma sur laquelle il y avait marqué HOMMES.

Nerveuse, portant une robe achetée spécialement pour l'occasion et une perruque toute neuve, Denise servit les cocktails et les apéritifs quand ils le ramenèrent de l'hôtel où il avait déposé ses bagages – et fait un nouvel usage de cet excellent appareil américain. Mais sa nervosité disparut au bout de quelques minutes. Il conversait de manière libre et détendue avec tout le monde : avec Doug, sur leurs réactions respectives devant l'exotisme de chaque pays ; avec Sandy Bollinger, sur l'impact de la récession européenne sur la finance internationale ; avec Dennie, sur les maladies des enfants, parce que les siens souffraient continuellement d'affections mineures telles que des allergies, des fièvres et ainsi de suite. Derrière son dos, Millicent capta le regard de Philip et fit un cercle de son pouce et de son index : O.K. ! Philip lui sourit, en pensant qu'il avait eu de la chance de connaître Doug.

Et Katsamura s'éclipsa de nouveau dans la salle de bains.

— Ce type-là a quelque chose qui ne va pas, dit Alan à voix basse. Il y est allé à l'aéroport aussi, et à son hôtel en passant.

— *Turistas* ? suggéra Angela McNeil.

— Mais il est ici depuis plus de quinze jours ! objecta Mabel Bollinger. Même au Brésil, ça ne m'est jamais resté plus de trois ou quatre jours.

— En tout cas, nous avons un médecin parmi nous, fit Dorothy Black, qui avait l'esprit pratique.

Doug se mordit la lèvre.

— Je verrai ce que je peux faire, dit-il, mais il semblait sceptique. Phil, as-tu quelque chose de spécifique contre la diarrhée ? De la chlorhydroxyquinoline, par exemple ?

— Euh... eh bien... non. Je prends généralement du khat, et il nous est difficile de lui en proposer. C'est illégal. Chérie, tu as quelque chose pour les enfants ?

— Pas en ce moment, fit Denise. J'ai fini la dernière boîte. J'avais l'intention d'en acheter, mais avec tout ça j'ai complètement oublié.

— Vous avez dit du khat ? interrogea Dorothy. Quel est le rapport ?

— Cela entraîne la constipation comme effet secondaire, répondit Doug. (Et il fit claquer ses doigts.) Effet secondaire. Bien sûr ! Je crois que j'ai quelque chose dans ma sacoche.

— Si ce n'est pas impoli de ma part, murmura-t-il une minute plus tard. Vous savez que je suis médecin, n'est-ce pas ?

Katsamura vira au jaune rosé.

— Prenez deux de ces pilules – pas avec de l'eau du robinet, je vous ai apporté une bouteille de la cuisine. Tenez. Demain, je m'arrangerai pour que Phil Mason vous donne quelque chose de mieux. En attendant, cela vous aidera pour quelques heures.

Et il glissa un petit tube blanc dans la main du Japonais.

De nouveau seul, Katsamura réfléchit que c'était le plus raisonnable, le plus propre à réduire les risques de plus gros embarras ultérieurs. Il était bien connu que des fonds substantiels se trouvaient derrière la soumission Prosser, même s'ils n'étaient pas aussi importants que ceux de Chicago. Ceci avait conduit à l'acceptation de l'invitation à dîner dans un foyer privé, ainsi qu'à d'autres actions non strictement protocolaires.

Il prit soudain sa décision : Je recommanderai ces gens pour la concession. J'aimerais que ce soient eux qui la décrochent. Point de vue pas très commercial. Ni dans le sens des affaires. Ne pas laisser goûts personnels interférer avec jugement. Mais quand même.

Combien de temps avant que les pilules fassent de l'effet ? Il était à espérer que deux minutes de plus ne compromettraient pas le dîner. Il se dépêcha de soulever une fois de plus l'abattant.

ET ÇA COURT TOUJOURS

Latro, Californie : Diarrhée terrible, docteur, et je me sens si faible ! / Prenez ces comprimés et revenez me voir dans trois jours si vous ne vous sentez pas mieux.

Parkington, Texas : Diarrhée terrible... / Prenez ces comprimés...

Hainesport, Louisiane : Diarrhée... / Prenez...

Baker Bay, Floride...

Philadelphie, Pennsylvanie...

New York City, New York...

Boston, Massachusetts...

Chicago, Illinois : Docteur, je sais que c'est dimanche, mais le gosse est dans un tel état... il faut que vous m'aidiez ! / Donnez-lui de l'aspirine pour enfants, et amenez-le demain à mon cabinet de consultations. Au revoir.

PARTOUT, U.S.A. : Soudaine vague de commandes de petits cercueils, juste de la taille voulue pour un bébé mort d'entérite infantile aiguë.

MAI

PROFITONS DU BON TEMPS

À mon arrivée là il n'y avait rien à voir
Que la forêt lugubre et la verte prairie.
Les coyotes hurlaient dans la vallée voisine
Avec les chevreuils, les ours et les bisons.
Et han, et vlan, ohé les enfants,
Et han, et vlan, oyez ma chanson !

J'ai pris ma hache et j'ai coupé les arbres.
J'ai fait une cabane pour m'y reposer,
Avec des murs de rondins et un toit de boue.
La nuit, j'ai remercié Dieu.
Et han, et vlan...

J'ai pris mon fusil et mon cornet à poudre
Et j'ai tué les sales bêtes qui me volaient mon blé.
Avec du pain et de la viande, je menais bonne vie,
Et j'ai cherché celle qui deviendrait ma femme.
Et han, et vlan...

Quand il fut grand j'ai appris à mon fils
À utiliser la charrue, la houe et le fusil.
Les champs devenaient grands et les arbres tombaient
Jusqu'à ce qu'il y ait assez de place enfin pour un village.
Et han, et vlan...

Il y a une église de bardeaux avec un clocher,
Et le dimanche matin elle est pleine de monde.
Il y a une banque, un saloon et un grand bazar,
Et cent maisons qui n'étaient pas là avant.
Et han, et vlan...

Maintenant que je suis vieux et prêt à m'en aller,
Il y a du bétail à la place des bisons.
Ils porteront mon cercueil à ma tombe

Sur les routes qui seront bientôt revêtues.
Et han, et vlan...

Je suis heureux d'avoir laissé ma marque
Sur une terre qui jadis était inculte et sombre.
Je suis heureux que ma prière mortuaire
Soit entendue sur une terre qui n'est plus sauvage.
Et han, et vlan...

Chansons pour feux de camps, 1873.

COUVERTURE

— Où sont-ils ? ne cessait de grommeler Gerry Thorne pendant toute la durée des funérailles dans la petite ville de Pennsylvanie où elle était née et où ses parents résidaient encore. Où sont-ils, les enfants de salauds ? C'est une putain de conspiration !

Tout le monde comprenait qu'il était éprouvé ; cependant, un pareil langage n'était pas indiqué pendant que le prêtre remplaçant psalmodiait le service funèbre. (Le prêtre habituel avait une entérite.) Aussi, ils faisaient semblant de ne pas entendre.

Il ne parlait pas des personnes présentes, bien sûr. Il y en avait beaucoup, dont plusieurs personnalités importantes ou célèbres. Jacob Bamberley était venu spécialement par avion, avec Maud mais sans les enfants. (Ils avaient une entérite.) Des personnages mineurs du corps diplomatique ou des délégations onusiennes des pays qui avaient été aidés par le Secours Mondial se trouvaient également dans la chapelle. Moïse Greenbriar avait eu l'intention de venir, mais Elly et lui étaient souffrants. (Entérite.) De vieux amis de la famille qui jouaient un rôle éminent au sein de la communauté, tels le maire et le principal de l'école que Nancy avait fréquentée (en congé aujourd'hui parce qu'elle était fermée pour cause d'entérite) étaient aussi venus. Mais ce n'était pas d'eux qu'il voulait parler.

— Sacré bon Dieu, pas un seul journaliste ! grommela-t-il. Personne de la télé ! Ce n'est pourtant pas faute de les avoir prévenus !

Il se trompait. Il y avait quelqu'un. Une journaliste envoyée par un hebdomadaire local qui tirait à un peu moins de vingt mille.

Il y eut un incident légèrement embarrassant juste avant l'incinération, lorsqu'une dame distinguée voulant s'éclipser vers les toilettes glissa en plein milieu du bas-côté et... disons qu'ils firent collectivement de leur mieux pour ne pas paraître s'en apercevoir non plus. Mais finalement, le cercueil fut livré aux flammes et ils ressortirent sous un ciel gris-jaune.

Gerry était contre l'incinération, au début, à cause de la fumée. Mais il avait changé d'avis quand il avait vu à quel point elle était défigurée.

Le soleil apparaissait aujourd'hui comme une tache diffuse et lumineuse. Le temps avait été exceptionnellement beau toute la semaine. Ne projetant pas d'ombre, le visage blanc comme du papier, Thorne répétait :

— Où sont-ils, les fumiers ? Ah, si je les tenais !

— Il y a une épidémie, vous savez, lui dit Mr Cowper, son beau-père, qui était très porté sur les convenances et avait frissonné pendant tout l'office. Il paraît que ça va très mal à New York.

Sa femme, qui l'avait ennuyé en reniflant à côté de lui assez fort pour être entendue dans toute la

chapelle, non pas de chagrin mais à cause d'un rhume de cerveau, s'excusa pour quelques minutes. Les petits ennuis habituels.

— Épidémie, mon œil ! rugit Thorne. Ce sont les pressions officielles ! Ils n'aiment pas beaucoup la merde que j'ai soulevée !

Et c'était vrai, il ne se vantait pas. Il avait pris un plaisir féroce à profiter de sa situation de cadre supérieur au Secours Mondial pour dévoiler publiquement les causes de la mort de Nancy. Par voie de conséquence, toutes les stations balnéaires de la côte atlantique jusqu'aux Caraïbes et aux Bermudes avaient enregistré des dizaines de milliers de défections. Officiellement, on faisait savoir que la quantité de lewisite immergée en 1919 ne pouvait absolument pas affecter une si vaste zone, que c'était le hasard pur et simple qui avait fait que deux containers séparés avaient été remontés par des chalutiers et que de toute façon une fois exposée à l'air la substance devenait inoffensive en un jour ou deux. Mais Thorne avait pu retrouver la trace d'au moins un décès dû au gaz et soigneusement dissimulé. Il avait également suivi huit pistes qui l'avaient conduit à des parents de victimes, mais qui refusaient de parler, quelqu'un faisant pression sur eux. Le public, toutefois, à qui on avait menti une fois, n'en demandait pas plus. Cette année, on prendra des vacances ailleurs. Où est-ce qu'un Américain a le moins de chances de se faire lapider par une foule en folie ? L'Espagne ? La Grèce ? Non, il vaut mieux rester hors de portée de nez du cloaque de la Méditerranée.

Peut-être qu'on ferait aussi bien de rester chez soi.

Le prêtre remplaçant, le révérend Horace Kirk, vint se joindre à eux.

— Une cérémonie très émouvante, Révérend, fit Mr Cowper.

— Je vous remercie.

— Je leur ferai un procès, alors, à ces ordures, éclata soudain Thorne, si c'est cela qu'ils veulent !

Mr Cowper lui toucha le bras avec sollicitude.

— Gerry, vous êtes sur les nerfs. Rentrez avec nous vous reposer un peu.

— Non, je vais de ce pas trouver mes avocats. Même si ça me coûte jusqu'à mon dernier sou, je retrouverai les salauds qui ont balancé ce gaz à la mer !

— Nous comprenons votre douleur devant cette tragédie, intervint alors Mr Bamberley sur le même ton que Cowper. Mais vous devez vous rendre compte que...

— Jack !

À la surprise générale, l'interruption venait de Maud, qui rentrait dans sa manche le mouchoir qu'elle avait imbibé de larmes durant l'office.

— Gerry a raison ! s'exclama-t-elle. C'est honteux ! C'est écœurant ! Je me fiche bien de savoir depuis combien de temps ils disent qu'ils ont jeté ce truc-là à la mer. Cela appartient au gouvernement, et cela fait mourir des gens. C'est le gouvernement qui est responsable !

— Allons, Maud, ma chérie...

— Je sais ! Toi tu trouves ça naturel ! La pire chose qui puisse t'arriver, Jack, c'est qu'une petite bête vienne dévorer tes précieux machins-trucs à la je ne sais quoi ! Ce n'est pas toi qui passes chaque heure de chaque journée à te demander auquel des garçons ça va être maintenant le tour de tomber malade ! Je ne fais rien d'autre, d'un bout de l'année à l'autre ! Si ce n'est pas une crise, c'est de la fièvre ; si ce n'est pas des vomissements, c'est la diarrhée ! Combien de temps allons-nous continuer à vivre de cette façon ? C'est l'enfer sur terre !

Elle s'effondra, hoquetant de sanglots, et s'appuya sans se rendre compte de ce qu'elle faisait sur l'épaule du Révérend qui se trouvait à côté d'elle et qui la soutint d'un air gêné tandis que son mari la regardait comme si c'était la première fois qu'il la voyait.

Mr Kirk toussa légèrement, ce qui était une erreur. C'était toujours une erreur de nos jours, semblait-il, même dans une petite ville, et Mr Cowper dut se charger de Maud à sa place. Mais il se

remit sans perdre son aplomb et dit :

— Euh... Mr Thorne, bien que je ne sois pas totalement au courant des détails de votre perte cruelle...

— Vous ne l'êtes pas ? rugit Thorne. Ce n'est pourtant pas ma faute ! Je l'ai fait passer à la télé, dans les journaux, dans les revues !

— Comme je le disais... (Froidement. Nous sommes en présence de la mort, et il est inconvenant d'élever la voix.) Je suis persuadé qu'il serait malavisé d'intenter un procès au gouvernement. Les chances d'obtenir une compensation sont extrêmement minces, et...

— Au diable les compensations ! explosa Thorne. Ce que je veux, c'est la justice ! Vous n'allez pas me dire que quand ils ont foutu ce gaz dans l'océan ils ne pouvaient pas se douter que les gens voudraient y pêcher, s'y baigner, construire des maisons sur la plage ! Vous ne pouvez pas me dire que ces salauds ne savaient pas ce qu'ils faisaient... ils comptaient seulement être loin quand les ennuis commenceraient ! Eh bien, les ennuis, c'est moi qui vais les provoquer ! Avant que j'en aie fini avec eux, ces ordures de généraux le ramasseront avec leurs mains nues !

Il tourna les talons et se dirigea au pas de course vers sa voiture.

Au bout d'un long moment, le révérend Kirk dit d'une voix incertaine :

— Vous ne croyez pas que la pluie menace ? Peut-être ne devrions-nous pas rester ici.

— Euh... oui, acquiesça Mr Cowper. Il serait désagréable d'être surpris par l'orage.

PÈRE DÛ POUR PÈRE DÛ

Plus tard, quand ils se retrouvèrent seuls, Mr Bamberley lança à Maud :

— Qu'est-ce que tu voudrais que je fasse, avec ces garçons... que je les enferme, comme Roland avec Hector, pour qu'ils ne sachent pas reconnaître de la boue quand ils en verront ?

VENT CONTRAIRE

Comme la plupart des immeubles d'habitation modernes, le bloc où vivaient les Mason était protégé par un portail coulissant en acier, des vitres à l'épreuve des balles et un gardien armé nuit et jour. Doug McNeil présenta ses pièces d'identité au Noir suspicieux qui était de service aujourd'hui dans la guérite anti-gaz. C'était samedi, ce qui expliquait sans doute qu'il ne connaissait pas ce gardien. Avec le coût élevé de la vie, particulièrement de l'alimentation, des tas de gens faisaient des extras de ce genre, seulement le soir et les week-ends.

— Vous faites une visite à domicile un samedi ? demanda le gardien incrédule.

— Et pourquoi pas ? rétorqua Doug. Il y a un gosse de malade, là-haut !

— Ah, bon ! fit le gardien en secouant sa lourde tête frangée d'une barbe poivre et sel.

Il ouvrit le portail. Doug avait parcouru la moitié du chemin qui menait aux ascenseurs quand l'homme le rappela :

— Hé, Doc !

Il tourna la tête.

— Vous prenez... euh... des clients de couleur ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

— Eh bien..., émergeant timidement de sa guérite, comme s'il avait peur de se faire réprimander.

Il était beaucoup plus âgé qu'il ne le paraissait de prime abord, constata Doug. Bien conservé, sans doute la soixantaine bien sonnée.

— Il s'agit de ma femme. Rien de bien défini, si vous voyez ce que je veux dire, mais elle a tout le temps des accès de faiblesse, et si ça ne coûte pas trop cher...

Il avait terminé sur une note d'espoir.

Doug réprima un soupir. Sans voir cette femme, il pouvait déjà établir un diagnostic : nourriture trop pauvre provoquant une dénutrition latente, eau défectueuse causant des troubles intestinaux mineurs, un état de faiblesse générale et tout le reste. Mais il répondit :

— Mon numéro est dans l'annuaire. Douglas McNeil.

— Merci, docteur ! Merci mille fois !

Il était encore sous le coup de cette rencontre quand il entra chez les Mason. Denise était si impatiente de le voir arriver qu'elle avait déjà ôté tous les verrous et qu'il ne restait plus qu'une chaîne de sécurité sur la porte, qu'elle oublia de replacer dans sa précipitation à le faire entrer.

— Doug, vous voilà, Dieu merci ! J'ai dû refaire à deux reprises le lit d'Harold depuis que je vous ai appelé !

Résigné, il lui emboîta le pas, et c'était bien ce qu'il pensait. Il lui fallut trois minutes pour rédiger une ordonnance qui était la copie de... combien ? Quatre-vingt-dix autres, peut-être, au cours de la semaine qui venait de s'écouler. En se lavant les mains, il récita les recommandations habituelles sur le régime à respecter et les crampes d'estomac pour lesquelles il ne fallait pas s'inquiéter.

À ce moment-là, Philip fit son apparition et demanda quel était le verdict.

— Rien de grave, fit Doug en remettant la serviette sur son support.

— Rien de grave, Doug ! Ils ont dû fermer les écoles dans toute la ville, et tous les gosses de l'immeuble l'ont aussi, sans compter les adultes, et tu sais très bien que...

— Qu'il y a des bébés qui n'en guérissent pas, je sais, trancha Doug. (Il se ressaisit.) Excuse-moi, ajouta-t-il en passant une main fatiguée sur ses yeux. C'est ma sixième visite aujourd'hui pour la même chose, et je suis fourbu.

— Oui, je comprends. (Philip semblait navré.) C'est que quand il s'agit de ses propres gosses...

— Les tiens ne sont plus des bébés, fit remarquer Doug. Encore quelques jours et ça devrait aller.

— Oui, mais... Oh, je suis stupide. Est-ce que tu as le temps de boire un verre ? Il y a ici des gens dont tu aimerais peut-être faire la connaissance.

— Ce n'est pas de refus, répondit Doug en grimaçant un sourire.

Puis il le suivit.

Dans le living-room, une jeune femme potelée, jolie, au teint clair, timidement perchée au bord d'un fauteuil. Près d'elle, un homme beaucoup plus foncé, assis avec la raideur que Doug, dans un réflexe professionnel, attribua instantanément à un corset dorsal. Son visage lui était vaguement familier, et à l'instant où Philip fit les présentations, il se rappela où il l'avait déjà vu.

— Mr Goddard ! Très heureux de vous connaître ! Vraiment très heureux ! (Et à Denise, qui lui tendait sa vodka-citron habituelle :) Oh, merci.

— Est-ce que vos enfants vont bien, Mrs Mason ? demanda la jeune femme.

— Doug pense qu'ils seront rétablis dans quelques jours.

— C'est cette épidémie ? interrogea Pete. Moi-même, je l'ai attrapée la semaine dernière. Ce qui a causé... euh... quelques problèmes. (Avec un sourire gêné.) Je ne me déplace pas encore très vite, vous comprenez.

Doug sourit, mais de manière forcée. Se laissant tomber dans un fauteuil, il soupira :

— Oh... en principe, c'est une variété de colibacille un peu anormale. Habituellement, il vit tranquillement dans l'intestin. Mais les variétés varient d'une localité à l'autre, et certaines sont altérées par le contact des antibiotiques et autres, et c'est pourquoi la diarrhée se manifeste. C'est la

même chose pour ce qu'on appelle *Turistas* au Mexique, ou *Delhi belly* en Inde. Mais on finit toujours par s'accoutumer à la nouvelle variété. Tôt ou tard.

— Cependant les bébés... (C'était Jeannie, hésitante.)

— Oui, c'est vrai qu'ils sont vulnérables. Ils se déshydratent facilement, voyez-vous, et les aliments passent si vite à travers leur système que... vous voyez ce que je veux dire.

Pete hocha la tête.

— Pourquoi est-ce si répandu en ce moment ? D'après les nouvelles de ce matin, c'est en train de gagner tout le pays.

— Quelqu'un m'a dit que c'était provoqué délibérément, hasarda Jeannie.

— Réellement ! (Doug renifla et sirota son verre.) Il n'est vraiment pas nécessaire d'inventer des espions étrangers pour expliquer ce genre de phénomène ! Je ne suis pas un expert en santé publique, mais j'imagine qu'il s'agit d'un processus inévitable. Vous savez que nous sommes à la limite de nos ressources en eau potable, je pense.

— Inutile de me le dire, soupira Denise. Il y a encore eu une notice d'interdiction de boire l'eau du robinet. En fait, j'ai l'impression que c'est à cause de ça que les enfants sont malades. Ils étaient si fiers d'arriver tout seuls jusqu'au robinet d'évier... excusez-moi, continuez.

— Enfin, vous voyez ça d'ici. Avec huit ou dix millions de personnes...

— Huit ou dix *millions* ? sursauta Philip.

— C'est ce qu'on dit, et nous n'avons sûrement pas atteint le haut de la courbe. En tout cas, avec tous ces gens qui tirent la chasse dix, quinze, vingt fois par jour, nous utilisons beaucoup plus d'eau que d'habitude, et la moitié du pays au moins est alimentée en eau déjà utilisée. (Il écarta les bras.) Vous voyez que nous nous trouvons dans un cercle vicieux. Et cela durera sans doute tout l'été.

— Doux Jésus, murmura Philip.

— Pourquoi t'en fais-tu ? continua Doug d'un ton amer. Alan et toi, vous avez votre concession pour votre épurateur d'eau, n'est-ce pas ?

Philip fronça les sourcils.

— Je ne trouve pas ça drôle. Mais tu as sans doute raison. Autant prendre les choses du bon côté. Et il vaut mieux être du côté des rares heureux qui ont encore un bon côté à regarder... À propos, Pete !

— Oui ?

— Alan n'avait-il pas dit qu'il allait vous recommander à Doug ?

— Vous êtes aussi un ami d'Alan ? intervint Doug.

— Bien sûr. (Pete hocha vigoureusement la tête.) Je vais travailler pour lui.

— Oh, il a été formidable ! s'exclama Jeannie. Il nous a trouvé un appartement, et tout ce qu'il faut. C'est pourquoi nous sommes venus à Denver aujourd'hui, pour le visiter, et il est parfait.

— Ce n'est pas comme d'avoir une maison, fit Pete. Mais...

Il réussit à esquisser un haussement d'épaules malgré son corset.

Jeannie le regarda en fronçant les sourcils d'un air réprobateur. Au bout d'un moment, elle demanda :

— Il y a une chose dont je voulais vous parler, Mrs Mason...

— Denise, je vous en prie !

— Euh... Denise, oui. Est-ce que vous avez eu des problèmes avec les rats ?

— Non, pourquoi ?

— C'est une calamité en ce moment à Towerhill. Moi-même, je me suis fait mordre. Et l'autre jour...

Sa voix s'éteignit.

— Quoi ? la pressa Philip.

— Ils ont tué un bébé, grommela Pete.

Il y eut quelques instants de silence. Finalement, Doug termina son verre et se leva.

— Je ne suis pas au courant en ce qui concerne les rats à Denver, dit-il. Mais je pense que les poux et les puces vous donneront du souci. À peu près la moitié des maisons que je visite dans mes tournées en ont en ce moment. Résistants, bien sûr.

— Même aux produits... euh... de choc ? demanda Philip, utilisant l'euphémisme généralement en usage pour « illégal ».

— Particulièrement à ceux-là. (Doug sourit d'un sourire sans humour.) Ce sont des rescapés. Ils ont survécu à tout ce que nous avons de plus terrible à offrir, et ils reviennent se moquer de nous. La seule chose qui peut les atteindre maintenant, c'est un coup direct avec un pavé, et encore je ne suis pas tout à fait sûr... Bon, merci pour le verre. J'ai encore du travail qui m'attend.

Il fut amusé de constater, en prenant congé, qu'ils essayaient tous désespérément de ne pas se gratter.

Mais il trouva cela moins drôle quand une démangeaison psychosomatique s'empara de lui pendant que l'ascenseur descendait.

EFFETS SECONDAIRES

... officiellement attribuée aux effets débilissants de l'entérite parmi les soldats récemment arrivés de ce pays. Il s'agit là de la progression sur le terrain la plus importante des Tupamaros depuis le commencement du soulèvement. Aucun commentaire sur cet engagement n'a pu être obtenu ce matin du président en raison de son indisposition. L'épidémie continue à prendre de l'ampleur dans tous les États à l'exception d'Hawaii et de l'Alaska, et un grand nombre de compagnies travaillent avec des effectifs squelettiques. Les services publics ont été fortement touchés, particulièrement dans le domaine des éboueurs et de la voirie. Les services de métro et d'autobus new-yorkais ont été réduits, sur certains itinéraires, à un par heure, et le chef de la police de La Nouvelle-Orléans prévoit une vague de criminalité sans précédent en raison de l'indisponibilité de plus de la moitié de ses hommes. Plusieurs manifestations trainites ce matin...

COUVERT SUR TOUTE LA LIGNE

— Je me sens aussi molle que ces patates, fit Peg, esquissant une plaisanterie sans conviction avant de poser le seau de compost qu'elle avait amené jusqu'ici pour le répartir entre les plants malades.

C'était sa première journée de travail après son accès d'entérite récent, et elle avait encore la tête qui tournait.

Mais elle ne pouvait plus supporter de rester sans rien faire.

— Oui, je pense qu'elles ont surtout besoin d'un peu de soleil, répondit distraitemment Zéna.

Retournant ses manches, elle plissa le front en regardant le gros nuage gris qui masquait entièrement le ciel.

Peg entendit les mots et connut une espèce d'illumination soudaine : une projection astrale qui dura un instant. Elle avait l'impression de se regarder de haut et de loin, pas seulement dans l'espace, mais dans le temps aussi.

— Peg chérie, tu te sens bien ? demanda Zéna.

— Très bien, affirma Peg.

Elle avait oscillé un peu d'arrière en avant sans s'en rendre compte.

— Surtout, ne va pas au delà de tes forces, tu m'entends ? Repose-toi autant que tu en auras besoin.

— Oui, bien sûr, murmura Peg en ramassant sa houe et en faisant ce qu'on lui avait expliqué : un petit trou près de chaque pied, une poignée de compost, et on recouvre.

Plus tard, on arroserait pour bien faire pénétrer.

Avant d'avoir creusé son premier trou, cependant, elle entendit Zéna pousser une brève exclamation de surprise et se retourna pour voir – avec un frisson de répulsion – que celle-ci tenait à la main quelque chose de fin qui se tordait dans tous les sens.

— Regarde-moi un peu ça ! s'exclama Zéna.

Peg obéit, surmontant sa nausée, et au bout d'un moment ne trouva rien de mieux à dire que :

— Il a une drôle de couleur pour un ver. Est-ce qu'ils ne sont pas plutôt roses, d'habitude ? Celui-ci était livide, tirant sur le bleu, comme s'il était engorgé de sang veineux.

— Oui, murmura Zéna. Je me demande s'il n'a pas été affecté par une espèce de poison, comme les pommes de terre, ou si...

D'une main, elle se servit de la houe pour déterrer les racines de la plante voisine.

— Voilà notre réponse, fit-elle d'une voix amère.

Les tubercules, qui auraient dû être déjà de bonne taille, n'avaient que quatre ou cinq centimètres de diamètre et étaient criblés de trous. Et autour de chaque trou il y avait une zone de pourriture noirâtre.

— C'est cela qui abîme toute notre récolte... (Zéna pivota lentement, embrassant du regard le vaste champ qu'ils avaientensemencé de pommes de terre à l'automne dernier.) Nous avons pensé que c'était... quelque chose dans l'eau de pluie, ou dans la terre. C'est ce qui se passe d'habitude.

Oui, c'était ce qui se passait d'habitude.

Puis, regardant la créature qui se tortillait, Peg fut saisie d'un horrible soupçon :

— Zéna ! Et si... Oh, non. Ils n'avaient pas cette couleur.

— Quoi ?

— Les vers de terre que Félice a achetés. J'ai pensé un moment... (Peg secoua la tête.) Mais nous les avons vus au magasin, et ils étaient bien roses.

— Ils viennent de chez Vie et Jardins, dit Zéna. Nous avons déjà eu des insectes de chez eux. Nos

abeilles proviennent de là. (Il y avait une douzaine de ruches autour du wat.) Aussi... de toute manière, nous n'avons pas assez d'extrait d'ail pour traiter une zone de cette importance. Je pense que tout ce que nous pouvons faire, c'est appeler l'Institut d'agronomie de l'État pour qu'ils nous disent s'il y a quelque chose que nous pouvons planter au milieu des rangées de pommes de terre pour attirer ces sales bêtes. Viens, rentrons. Il n'y a plus rien à faire ici.

— Zéna ! dit Peg abruptement.

— Oui ?

— Je crois que je vais m'en aller.

Comment expliquer cette illumination qu'elle avait eue tout à l'heure ? Elle s'était vue en quelque sorte comme portée par le flot du temps. Elle avait été heureuse de laisser le wat l'isoler pendant des semaines, parce que la vie ici était facile et harmonieuse. Mais pendant ce temps, à l'extérieur, des choses horribles se passaient. Ces mêmes choses qui l'avaient amenée ici. La mort et la destruction. Comme la pluie empoisonnée qui tuait les récoltes.

— Je m'y attendais, déclara Zéna. Ce n'est pas une existence pour toi, n'est-ce pas ? Tu as besoin d'émulation, et nous n'en avons pas à t'offrir.

— Non, ce n'est pas ça. (Peg cherchait les mots exacts, appuyée sur sa houe.) C'est plutôt... c'est plutôt le besoin d'imprimer une marque, de faire au moins *une* chose pour changer le cours du monde, au lieu de se préparer à survivre dans un univers abandonné à lui-même.

— C'est pour cette raison que tu as choisi d'être journaliste, je suppose.

— Sans doute.

Peg fit une grimace. Elle se sentait plus relaxée ici, plus capable de communiquer ses sentiments par l'expression ou par son corps. Le wat fabriquait ses propres liqueurs, selon des recettes européennes traditionnelles, et les vendait non seulement aux touristes l'été mais aussi par correspondance, et l'autre jour il y avait eu une petite fête au cours de laquelle ils avaient goûté un cru spécialement réussi. Elle avait dansé pendant des heures et s'était sentie particulièrement en forme – juste avant d'attraper cette entérite. Et aucun homme n'avait insisté lourdement pour l'amener dans son lit, à part ce pauvre Hugh qui était un peu déboussolé ici et qu'on ne pouvait pas vraiment appeler un homme encore. À cause de cela, peut-être, elle avait presque eu envie d'essayer une nouvelle fois. Les rares autres fois, elle était restée aussi fermée qu'une chambre forte dans une banque.

Elle en était là de ses réflexions lorsque le jeune Rick arriva. Elles lui montrèrent le ver frémissant et il le prit d'autorité en déclarant qu'il allait consulter tous les livres qu'il trouverait à la bibliothèque. Mue par une impulsion soudaine, elle ajouta :

— Rick, je vais m'en aller.

— Tu retournes travailler dans un journal ? demanda-t-il distraitemment en continuant d'examiner le ver.

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Ah. Reviens nous voir de temps en temps, n'est-ce pas ?

Il enveloppa soigneusement la créature dans un mouchoir et s'éloigna. Avant de disparaître tout à fait, il cria :

— Et tâche de découvrir comment mon père a été empoisonné, s'il te plaît !

Ce fut comme si elle avait reçu une douche glacée. Elle resta figée plusieurs secondes avant de dire :

— Ce n'est pas moi qui lui ai dit que Décimus avait été empoisonné, Zéna !

— Bien sûr que non.

— Mais... (Elle déglutit péniblement.) Je suis certaine qu'il l'a été.

— C'est mon opinion également, dit Zéna. Mais je crois que nous le sommes tous.

Cela s'assembla avec un déclic dans l'esprit de Peg avec l'absence de soleil et la pluie qui ne nourrissait plus les plantes mais les faisait mourir, et brusquement elle laissa tomber sa houe et se mit à pleurer, le visage entre ses mains. Une partie d'elle-même la regardait avec étonnement en pensant : Peg Mankiewicz en train de pleurer ? Ça ne peut pas être vrai !

Mais c'était une purge et une catharsis.

— Je ne peux plus le supporter ! dit-elle quelques instants plus tard, le bras de Zéna passé autour de ses épaules.

Elle sécha ses larmes, et regarda les pommes de terre flétries. Variétés sélectionnées dans l'idée que chaque pied serait imbibé d'engrais artificiel, d'insecticides, de pulvérisations de vernis destinés à réduire les pertes d'eau par évaporation, et qu'est-ce que ça pouvait faire qu'elles n'aient aucun goût du moment qu'elles avaient l'air saines et pesaient bon poids ? Abandonnées aux seules ressources de la nature, elles se flétrissaient, parce que ces ressources avaient été volées.

— Quel avenir nous reste-t-il, Zéna ? Quelques milliers d'entre nous vivant dans des cavernes à air conditionné, nourris de cultures hydroponiques comme celles de Bamberley ? Pendant que nos autres descendants chercheront leur nourriture à la surface d'une terre empoisonnée, et que leurs gosses se traîneront, infirmes et malades, pires que des sauvages dégénérés, après des siècles de civilisation orgueilleuse ?

Elle sentit que Zéna se raidissait. La plus jeune de ses filles adoptives souffrait d'allergies, et elle avait du mal à respirer la plupart du temps.

— Il faut qu'ils nous écoutent ! insista Peg. N'est-ce pas là le message contenu dans tous les livres d'Austin ? Tu ne peux pas en vouloir aux gens qui n'entendent pas ses avertissements. Il faut s'en prendre à ceux qui les entendent, et qui persistent à les ignorer. La seule chose que je sais faire, c'est aligner des mots. Austin a disparu. Décimus est mort, et il faut que quelqu'un continue à faire entendre sa voix ! (Sur le point de s'éloigner, elle se ravisa :) Embrasse bien les enfants pour moi, dit-elle. (Et à sa propre surprise, elle ajouta :) Et souviens-toi que je t'aime de tout mon cœur.

DES ENTRAILLES DE LA TERRE

Reproduisez chez vous les plus célèbres SOURCES THERMALES DU MONDE ENTIER !

Passez-vous de l'eau du robinet « impropre à la consommation » ! Nous vous fournissons les sels minéraux de toutes les grandes sources sous forme de poudre à diluer... VICHY ! PERRIER ! FONTELLA ! APOLLINARIS ! MALVERN ! Tout à \$ 9,95 le sachet !

Le bidon d'un gallon d'eau PARFAITEMENT PURE : \$ 1,50 !

SYPHOON et toutes les grandes marques d'eau de table en stock !

Pensez à la santé de votre famille ! NE PRENEZ PAS DE RISQUES AVEC L'EAU !

VIE DE CHIEN

Seigneur ! Toutes ces mouches !

Austin Train s'arrêta net, écoutant le bourdonnement d'ailes autour du tas d'ordures. Elles n'avaient pas été ramassées depuis cinq jours. L'épidémie avait diminué de moitié les effectifs, et des ordres étaient venus d'en haut pour que les quartiers prospères soient desservis avant les quartiers

pauvres.

— Merde, ils balancent leurs ordures par la fenêtre, avait dit quelqu'un.

Et il semblait bien que c'était vrai. Toutes les poubelles qui étaient en vue dans l'étroit passage qui séparait deux immeubles de trois ou quatre étages, débordaient et étaient entourées de cartons éventrés. Mais au-dessus de cela, il y avait encore une pile de détritrus qui avaient dû être jetés d'en haut. Il se dégagait de l'ensemble une odeur infecte.

Mais en plus, il y avait les mouches. Incroyable. L'été dernier à Los Angeles il ne se souvenait pas d'en avoir vu une seule.

Son dos lui faisait mal et ses pieds étaient meurtris. Cette maladie du cuir chevelu qu'il avait attrapée avait détruit la plus grande partie de ses cheveux, ce qui n'empêchait pas sa tête de le démanger affreusement, mais il se sentait quand même de bonne humeur et sifflotait tout en engageant le nez de son chariot sous la première poubelle à vider dans le camion stationné dans l'avenue.

— Hé ! M'sieur ! Hé !

Quelqu'un l'appelait d'en haut. Un petit gamin à la peau foncée, au deuxième étage. Probablement un Chicano. Il lui fit un signe de la main.

— Attendez ! Ne partez pas !

Le gosse disparut. Qu'est-ce que ça signifiait ? Il haussa les épaules et essaya de charger la poubelle. C'était difficile, avec toutes ces ordures au milieu. Finalement, il dut la dégager à coups de botte.

Une porte s'ouvrit dans le passage. C'était le gosse, vêtu d'une chemise déchirée et de jeans délavés, un pansement crasseux autour de son bras droit. Ses yeux étaient gonflés comme s'il avait pleuré un bon moment.

— Monsieur, vous ne voulez pas me prendre mon chien, s'il vous plaît ? Il... il est mort.

Ah.

Austin soupira et s'essuya les mains après son pantalon.

— Il est en haut ? Trop lourd pour le porter avec ton bras ?

— Non, il est au coin du passage. Pas le droit de le garder dans l'appartement. (Le gosse reniflait encore un peu en parlant.) Je voulais le prendre pour... l'enterrer comme il faut, mais maman n'a pas voulu.

— Ta maman a eu parfaitement raison, approuva Austin.

Il n'était pas recommandé d'enterrer des animaux en plein centre de la ville, quoique bien sûr ce n'était pas un cadavre de chien ou de chat en décomposition qui allait ajouter quoi que ce soit au danger d'épidémie provoqué par toutes ces ordures qui n'étaient pas ramassées.

— D'accord, on va voir ça.

Il suivit le petit garçon jusqu'à l'angle du passage, et trouva une niche assemblée avec du plastique et du bois de récupération. Le museau du chien dépassait de l'ouverture de la niche, et Austin se pencha pour jeter un coup d'œil à l'animal. Il siffla d'étonnement.

— Dis donc, c'était une belle bête !

Le gosse poussa un soupir.

— Oui. Il s'appelait Rey. Maman dit que ça veut dire "roi" en espagnol. Il était à moitié berger allemand, et à moitié chow-chow... mais il s'est battu avec d'autres chiens, vous voyez ? Et là où il s'est fait mordre, la blessure est devenue toute pourrie.

Il montra l'endroit avec son index.

Austin vit une grosse plaie infectée sur le cou de l'animal. Il avait dû souffrir horriblement.

— On a fait tout ce qu'on a pu pour lui. Ça n'a servi à rien. Il avait tellement mal que même moi, il me mordait. (Il souleva son bras pansé.) Hier soir, il n'a fait que hurler, on l'entendait même avec

les fenêtres fermées. À la fin, maman a pris des comprimés pour dormir, et elle a voulu que je lui en donne un aussi. Je n'aurais pas dû l'écouter ! Mais les voisins se plaignaient du bruit...

Il haussa les épaules d'un air désabusé.

Austin hocha la tête en estimant le poids de l'animal. Pas moins de trente-cinq kilos, quarante plus probablement. Une masse. Comment une famille aussi pauvre pouvait-elle nourrir cette bouche supplémentaire ? Enfin. Il fallait le sortir. Il chercha un point d'appui sur la niche, et sa main effleura quelque chose qui pendait à l'intérieur du toit. Qu'est-ce que... ?

Oh, non !

Il décrocha l'objet de son clou et le retira. Du papier tue-mouches. Un nom espagnol. Sans indication de pays d'origine, bien sûr.

— Où as-tu eu ce truc-là ? demanda-t-il.

— Maman en a acheté une boîte. Les mouches sont si mauvaises depuis qu'ils ne ramassent plus les ordures. Il y en avait partout sur les plaies de Rey, alors j'ai mis ça dans la niche.

— Ta mère en a d'autres chez elle ?

— Bien sûr. Dans la cuisine, dans la chambre, partout. Ça marche bien.

— Monte dire à ta mère de les enlever. C'est très dangereux.

— Mais... (En se mordant la lèvre.) Bon, d'accord. Je le lui dirai quand elle se réveillera.

— Hein ?

— Elle ne s'est pas levée encore. Je l'ai entendue ronfler avant de descendre. Elle n'aime pas quand je la dérange.

Austin serra les poings.

— Quelle sorte de comprimés pour dormir prend-elle ? Des barbituriques, hein ?

— Je ne sais pas, moi ! (Il y avait de la peur et de l'étonnement dans le regard du jeune garçon.)

Des trucs pour dormir, quoi !

Il était stupide d'avoir posé la question. Il savait d'avance ce que c'était.

— Conduis-moi chez toi, en vitesse !

— Smith ! (Le chef d'équipe hurlait, remontant le passage au pas de course.) Qu'est-ce que vous fichez, nom de Dieu ? Où est-ce que vous croyez aller comme ça ?

Austin lui agita le papier tue-mouches sous le nez.

— Il y a une femme malade là-haut ! Elle a pris des barbituriques dans une pièce aux fenêtres fermées où il y a un truc comme ça ! Vous savez ce qu'ils mettent dans ces cochonneries ? Du dichlorvos ! C'est un antagoniste de la cholinestérase ! Mélangez ça avec des barbituriques, et...

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires à dormir debout ? lança le chef d'équipe.

— C'est comme ça que le chien est mort ! Venez, ne perdons pas de temps !

Ils la sauvèrent in extremis. Mais naturellement, les journalistes voulurent parler à cet éboueur si bien informé, et il dut changer de nouveau d'endroit avant qu'ils retrouvent sa trace.

UN PLAN POUR LA PLANÈTE

Jusqu'à présent ils n'avaient réparé que provisoirement la façade de l'immeuble qui abritait le trust Bamberley. Les vitres cassées avaient été remplacées, naturellement – on ne pouvait pas laisser entrer l'air de la rue – mais le rez-de-chaussée avait été obturé avec des planches. Manque de main-d'œuvre, déduisit Tom Grey.

— On dirait qu'il y a eu un tremblement de terre, ici ! fit le chauffeur de taxi, la mine réjouie.

— Pas exactement, démentit Grey. Les effets d'un tremblement de terre sont très caractéristiques

et se distinguent nettement de ceux qu'une bombe peut provoquer.

Mais il était en retard à son rendez-vous avec Moïse Greenbriar, et il ne tenait pas à approfondir la question.

C'était on ne peut plus déprimant de s'attarder dans la rue. Les ordures s'entassaient à des hauteurs vertigineuses le long des trottoirs et contre les façades. De plus, l'air était incroyablement moite, à cause des appareils de climatisation, sans doute, et les gens qui attendaient aux arrêts d'autobus toussaient et se frottaient les yeux continuellement. En venant de l'aéroport, il avait vu une bagarre se déclencher, à un arrêt, entre deux hommes en bleus de travail qui échangeaient, comiquement, des coups de parapluie.

Le chauffeur de taxi avait expliqué que cet itinéraire d'autobus avait été particulièrement touché par la pénurie de personnel due à l'épidémie d'entérite, et que ces gens attendaient peut-être depuis plus d'une heure, ce qui n'est pas de nature à mettre les gens de bonne humeur. Il avait demandé pourquoi les parapluies, l'autre avait gloussé :

— Ah, ça c'est la pluie de New York ! (Avec une espèce de fierté perverse.) J'en ai un moi aussi, je ne pourrais pas m'en passer ! (Indiquant la planche sous le tableau de bord.) Vous savez, je quitte ce boulot le mois prochain. J'en ai marre de ces trainites ! Vous avez vu la tête de mort et les tibias qu'ils ont peints sur mon taxi !

Grey n'avait rien remarqué. Ce devait être sur la portière opposée à celle par où il était monté.

— J'en ai ras le bol ! Je vais mettre mes économies dans une affaire de pressing. C'est ça qui rapporte le plus en ce moment. Cinq minutes sous la pluie, avec ou sans parapluie, et si vous n'allez pas le faire nettoyer aussitôt, votre costume est fichu.

Un grand nombre de réverbères étaient cassés et n'avaient pas encore été réparés. Des gardes nationaux, casqués et masqués mais armés seulement de revolvers, dirigeaient la circulation. Cela avait été annoncé dans les nouvelles : le maire de New York avait affecté en priorité tous ses hommes valides à des tâches essentielles telles que des patrouilles nocturnes anti-crimes.

Il y avait d'énormes affiches du Département de la Santé Publique à l'aéroport, avertissant tous les non-résidents d'acheter une marque agréée de comprimés pour l'estomac, et de ne boire en aucun cas de l'eau non traitée.

— Je n'ai jamais pris de ma vie autant de types soûls, lui avait dit le chauffeur de taxi. Il faut croire qu'ils ont pris cet avertissement comme une invitation à ne boire que de l'alcool.

— Moi, je ne bois jamais, avait répondu Grey.

Il était un peu nerveux parce qu'il attachait maintenant une grande importance à la réalisation de son modèle planétaire. Mais depuis les revers financiers essuyés par Angel City, d'abord avec l'avalanche de Towerhill et maintenant avec cette épidémie d'entérite qui survenait juste au moment où ils avaient à grand renfort de publicité réussi à persuader une grande partie de leur clientèle jeune de souscrire une police sur la vie au nom de leurs bébés à la naissance, ce qui faisait qu'ils avaient à payer maintenant plus de dix mille clients, ils avaient été obligés de faire appel à tous les moyens capables d'alléger un peu la situation, entre autres la location à prix réduit de leurs ordinateurs pendant la nuit et les week-ends. Grey avait donc décidé de s'adresser ailleurs.

Après avoir passé en revue toutes les grandes compagnies, il avait porté son choix sur le trust Bamberley. Ils disposaient d'un capital important ; ils avaient des réserves de temps d'ordinateur, puisqu'il s'agissait principalement d'une société d'investissements qui n'avait à utiliser des ordinateurs que pour ses analyses de marchés. Et ils avaient un besoin urgent de quelque chose qui puisse redorer leur image de marque aux yeux du public. L'enquête des Nations Unies sur la catastrophe de Noshri n'avait pas pu établir comment la substance toxique avait été incorporée au Nutripon, et faute d'une disculpation totale, le discrédit continuait à planer sur la compagnie.

Il avait envoyé une étude détaillée de son programme, avec des appendices décrivant quelques

applications pratiques qu'il était possible d'envisager. Il faut croire qu'il avait su être convaincant, puisqu'ils l'invitaient maintenant à venir à New York pour discuter de vive voix du document.

Et moins de cinq minutes après son entrée dans le bureau de Greenbriar, il comprit – pour employer une métaphore particulièrement indiquée sur le territoire Bamberley – qu'il avait trouvé le pétrole du premier coup.

Naturellement, dans l'état où New York se trouvait, c'était le bon moment pour faire apprécier par les gens les avantages potentiels de sa proposition.

BRÛLER LES PONTS AVANT DE PASSER DESSUS

Président de la commission : Je vous prie tout d'abord de m'excuser pour les ajournements répétés de la présente commission, mesdames et messieurs, mais... euh... vous comprendrez que le hasard n'a pas eu l'obligeance de faire coïncider nos indispositions respectives. Pour les archives, je m'appelle Edward Penwarren, et j'agis dans cette affaire en qualité de représentant spécial du Président des États-Unis. Je pense que tout le monde ici connaît Mr Bamberley, mais je voudrais attirer votre attention sur la présence parmi nous du capitaine Advowson – pardon, du major Advowson, délégué spécial de l'équipe d'observateurs des Nations Unies qui s'est rendue à Noshri. Mes félicitations pour votre promotion, à propos, major. Je crois qu'elle est toute récente. Oui, sénateur ?

Sén. Howell (Rép., Colorado.) : Je désire qu'il soit porté sur le procès-verbal que je m'élève vigoureusement contre la présence d'un étranger à cette séance. J'ai déclaré à plusieurs reprises, aussi bien en privé qu'en public, que je pensais qu'il s'agit là d'une affaire purement intérieure et que les Nations Unies n'ont pas à s'immiscer...

Advowson : Sénateur, permettez-moi de vous dire que j'essaye de quitter votre pays depuis un mois. Il pue littéralement. Je n'ai jamais été aussi malade de ma vie. Je n'ai jamais eu autant de maux de gorge ou de diarrhée. Et je n'avais jamais jusqu'à présent été mêlé à un attentat à la bombe.

Président : Messieurs, je vous en prie...

Howell : N'est-ce pas une preuve suffisante que tout ce que fait et dit cet homme est entaché de parti pris ?

Advowson : Parti pris, mon œil. Vu les impressions que je retire de ma première, et, je l'espère ardemment, ma dernière visite dans ce...

Président : Messieurs, à l'ordre ! Major, puis-je vous rappeler que vous êtes ici en tant qu'invité ? Quant à vous, sénateur, je vous signale que le Président a personnellement approuvé la composition de cette commission comme étant parfaitement adaptée aux exigences de la situation. Merci. Et maintenant, la raison immédiate de cette réunion est l'existence d'un rapport qui n'a pas encore été rendu public mais dont les délégués des Nations Unies risquent de prendre connaissance dans les prochains jours, puisqu'une copie semble avoir disparu. Je n'entrerai pas trop dans les détails, cette affaire devant être l'objet d'une enquête. Mais il s'agit en substance d'un rapport confidentiel de l'*U.S. Medical Corps* sur l'état de certains survivants du... euh... village de San Pablo. Je vous demande pardon, major, vous avez dit quelque chose ?

Advowson : Non, seulement : « Aha ! »

Howell : Si c'est là votre conception d'une participation constructive à ce débat...

Advowson : C'est simplement que j'ai déjà entendu certaines rumeurs...

Président : Messieurs, à l'ordre ! Je vous en prie ! Merci. Comme je vous le disais, ce rapport,

euh... tendrait à conclure que les malades de San Pablo présentent les mêmes symptômes que ceux qui ont été signalés à Noshri. Je dois attirer tout de suite votre attention sur un point. Cela fait un certain temps que le Dr Duval de Paris a analysé le Nutripon en provenance de Noshri. Nous avons la ferme conviction que ce qui s'est produit, c'est que les Tupamaros ont fait préparer une substance similaire à celle qui a été décrite, de manière à provoquer des effets identiques, et qu'ils l'ont délibérément administrée à des civils sans défense dans le seul but de discréditer aux yeux de l'opinion mondiale l'intervention U.S. au Honduras. Vous voulez dire quelque chose, major ?

Advowson : Ça ne fait rien. Continuez.

Président : À l'appui de cette supposition j'ajoute le point suivant. Si – je dis bien si – le Nutripon était là aussi responsable de ce qui s'est passé, les symptômes auraient été signalés depuis longtemps, en janvier sans doute, c'est-à-dire à l'époque où l'on recherchait le Dr Williams et Léonard Ross. Au contraire, les premières mentions d'un trouble mental décelable ne sont apparues, d'après l'enquête du *Médical Corps*, qu'au cours du mois de mars, et passèrent... euh... si inaperçues au milieu des événements, avec la nécessité d'interroger les Tupas suspects et tout le reste, que... Enfin, bref, le fait est que seule une infime proportion des personnes retenues pour interrogatoire présentaient une quelconque anomalie mentale, et qu'il fallut attendre le début du mois d'avril pour voir apparaître des symptômes suffisamment sérieux pour provoquer un véritable examen psychiatrique, et finalement... euh... des analyses de sérum, et tout ce qui s'ensuit. Je ne suis pas très expert en la matière, je ne fais que citer le rapport. Oui, Mr Bamberley ?

Bamberley : San Pablo, si mes souvenirs sont exacts, a été le tout premier endroit où on nous a demandé d'expédier du Nutripon. Le Secours Mondial nous avait passé la commande avant Noël, et nous avons pu l'honorer immédiatement grâce aux heures supplémentaires effectuées par mes ouvriers. Je n'ai jamais entendu parler d'aucune réaction anormale par les représentants locaux du Secours Mondial.

Président : Je crois bien que c'était impossible. Leur agent là-bas était un certain Mr Ross, et il est décédé. Oui, major ?

Advowson : Puis-je demander à Mr Bamberley à combien de gens le contrat était destiné ? Combien de personnes fallait-il secourir, et pendant combien de temps ?

Bamberley : Oui, je dois avoir ces renseignements... Voilà. Cent adultes et quatre-vingts enfants, initialement pour une période de deux jours, afin de parer au plus pressé.

Advowson : Hum, même à raison d'un kilo par personne et par jour, ça ne va pas chercher bien loin !

Bamberley : C'était la veille des fêtes, ne l'oubliez pas. Il s'agissait des restes d'une précédente commande, comme vous dites, quelques centaines de kilos seulement pour le village le plus sérieusement touché. Naturellement, nous en avons envoyé de plus grandes quantités juste après le nouvel an, des tonnes et des tonnes, pour lesquelles nous n'avons jamais eu de réclamations !

Advowson : Puis-je vous demander, monsieur le Président, combien de survivants ont été affectés par ces troubles mentaux ?

Président : Seulement une douzaine ou une quinzaine, enfants compris.

Advowson : Est-ce parce qu'il y a seulement une douzaine ou une quinzaine d'habitants du village gardés prisonniers pour leurs sympathies tupamaros, ou bien parce que tous les autres ont été tués ?

Howell : Leurs sympathies tupamaros ! Tout ce que dit cet homme vient en droite ligne de leur fichue propagande ! Monsieur le Président, je demande son éviction de la commission !

Président : Dois-je vous rappeler, sénateur, que vous n'avez pas à me dire ce que je dois faire ? Je suis heureux que la question ait été posée, bien que je n'en approuve pas la forme, car c'est exactement le genre de questions auxquelles nous aurons à faire face à l'Assemblée des Nations

Unies. Je regrette, major, le rapport ne fait pas état de cela. Mais je vous remercie d'avoir attiré mon attention sur ce point. Je m'efforcerai de l'élucider. Et maintenant, je pense que Mr Bamberley sait quelle est la question suivante à l'ordre du jour.

Bamberley : Oui. Il semble que nous n'ayons pas le choix. Nous avons en stock de grandes quantités de Nutripon fabriqué avant l'installation du nouveau système de filtration. Il nous a été suggéré de détruire ces stocks avec un maximum de publicité, et devant un témoin irrécusable – le major ici présent, s'il est d'accord, ainsi qu'un savant de réputation internationale, Lucas Quarrey par exemple...

Howell : Cet anti-Américain notoire ! Vous êtes fou !

Président : Vous ne comprenez pas, sénateur. Les nouvelles installations de la fabrique doivent être approuvées par quelqu'un qu'on ne puisse traiter de... de laquais de l'impérialisme, si c'est bien l'expression. Le Pr Quarrey n'a pas la réputation de faire des manières pour dire ce qu'il pense, comme vous le soulignez. Son opinion aura un grand poids aux yeux de l'étranger. Maintenant, si vous me permettez de poursuivre...

Howell : Je n'ai pas encore fini. Peux-tu nous dire, Jack, à combien ces stocks sont évalués ?

Bamberley : À peu près un demi-million de dollars. Et les modifications apportées à la fabrique ont coûté autant.

Président : Naturellement, il y aura des compensations.

Howell : Qui seront prises dans la poche de qui ? Celle du contribuable, comme d'habitude ?

Président : Sénateur, nous devons considérer cela comme une prime de police d'assurance. Je ne sais pas si vous vous rendez bien compte de la situation désespérée dans laquelle se trouve notre pays à l'heure actuelle. C'est pour nous une nécessité vitale que de remettre la fabrique en marche le plus rapidement possible et d'effacer les préjugés contre le Nutripon avant l'automne prochain, car nous serons presque certainement conduits à distribuer ce produit ici, aux U.S.A. Au cours des semaines qui viennent de s'écouler, trente-cinq millions de personnes ont été malades pendant une semaine ou davantage. Des usines, des fermes, des services publics ont été fermés ou ralentis dans leur production. Selon le Département de la Santé publique, nous nous dirigeons vers un second cycle de l'épidémie en raison de la pénurie d'eau qui fait que nous sommes obligés de remettre en circulation de l'eau qui n'a pas été complètement stérilisée. Et ce ne sont pas les interdictions de boire l'eau du robinet qui vont empêcher les gens d'attraper le microbe une seconde fois un peu partout. Vous savez quel a été le résultat au Honduras, j'imagine.

Advowson : Il ne le sait probablement pas. Je doute qu'il lise les communiqués uruguayens, et vous avez enveloppé l'affaire dans du coton.

Président : Taisez-vous, major. Excusez-moi. Dans un sens, vous avez raison, bien que cela m'ennuie de l'admettre. Trop de publicité n'aurait pas été bon pour le moral, n'est-ce pas ?

Howell : De quoi diable parlez-vous donc ?

Advowson : Du Dixième Corps Anti-insurrectionnel, j'imagine.

Président : Bien sûr, sénateur. Ils n'ont pas seulement opéré une retraite stratégique en raison de leur état débilitant, comme l'a annoncé la presse. On n'avait rien vu de semblable depuis la première guerre mondiale. Ils se sont tout simplement enfuis. Malades. Avec quarante de fièvre, et délirant pour la plupart. Je pense que c'est une excuse. Mais cela signifie que tout l'équipement du Dixième Corps est tombé intact aux mains des Tupas. Le résultat, c'est que Tegucigalpa doit être ravitaillé par air et qu'il faut nous attendre à évacuer le gouvernement d'un jour à l'autre. Naturellement, tous les ghettos des grandes villes grouillent de militants noirs pro-tupas, et vous imaginez ce qui se produirait si nous ne pouvions réhabiliter le nom de Nutripon avant d'en arriver à distribuer des rations de secours. Non contents d'empoisonner d'innocents paysans honduriens et des Noirs africains, voilà

que nous organisons le génocide des Noirs américains également ! Voilà à peu près les commentaires que nous devons éviter à tout prix.

MOUVEMENT UNDERGROUND

Lem Walbridge avait bâti sa fortune sur les deux cents hectares que lui avait laissés son père, et maintenant il en possédait plus de quinze cents, tous plantés de cultures maraîchères : haricots, pommes de terre, salades, betteraves, plus un peu de maïs et de tournesol – pour l’huile – et quelques fantaisies de gourmets, telles que des courgettes et des salsifis d’Espagne. L’envoyé du Département de l’Agriculture le connaissait bien.

— Jamais rien vu de pareil ! s’exclama Lem pour la dixième fois, en sautant de sa jeep à l’orée d’un champ de betteraves malades. (Il en arracha un pied au hasard et le brandit à bout de bras, couvert d’horribles vers frétillements.) Et vous ?

L’autre hocha affirmativement la tête.

— Oui. Il y a quelques jours. Juste de l’autre côté de ces collines.

— Mais qu’est-ce que c’est que ces trucs-là ? Seigneur, si ça continue comme ça, je vais être ruiné ! Déjà, je ne peux amener au marché que la moitié de ma récolte habituelle, et si je n’arrive pas à me débarrasser de ces sales bêtes...

Il jeta le pied de betterave d’un geste furieux.

— Vous avez acheté des vers, cette année ?

Lem plissa les paupières.

— Bien sûr ! C’est obligatoire, pour entretenir la terre.

— Vous en avez mis par ici ?

— Environ soixante, soixante-dix litres, comme d’habitude. Mais j’ai la licence, ils sont tous agréés.

— Vous les avez eus par Vie et Jardins, de San Clemente ?

— Bien sûr ! Je me fournis toujours chez eux ! Ce sont les plus anciens dans cette branche. Les meilleurs produits. Et c’est pareil pour les abeilles.

— Oui. Je m’en doutais. Ils vendent dans tout le pays, n’est-ce pas ? Jusque sur la côte Est !

— Qu’est-ce que ça a à voir avec tout ça ?

— Tout indique que ça a tout à voir avec votre problème.

AU BORD DE LA MER MORTE

Le vent était mauvais aujourd’hui. Le masque de Hugh était usé, tout encrassé, et il n’avait pas soixante-quinze *cents* pour en acheter un autre à un distributeur au bord de la route. De toute manière, ils ne servaient pas à grand-chose, ils ne duraient même pas une heure comme la publicité l’indiquait.

Dégueulasse.

Distraitement, il se gratta le bas-ventre. Il était plus ou moins habitué aux morpions maintenant. Il ne semblait pas y avoir de moyen de s’en débarrasser. Pour chaque calamité sous le soleil il y a un remède ou il n’y en a pas. S’il y en a un, essayez de le trouver. S’il n’y en a pas, n’y faites pas attention.

Il devait y avoir des quantités de calamités aujourd’hui dans le monde pour lesquelles il n’existait

pas de remède. Et puis, sous quel soleil ? Cela faisait des putains de semaines qu'il n'avait pas aperçu le soleil.

Il faisait une chaleur torride, néanmoins. Appuyé au parapet qui surplombait le Pacifique, il se demanda à quoi devait ressembler cette plage quand il était gosse. Pleine de jolies filles, sans doute, et de beaux jeunes hommes exhibant leurs muscles pour les impressionner. Tandis que maintenant...

L'eau ressemblait davantage à du mazout. Elle était noirâtre et remuait à peine sous l'action du vent. En bordure du sable il y avait une ligne de démarcation sommaire constituée de déchets, surtout en plastique. De grands panneaux proclamaient : BAIGNADE DANGEREUSE SUR CETTE PLAGE.

On avait dû les mettre, l'année dernière. Cette année, ils n'étaient même pas nécessaires. Une bouffée de cette puanteur, et *beurk* !

C'était quand même bon d'être de nouveau sur les routes. Mais depuis qu'il était en Californie, ça n'allait plus. La chiasse. Tout le monde l'avait. Sans exception. À Berkeley, le long de Telegraph Hill, on les voyait couchés, gémissant, le fond de leurs jeans tachés de marron, sans personne vers qui se tourner pour obtenir de l'aide. Il y avait une clinique gratuite, mais comme on y soignait aussi les maladies vénériennes, le gouverneur l'avait fait fermer sous prétexte que cela encourageait la promiscuité.

Au moins, on ne mourait pas de la chiasse, pourvu qu'on soit âgé de plus de six mois. Carl avait trouvé un job à temps partiel pendant une quinzaine de jours après leur arrivée. Assembler des cercueils à bon marché de la taille d'un bébé. Le fric avait été utile.

Mais il y avait des fois où la chiasse vous donnait vraiment *envie* de mourir.

Où était donc passé Carl ? L'air était âpre et brûlant, et il était allé chercher des Cokes à une machine voisine. Il prenait son temps, le salaud. Il avait dû ramasser quelqu'un.

Ils créchaient chez une fille appelée Kitty, qui avait étalé une demi-douzaine de matelas par terre et ne s'occupait pas de savoir qui les utilisait, ni combien, ni de quel sexe. Carl et elle avaient eu de la chance et avaient échappé à la chiasse, et ce qu'ils ramenaient en travaillant, mendiant ou se prostituant, arrivait à nourrir les autres. Quand Hugh serait rétabli, il se promettait de trouver un emploi décent. Le ramassage des ordures, par exemple. Ou le nettoyage des plages. Quelque chose de constructif.

Toujours pas de signe de Carl. Mais, porté par le vent dans sa direction, un journal, presque entier et trop lourd pour s'envoler de plus de quelques centimètres à chaque rafale. Il mit le pied dessus et le ramassa. Ah, formidable ! Un numéro de *Tupamaro, U.S.A.* !

S'adossant au parapet, il le remit en ordre avec la première page devant et un nom aussitôt lui sauta aux yeux : Bamberley. Pas Jacob, mais Roland. Quelque chose sur des épurateurs d'eau japonais. Hugh regarda l'océan pourri par-dessus son épaule et se mit à rire.

Autres nouvelles plus intéressantes. Les trainites à Washington confectionnent une catapulte romaine et bombardent la Maison Blanche de sacs en papier remplis de puces – terribles ; les mecs ; j'aurais voulu y être. Et un article sur Puritain, disant que leurs aliments ne sont pas tellement meilleurs, et qu'ils coûtent plus cher à cause de toute la publicité qu'ils font...

— Hugh !

Il tourna la tête, et vit Carl qui arrivait. Il n'était pas seul. Un instant, il fut transpercé de jalousie. Il n'avait jamais imaginé qu'il pourrait en arriver là. Mais les choses étaient ainsi, et Carl était gentil après tout. Et puis, tant qu'il y avait Kitty, il arrivait plus ou moins à le retenir... par la manche.

— Eh ! il faut que je te présente ce mec ! fit Carl, rayonnant, en lui tendant sa bouteille de Coke avec une paille enfilée dedans. Hugh Pettingill, Austin Train !

Austin Train ?

Hugh était si ébranlé qu'il laissa tomber le journal et faillit lâcher la bouteille de Coke en même temps. Mais il se ressaisit et serra la main offerte par l'homme trapu vêtu d'une chemise rouge élimée

et de jeans décolorés, qui exhibait en souriant une rangée de dents brunies par le khat.

— Carl me dit que vous vous êtes connus au wat de Denver.

— Euh... c'est exact.

— Qu'est-ce que tu penses des types de là-bas ?

— Pleins de vent, glissa Carl. Pas vrai, mon petit Hugh ?

Il ne savait pas si c'était une chose à faire de dénigrer une bande de trainites devant Train lui-même, mais après quelques secondes d'hésitation, Hugh hocha la tête. C'était la vérité, à quoi bon prétendre le contraire ?

— C'est juste, dit Train. Baratin et contemplation. Action néant. Ici, en Californie, les choses sont différentes. Vous créez à Berkeley, je crois ? Alors, vous avez vu Telegraph Hill.

Hugh hocha de nouveau la tête. D'un bout à l'autre, et dans la plupart des rues adjacentes, il y avait les traces récentes des manifestations trainites. Têtes de morts et tibias occupaient la moindre parcelle de mur libre.

Comme le dessin sur la poitrine de ce type. Pas un tatouage, mais une décalcomanie, aperçue quand il avait mis la main à l'intérieur de sa chemise pour gratter sa toison épaisse.

— Carl m'a dit que vous aviez quitté le wat parce que vous désiriez de l'action, poursuivit Train en s'asseyant sur le parapet à côté de Hugh.

Il y avait un bourdonnement très fort au-dessus de leur tête, et ils levèrent tous les trois les yeux. Mais rien n'était visible à travers la brume.

— Il faut faire quelque chose, je pense, grommela Hugh. Et les manifestations ne suffisent pas. Elles n'empêchent pas le monde de nager de plus en plus dans la merde chaque jour.

— C'est bougrement vrai, dit l'homme trapu.

Et pour la première fois Hugh remarqua un renflement – qui n'était pas un muscle – sous la manche de sa chemise. Impulsivement, il le toucha. L'homme recula son bras avec une grimace.

— Hé, doucement ! C'est encore frais.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il avait senti quelque chose de mou qu'il avait reconnu : une compresse absorbante et un pansement.

— Je me suis brûlé. (Avec un haussement d'épaules.) Je faisais du napalm avec de la vaseline et des trucs. J'ai pensé que les Tupamaros avaient beaucoup à nous apprendre. Tu sais qu'ils ont attrapé ce Mexicain qui avait organisé les raids sur San Diego, à propos ?

Hugh ressentit une onde d'excitation. C'était enfin le langage qu'il attendait : un langage concret, avec un but bien défini. Il répondit :

— Oui. Une patrouille de gardes-pêche puants, je crois ?

— Ouais. Ils ont dit qu'ils péchaient dans des eaux interdites. Et ils ont découvert tous les ballons alignés sur le pont, prêts à être lâchés.

— Mais comme je le disais à Austin, intervint Carl, nous, nous sommes dans le même pays que ces salauds. Nous n'avons pas besoin de frapper de loin au hasard. Nous pourrions identifier et désigner les individus coupables.

— Mais nous ne le faisons pas, lança Train. Comme, par exemple, ce mec, Bamberley.

— Il a déjà eu assez d'emmerdements comme ça, fit Hugh en haussant les épaules. Ils lui ont fermé sa fabrique hydroponique, et...

— Pas Jacob, mais Roland ! (Train indiqua du bout du pied le journal que Hugh avait laissé tomber.) Il va bâtir une putain de fortune avec ces filtres Mitsuyama. Quand lui et ses pareils se sont attaqués à cette planète, il suffisait de se pencher sur le ruisseau le plus proche pour étancher sa soif !

— C'est vrai, approuva Hugh. Maintenant qu'ils ont salopé tous les ruisseaux pour en faire des égouts, que se passe-t-il ? Des millions de gens ont la chiasse !

— Il faut faire quelque chose ! renchérit Train. Et ça, je ne sais pas si vous êtes au courant. Ils ont trouvé je ne sais quel parasite dans leurs récoltes dans l'Idaho, des vers ou quelque chose comme ça. Et ils exigent l'autorisation de recourir aux anciens poisons comme le D.D.T. !

— Merde, pas possible ! fit Hugh, en sentant ses joues pâlir.

— C'est la vérité. Est-ce qu'il n'y a pas de meilleures façons de régler le problème ? Il y en a des tas. En Chine, ils n'ont aucun problème avec les mouches. Tu vois une mouche, hop, tu l'aplatis, et bientôt il n'y a plus de mouches.

— J'aime bien la méthode qu'ils utilisent à Cuba, dit Carl. Pour empêcher les insectes d'envahir les cannes à sucre, ils plantent quelque chose entre les rangées qui les attire d'abord, et ensuite ils arrachent le tout et en font du compost.

— Ouais ! Au lieu de faire ça, ils chient dans l'eau jusqu'à ce qu'elle soit dangereuse à boire, et ensuite ils se font un putain de fric en nous vendant des appareils pour la purifier. Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas les obliger à nettoyer leur propre merde ?

— Tu sais ce que j'aimerais faire ? s'écria Carl. J'aimerais plonger ces salauds dans leur merde jusqu'à ce qu'ils en sortent *marron* !

— Nous sommes tous dans le même bain maintenant, déclara sombrement Train. Noirs, Blancs, Rouges, Jaunes, ils nous ont tous baisés et si nous ne voulons pas couler il faut nous donner la main.

— Bien sûr ! Mais tu les connais, ces enfants de salauds ! Plus tu as la peau foncée, plus ils te baisent ! C'est comme pour la bombe atomique. Est-ce qu'ils l'ont lâchée sur les Allemands ? Surtout pas. Les Allemands étaient blancs comme eux. Alors, ils l'ont lâchée sur les petits hommes jaunes. Et quand ils se sont aperçus qu'il y avait aussi des hommes à la peau *noire* qui se dressaient sur leurs pattes de derrière et qui leur répondaient, ils ont fait ami avec les petits hommes jaunes parce qu'ils étaient quand même plus pâles en comparaison, et qu'ils étaient presque aussi forts qu'eux pour saloper leur environnement. Vrai ou pas ?

— Qu'est-ce que tu essayes de faire ? De me donner honte d'avoir la peau blanche ? lança Hugh.

— Bien sûr que non, mon trésor, fit Carl en mettant son bras autour de la taille de Hugh. Mais cette nourriture empoisonnée, est-ce qu'ils l'ont envoyée dans un pays blanc ? Non, bien sûr. Ils l'ont envoyée en Afrique. Et quand ils ont vu que ça marchait au poil, ils l'ont envoyée aux Indiens du Honduras, et ils ont pu avoir l'excuse qu'ils cherchaient pour les envahir avec leurs canons et leurs bombes et leur napalm.

Il y eut un long moment de silence meublé par des hochements de tête approbateurs.

Finalement, Train s'anima et chercha un stylo dans sa poche.

— Bon les gars, c'est pas tout, faut que j'me défile. Il y a cette *chica* avec qui je suis qui m'a promis un repas pour ce soir. Mais j'ai l'impression qu'on parle le même langage, vous et moi, et je bosse sur un projet que vous aimeriez peut-être. Je vais vous laisser un numéro où vous pouvez me contacter.

Hugh plongeait sur le journal abandonné et déchira une bande dans la marge pour que Train puisse écrire dessus.

[1]

Appellation ambiguë, puisqu'elle signifie habituellement « communiste ». (*N.d.T.*)